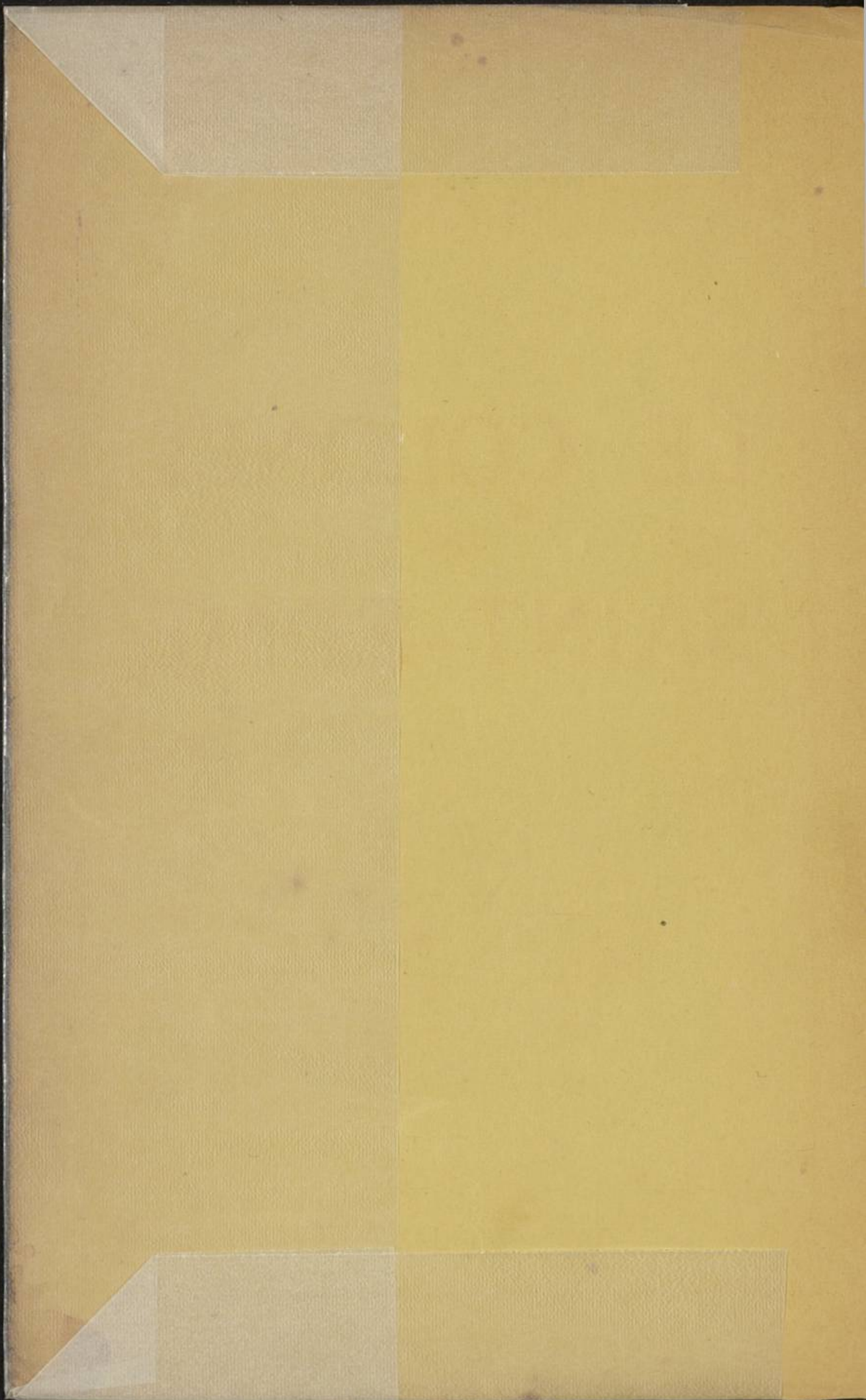


Horace van OFFEL

LE COLONEL
DE
SAINT-EDME

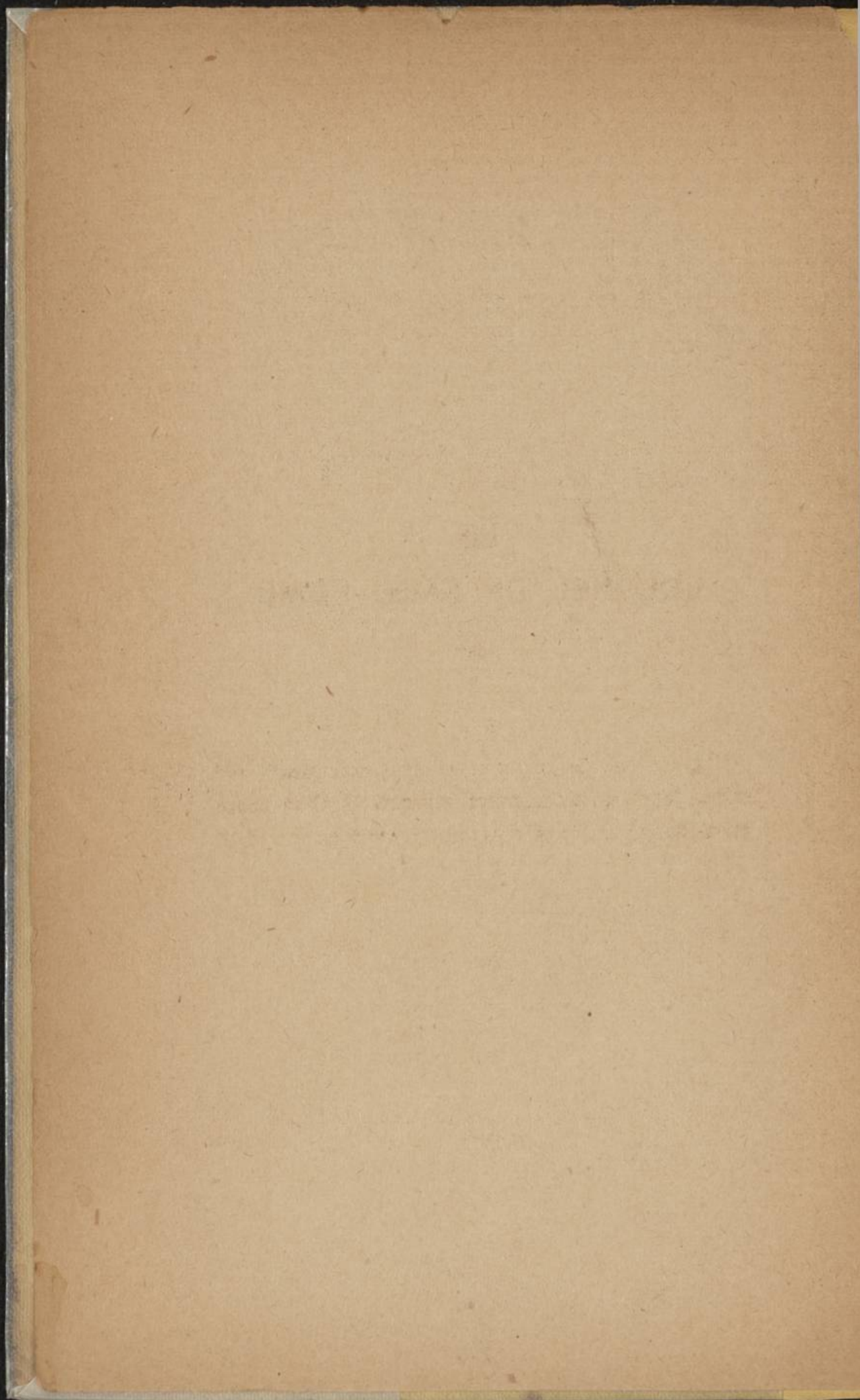


LA RENAISSANCE DU LIVRE



200

ATD 070



MLA 44645

LE
COLONEL DE SAINT-EDME



Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon hors commerce, marqués H. C. et douze exemplaires sur Vergé d'Arches, numérotés de 1 à 12

Note de l'Éditeur

La Renaissance du Livre édite le vingtième volume de *Horace van Offel*.

A cette occasion nous donnons une bibliographie complète de l'auteur des *Nuits de Garde* dont l'œuvre — bien qu'il y ait obtenu de nombreux prix littéraires (le premier prix d'art dramatique d'Ostende, Centre d'Art 1908, le Grand Prix du Brabant 1921, le Prix Bouvier-Parvillez de l'Académie Royale de Belgique, le Grand Prix de littérature belge en 1925) — n'est peut-être pas suffisamment connue et appréciée en Belgique.

Prise dans son ensemble, cette œuvre marque un effort constant vers les perfections de la forme et de la pensée. Quoi qu'il produise, théâtre, conte, roman, *Horace van Offel* reste toujours et est avant tout un écrivain idéaliste. Pour lui, dans les destinées humaines, seuls important la conservation, l'exaltation et le triomphe de notre vie spirituelle.

Horace van Offel est un écrivain original à plusieurs titres. Original par son style concis, rapide, évocateur, par ses conceptions neuves et inattendues. Mais sa véritable originalité, son originalité profonde, n'est point là. Elle est dans cet idéalisme irréductible qui tantôt éclate, tantôt couve comme un feu intérieur dans chacune de ses pages.

Ouvrages du même Auteur

1. *UNE ARMÉE DE PAUVRES*, roman, 1905. (Deux éditions.) Devos, Anvers, 1905. M. Boogaerdt, Rotterdam, 1906. — Traduction néerlandaise. M. Boogaerdt, Rotterdam, 1906.

2. *LES ENFERMES*, nouvelles. Contenant première version de la *Nuit de Garde*. Ouvrage traduit en russe. — M. Boogaerdt, Rotterdam, 1906.

3. *LES INTELLECTUELS*, comédie en 3 actes. Créée à Bruxelles, au Théâtre du Parc, 1908. — V^o Larcier, Bruxelles, 1908. *Editions Belgique Artistique et Littéraire*, 1908.

4. *L'OISEAU MECANIQUE*, comédie en 4 actes. Créée à Anvers au Théâtre des Variétés. Premier prix au Concours d'Ostende Centre d'Art, 1908. — V^o Larcier, Bruxelles, 1908. *Editions Belgique Artistique et Littéraire*, 1908.

5. *LA VICTOIRE*, drame en 4 actes. Créée au Théâtre Royal du Parc de Bruxelles (saison 1909-10). Reprise au Bois-Sacré en 1917 et à l'Odéon en 1920. — Première édition dans la *Revue Marsyas*, à Anvers, 1909. Deuxième éd., un tiré à part (300 ex.). Troisième édition. Chez Plancke, à Bruges, 1910. Avec préface et portrait d'Andrée Saxe, principale interprète.

6. *LE RETOUR AUX LUMIERES*, trois nouvelles: 1^o Le Retour aux Lumières; 2^o La Petite Anna; 3^o Une Nuit de Garde (deuxième version). Primé par la Province du Brabant. — *Editions du Masque*. Chez Lamberty, Bruxelles, 1912. Volume illustré par Stan van Offel.

7. *UNE NUIT DE SHAKESPEARE*, conte en 3 actes. Créé au Théâtre Royal du Parc en 1913. — Deux éditions chez Hovsépián, Bruxelles, 1913-14. Volume avec portrait de l'auteur. Notice biographique et préface de Grégoire Lé Roy.

8. *L'OISEAU DE PARADIS*, roman. — Albin Michel, Paris, 1917.
9. *LES NUITS DE GARDE*, sept nouvelles. Edition définitive des : Retour aux Lumières; Une Nuit de Garde; La Petite Anna. — Albin Michel, Paris, 1917.
10. *LE TATOUAGE BLEU*, roman. — Albin Michel, Paris, 1918.
11. *LE DON JUAN RIDICULE*, roman. Traduction italienne, 1919. — Albin Michel, Paris, 1918.
12. *SUZANNE ET SON VIEILLARD*, roman. — Albin Michel, Paris, 1919. Avec couverture illustrée par l'auteur.
13. *L'EXALTATION*, roman. Ouvrage écrit en 1913-14. Traduit en espagnol en 1920. Prix Bouvier-Parvillez de l'Académie Royale de Belgique. — Albin Michel, Paris, 1920. Collection Littéraire dirigée par M. Henri de Régnier, de l'Académie Française.
14. *LE PEINTRE GALANT*, roman. — Albin Michel, Paris, 1921.
15. *LA TERREUR FAUVE*. Ouvrage achevée en 1920. — Albin Michel, Paris, 1923.
16. *LE ROI DE LA JETEE*, roman. Ouvrage achevé en 1918. Traduction allemande, 1927. — Aux Œuvres Libres. Fayard, Paris, 1924. N° 36.
17. *LES DEUX INGENUS*, roman. (Grand Prix de Littérature de Belgique, 1925.) Traduction allemande 1926. — Bernard Grasset, Paris, 1925.
18. *LA ROSE DE JAVA*, roman. Traduit en bulgare. — Renaissance du Livre, Bruxelles, 1926.
19. *LE SECRET DE RUBENS*, roman. — Albin Michel, 1927.
20. *LE COLONEL DE SAINT-EDME*, roman. — Renaissance du Livre, Bruxelles, 1927.
21. *SYLVIA ET SON CREMNOBATE*, roman. — Aux Œuvres Libres. Fayard, Paris, 1927.

N. B. — A cette liste déjà longue, il faut ajouter plusieurs centaines d'articles et de contes publiés par les journaux belges et français (reproduits et traduits dans toutes les langues), non encore réunis en volume, des brochures devenues introuvables et quelques œuvres égarées ou détruites pendant la guerre : *Le Maréchal Belge* (roman); *Le Corps à Corps*, comédie en 2 actes (1914); *Le Loup* (un acte); un manuscrit en double de *l'Exaltation*.

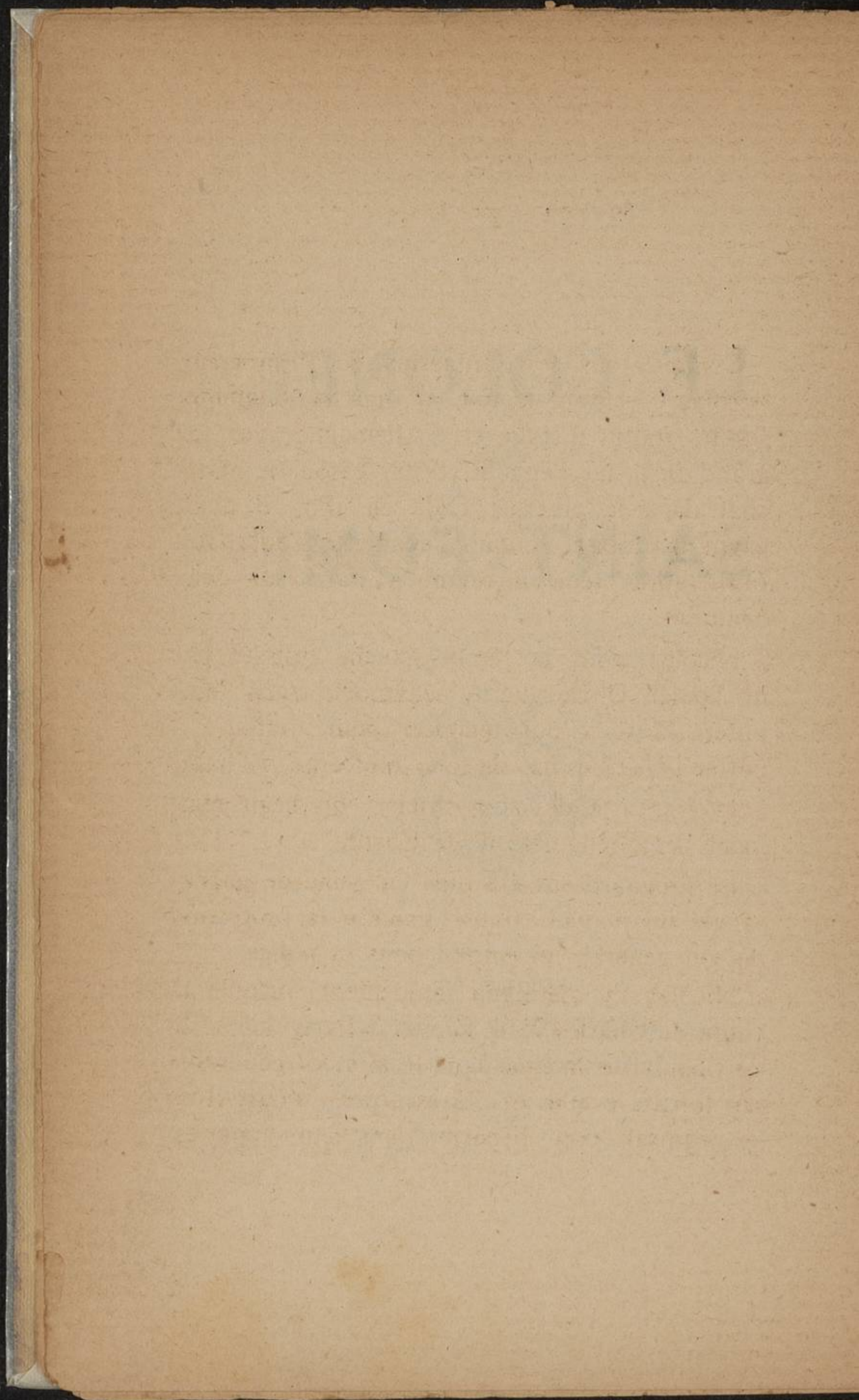
HORACE VAN OFFEL"

LE COLONEL
DE
SAINT-EDME



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

1927



I

Comme tous les fantassins de l'Empereur, Nicolas — enfant trouvé — marcha longtemps sur les routes d'Italie et d'Allemagne avec son grand fusil sur l'épaule et son bâton de maréchal dans la giberne. Déjà en 1805 il avait gagné la croix et conquis l'épaulette d'adjudant. Mais après Iéna il revint à Paris sur deux béquilles.

Nicolas avait la jambe gauche froissée par un boulet. On le guérit, néanmoins, sans l'amputer. Mais il dut renoncer pour toujours à porter l'épée, les bas de soie, le bicorne et l'habit à la française des sous-officiers du beau régiment des Grenadiers de la Garde.

Le grognard eût été bien en peine de gagner sa vie s'il n'avait trouvé, grâce à la protection de son général, un emploi dans la police.

Nicolas s'y distingua rapidement. Jusqu'à la chute de Charles X il connut à Paris une sorte de popularité, même dans le monde redoutable des forçats évadés et des escarpes. Jamais il ne se déguisait pour pénétrer dans leurs repaires,

Quand Nicolas avait une arrestation à effectuer, il y allait tout droit et il interpellait l'homme jovialement :

— Par ici, mon fils, j'ai deux mots à te dire. Quoi, tu es innocent? Ça suffit. Pas tant de raisons et en avant!

Nicolas, dit « Papa Ça-Suffit », agissait de la sorte par habitude du commandement. Ne doutant point de son prestige, il était comme ces dompteurs intrépides qui ignorent l'emploi de la cravache. Peut-être aussi était-il simplement guidé par sa grande bravoure, trempée au feu des combats, et que plus rien ne pouvait étonner. Quoi qu'il en fût, nul ne résista jamais sérieusement à Nicolas qui trouvait tout naturel que l'on menât les voleurs et les assassins comme des conscrits.

Ils préféraient l'éviter. Dès qu'il apparaissait au boulevard du Temple, dans les endroits mal famés proches des barrières, une mystérieuse télégraphie — où M. Chappe n'était pour rien — mettait la haute et basse pègre en fuite. Barboteurs, caroubleurs à la flan, boucarniers et vantarniers, tous disparaissaient en un clin d'œil. « Comme des grenouilles dans leur borbier », disait Papa Ça-Suffit.

Seuls quelques pégriots sans envergure restaient en place, résignés à subir la terrible rencontre. Nicolas les tutoyait :

— Eh, mais voilà Bec Salé! Comment, tu cours encore? A Bicêtre la chaîne est prête à partir. Avis à la belle jeunesse! Si tu veux entrer dans la marine de l'Etat, tu n'as qu'un mot à dire. Comment, rien dans les mains, rien dans les poches! Ça suffit. Gare à la prochaine battue. Et cet autre...? Mais c'est le Frisé de Charonne! Montre tes papiers. Quoi, tu es savetier, tu as une profession? Je te croyais *bonjournier* ou grinche à la *valterne*. Tu finiras à Toulon, mon gaillard, à moins que ce ne soit à l'Abbaye de Monte-à-Regret. Ça suffit, demi-tour.

En 1809, par une douce matinée de printemps, Nicolas se dirigeait vers le boulevard du Temple d'où il revenait rarement sans avoir amorcé quelque bonne capture. A hauteur de la Porte Saint-Martin il fut arrêté par la foule qui regardait passer des troupes. C'étaient des régiments de province en route vers l'Autriche. Par dessus les chapeaux des bourgeois et les bonnets fleuris des ouvrières, Nicolas apercevait les plumets des officiers et l'éclair des baïonnettes. Le

peuple acclamait les aigles. Nicolas se trouva bientôt au premier rang des curieux. Il était ému. Ses anciens camarades marquaient le pas en martelant le sol de leurs gros souliers à clous. Les plaques des shakos, des ceinturons, les capucines des fusils, les guêtres, tout était blanchi, astiqué comme pour la parade. Les poignées des sabres briquets heurtaient contre les bidons. Chaque compagnie, avec ses sous-officiers d'élite en serre-file, laissait derrière elle une forte odeur de pain de munition, de cuir et de cirage. Et les petits fantassins courbaient les épaules sous le poids du havresac. Les cantinières alertes marchaient à la fin des bataillons, portant le seau de cuivre au bras et leur tonnelet tricolore sur la hanche.

A l'infanterie succéda une batterie d'artillerie de campagne. Elle allait sans musique, comme dans un espace de silence aggravé par le roulement sourd des pièces de bronze sur le pavé.

Après les canons, Nicolas reconnut le 7^e Hussards aux pelisses rouges et aux chevaux blancs des trompettes. Deux timbaliers nègres équipés à la mamelucke ajoutaient au faste de la fanfare. Le colonel abaissait son sabre turc, et son aigrette palpitait au vent. Il montait une bête

nervéuse, somptueusement vêtue d'une chabraque en peau de panthère. Sa sabretache, décorée de l'aigle impériale, battait ses étriers; et son dolman, garni de tresses et de soutaches d'or, étincelait au soleil comme une cuirasse.

Les escadrons suivaient en masse serrée, chaque cavalier bien en selle, le mousqueton sur la cuisse. Sous la visière de leur shako évasé, tous ces soldats avaient le même visage. Des moustaches fauves et de grands yeux clairs et froids. Néanmoins Nicolas eut tout à coup l'attention attirée par une figure qui ne lui parut pas étrangère, ni banale. Ce ne fut qu'un éclair, une impression fugitive. Déjà l'homme était loin, entraîné par son rang, sans qu'aucun souvenir précis ne vint réveiller la mémoire du policier.

— Où diable, se demandait-il, ai-je rencontré ce luron? C'est peut-être un ancien de Marengo ou d'Egypte? Bah! depuis qu'on les a tondus et privés de leurs cadenettes, tous ces housards sont devenus méconnaissables.

Le spectacle terminé, les badauds se dispersèrent. Papa Ça-Suffit parvint enfin au Temple, à l'heure même où le marché battait son plein. Au milieu des boutiques, un chanteur arrêtait

les passants. Il était coiffé d'un feutre rond, hérissé d'une plume de coq, et armé d'un poignard. Ainsi équipé il représentait au naturel un des personnages de la gravure terrifiante qu'il avait accrochée au-dessus de son tréteau. On y voyait une famille entière tomber sous les coups d'une troupe d'assassins. Une fillette était immolée sur le sein de sa mère. Un domestique baignait dans son sang. En vain un vieillard tendait ses mains débiles vers les brigands. Le chanteur expliquait :

— Approchez, Mesdames et Messieurs. C'est la véridique et horrible histoire du massacre de Palaiseau. Cinq personnes égorgées en une nuit, sans distinction d'âge ni de sexe, et cela aux portes de Paris, en la nuit funeste du 22 décembre 1808. Il s'agit de la famille Dubois-Deslauriers, honorablement connue dans la contrée. M. Dubois-Deslauriers, commissaire aux vivres; Mme Hortense, née Descamps, célèbre pour sa beauté; le vénérable Dubois Deslauriers, titulaire d'une charge à la Cour avant la Révolution; la petite Malvina; l'infortuné Prosper, né dans les îles et modèle des vieux serviteurs. Achetez la complainte, avec le portrait des victimes et le rapport de MM. les mé-

decins légistes. Trois sous seulement. Attention je commence :

Le Retour des Chouans

ou

Justice tu dors.

— Il faut le croire, murmura une voix à côté de Nicolas. Voilà cinq mois, à peu près, que le coup a été fait et les assassins courent toujours. J'ai mon idée...

Nicolas examina le bavard du coin de l'œil. C'était un petit homme maigre, dressé sur ses ergots, qui s'adressait à un solide gaillard au poil roux et au front bas, un patron boucher selon toute apparence.

— C'est, continua-t-il, une question de métier. Vous, mon voisin, si l'on vous demandait si les victimes ont été bien saignées, proprement dépecées, vous pourriez répondre. Mais moi, je suis brodeur de fin. Comme tel j'ai des relations avec les hauts dignitaires du gouvernement et de l'armée. Dans ce monde-là j'entends des choses qui ne viennent jamais aux oreilles du vulgaire.

— Quel rapport...? balbutia le boucher interdit.

— Quel rapport? Vous allez voir. Nous sommes en guerre avec l'Autriche, n'est-ce pas? L'Autriche et la Russie mettent cinq cent mille hommes en ligne. Plus nous allons, plus les batailles deviennent sanglantes. De véritables boucheries, soit dit sans vous offenser. Les maréchaux, les ministres sont mécontents. L'Empereur va toujours! Mais comment cela finira-t-il? Des bulletins, des drapeaux à Notre-Dame? Non, cela finira par de nouvelles levées de conscrits et de nouveaux impôts. Il ne faut pas que le peuple murmure. Comprenez-vous?

— Ma foi non, répliqua le boucher résolument.

— C'est pourtant simple. Cela s'appelle créer une diversion et c'est vieux comme le monde. Sous le Consulat, c'étaient les complots et les machines infernales. Maintenant, quand ça va mal et qu'il faut à tout prix occuper les Parisiens, la police *invente* un beau crime. Ni vu ni connu... Ce qui s'est passé à Palaiseau nous détourne de ce qui se passe actuellement aux bords du Danube! Y êtes-vous, cette fois-ci?

— C'est incroyable, murmura le boucher.

— Incroyable! Ce qui est incroyable, c'est ce conte de nourrice! Où sont ces brigands mystérieux, venus on ne sait d'où, disparus en fumée? Allons, mon voisin, nous ne sommes plus des enfants et la Préfecture exagère.

Quoiqu'il fut fort indigné, Nicolas ne broncha point. Il aurait pu mener l'imprudent brodeur au poste. Mais à quoi bon d'élever un imbécile au rang de martyr politique? Il avait mieux à faire, et puis Papa Ça-Suffit n'aimait pas ce genre de besognes. Il s'éloigna en haussant les épaules.

Nicolas montait vers Belleville. Il examinait attentivement tous les gens qu'il rencontrait. Soudain il se mit en travers du chemin d'un individu qui descendait la rue en sens inverse.

— C'est vous, Double-Six?

L'interpellé pâlit :

— Mais oui, Monsieur Nicolas, pour vous servir.

— Ça suffit, entrons chez ce marchand de vin.

Double-Six respira. On ne paie pas à boire à un homme que l'on veut arrêter.

Dès qu'ils furent installés, le policier s'expliqua :

— Vous m'avez été signalé par M. Henry, chef de la deuxième division.

— M. Henry m'honore de sa confiance.

Nicolas toisa le personnage. Il était plaisant avec sa confiance. Qui l'aurait rencontré passé minuit dans quelque lieu désert n'eût pas donné un denier de sa peau. Double-Six était vêtu d'une façon à la fois sordide et prétentieuse. Ses bottes étaient crevassées, mais vernies, et sa redingote rapiécée lui pinçait la taille comme un corset. Il portait un chapeau de soie, posé sur une stupéfiante tignasse de cheveux jaunes, décolorés, et son visage canaille était hideusement ravagé par la petite vérole. Toutefois il tirait de sa poche, à chaque instant, un petit miroir dans lequel il se contemplait avec satisfaction.

— Sa confiance ! dit rudement Nicolas. Il vous emploie comme *coqueur* (1), vous êtes un grinche mal repent. Vous trahissez les uns, vous dénoncez les autres, vous trompez tout le monde. Sachez que je réproûve ce système.

— Mais alors, hasarda Double-Six, que me vaut l'honneur de cet entretien ? Vous ne me

(1) Dénonciateur.

croyez pas coupable, au moins, de quelque méfait?

— Je n'en mettrais pas ma main au feu. Nous verrons cela plus tard. Vous étiez à Bicêtre en 1807?

— Une malheureuse affaire, Monsieur Nicolas, je vais vous expliquer...

— Ça suffit. A Bicêtre, vous avez connu Vaubernier, dit Vicomte, dit Cent Visages?

— Je vous crois! s'écria Double-Six soudain transporté d'enthousiasme. Vaubernier, le roi des fagots. Il n'avait pas son pareil pour changer de figure. Il m'est arrivé de lui parler pendant une heure sans le reconnaître. Il se métamorphosait comme il voulait en bourgeois, en marquis, en militaire, en muscadin. Seuls ses yeux le trahissaient. Des yeux de tigre qui s'allumaient dans l'obscurité. Que je sois mis au pilori si je mens. Mais qu'avons-nous à nous soucier du Vicomte?

— Il s'est évadé du bague en octobre dernier.

— Tiens, je ne le savais pas, assura Double-Six.

— Il fallait le savoir, riposta Nicolas d'une voix sévère. Mais vous mentez.

Double-Six devint pourpre et posa sa main sur son cœur.

— Monsieur Nicolas, accusez-moi de tout ce que vous voulez, mais ne me traitez pas de menteur. C'est un affront immérité. Je suis la sincérité même. C'est connu, ma sincérité...

— Ça suffit, trancha Nicolas. Je connais votre position : libéré conditionnellement. Il faut que vous me retrouviez Vaubernier, voleur, escroc, faussaire et, sans doute, assassin, sinon je vous colle à l'ombre.

— Comment..., balbutia le coqueur. Comment voulez-vous que je m'y prenne?

— Ne faites donc pas l'enfant. Vous savez bien que tous les forçats évadés reviennent tôt ou tard à Paris. Un gaillard comme le Vicomte ne peut être à Paris sans que sa présence y soit connue et signalée, en certains endroits. Vous m'entendez?

— Mais sa capture serait donc si *intéressante*, Monsieur Nicolas? Vaubernier n'était pas un grinche ordinaire. Il avait de la tenue, des moyens, de l'instruction. Il a peut-être renoncé à la pègre, il s'est peut-être rangé en province...?

— Du côté de Palaiseau, par exemple...

— Palaiseau! Quoi, comment? Vous croyez que Vaubernier soit l'auteur du massacre de Palaiseau? Pas possible. Ce coup a été fait par plusieurs.

— Qu'en savez-vous?

— Ce n'est pas le travail d'un seul homme. Puis le Vicomte volait comme un ange, mais il détestait le surin. D'ailleurs, pourquoi lui plutôt qu'un autre?

— Quand la chaîne a quitté Bicêtre pour Toulon, une belle dame est venue voir les condamnés. Souvenez-vous, Double-Six. Cette dame pleurait et serrait Cent-Visages dans ses bras.

— Si je m'en souviens! Ah! il l'avait bien empaumée, celle-là. Malgré sa casaque de toile et son collier de fer, Vaubernier portait toujours beau. Elle l'appelait mon petit, mon enfant, mon pauvre chéri...

— Cette belle amoureuse était Hortense Des-camps, depuis peu Mme Dubois Deslauriers. Ce pauvre Dubois Deslauriers l'avait tirée du Palais-Royal. Les honnêtes gens font de ces bêtises et, comme la suite l'a prouvé, cela coûte souvent cher. J'ajoute qu'il y a trop longtemps que le ou les assassins de Palaiseau courent; le public jase et déraisonne.

— Je n'y voyais que du feu! s'écria Double-Six, mais à présent cela m'est clair comme le jour. Monsieur Nicolas, vous êtes un fameux limier. Quant aux femmes, on les prend où on les trouve. L'Empereur lui-même...

— Ça suffit, dit Nicolas. Je vous accorde huit jours pour m'apporter des nouvelles. Allez et marchez droit, j'ai l'œil sur vous.

II

Une semaine après son entrevue avec Double-Six, Nicolas se rendit à Bicêtre pour assister au départ de la chaîne. Il trouva la vieille prison en rumeur. Les gardes étaient doublées, les détenus vociféraient dans leurs cachots et les guichetiers circulaient en agitant leurs trousseaux de clefs. L'un d'eux, au passage du policier, cligna de l'œil :

— Ça sent la chair fraîche, les bêtes sont agitées.

Au greffe, Nicolas rencontra les gardes-chiourme et leur chef, le capitaine Thierry. Ils étaient vêtus d'uniformes délabrés, à passepoils jaunes, et armés d'un sabre briquet, suspendu à un baudrier sale, et d'un gros gourdin. Thierry, malgré ses grandes moustaches, n'avait pas l'air trop terrible, bien que son œil à la fois dur et fuyant dénotât une conscience fourbe. A force de fréquenter les bagnards, quelque chose de leur ténébreuse nature avait pénétré en lui. Il accueillit Nicolas avec des cris de joie.

— Voilà Papa Ça-Suffit ! Tout le plaisir est pour moi. Grâce à vous nous ne manquons

jamais de recrues pour les constructions navales. Aurons-nous du beau monde aujourd'hui?

— Il y a du gibier de choix, dit Nicolas. Je vous conseille de faire attention en route.

— Ne craignez rien, fit le capitaine en montrant sa trique. *Eux autres* connaissent celui-ci : « le juge du Bois de Boulogne », comme ils disent. Pas de danger qu'ils me glissent entre les mains. D'abord si cela arrivait, vous êtes là pour me les ramener.

— C'est même pour cela, papa Thierry, que je viens les regarder encore une fois avant le voyage.

— Deux précautions valent mieux qu'une.

Le capitaine s'adressa aux argousins :

— Or ça, mes enfants, l'heure s'avance. C'est le moment d'aller préparer la ferraille.

Nicolas rejoignit les partants dans le local où ils devaient passer la visite. La pièce basse et sombre sentait le fauve. Une cinquantaine de condamnés à demi nus, y grelottaient en attendant le médecin. Nicolas, dans sa mémoire, marquait soigneusement les signes particuliers, les physionomies. Il n'avait jamais pu complètement s'aguerrir à ce triste spectacle. Au régiment, on perd parfois ses galons, oui. Mais ici,

on subissait la déchéance totale, la dégradation humaine! Quelle bassesse les forçats avaient-ils dans l'âme pour pouvoir s'y résigner? Et son œil épouvanté errait sur ces chairs maudites, ces chairs d'esclaves, meurtries, marquées de tous les stigmates de la honte, de la captivité et de la maladie.

Le médecin apparut, solennel dans son habit noir et sa haute cravate blanche. Des bras suppliants se tendaient vers lui :

— Monsieur le docteur, j'ai les genoux enflés; la phtisie me ronge; la gale me dévore. Je ne peux pas partir.

Mais l'homme de l'art passait vite, en haussant les épaules et en prononçant sa sentence sans appel :

— Bon pour le bagne.

Les détenus ramassaient leurs effets et s'habillaient pour aller dans la cour aux fers. On leur laissait leur défroque civile jusqu'à Toulon, mais les chapeaux étaient débordés, les vestes, les habits largement échancrés à l'encolure, lacérés dans le dos.

Suivi de ses argousins, Thierry vint les examiner de près. Il tenait son bâton caché derrière le dos.

— Bonjour, mes enfants, dit-il. Oh! mais voici des figures de connaissance, Cadet-Cassis, Mouche-à-Miel et Ma Tante? Il n'y a que Pommier et Fifi Retard qui manquent à l'appel pour compléter l'équipe. Vous n'avez pas été gentils en me brûlant politesse, à moi qui vous aime tant.

— Vive papa Thierry! crièrent les récidivistes.

Le capitaine sourit, flatté. Il ne se trompait pas sur la valeur du compliment, mais il en acceptait l'hommage.

— C'est vrai, poursuivit-il. Il n'y a encore que les chevaux de retour. Ça connaît le métier. Ça sait ramer, ça sait nager, ça sait se conduire. Ça sculpte la noix de coco comme des amours. Allons, soyez sages en route et je vous trouverai un emploi là-bas, aux cuisines, à l'infirmerie ou aux écritures.

— Je voudrais savoir, intervint Nicolas, s'il y en a qui ont des nouvelles de Vaubernier, dit Vicomte, dit Cent-Visages?

Le capitaine posa la question. Mais les forçats interrogés restèrent muets. Thierry insista :

— On n'est pas des *moutons*, finit par dire

Cadet-Cassis. Et puis d'abord, Cent-Visages n'est *reconneblé* (1) que lorsqu'il veut.

— Ah! ah! vous allez à Niort! (2) s'écria le capitaine. Bon, j'aurai mon tour. Je voulais vous faire voyager à *cagne*, mais vous irez à *guibolles*.

— Ça suffit, trancha Nicolas.

Les chaînes étaient alignées dans un coin de la cour. Chaque cordon, de deux en deux pieds, était coupé par vingt-six petites chaînes auxquelles se rattachaient les carcans s'ouvrant au moyen d'une charnière. Un argousin, expert en la besogne, passait les colliers triangulaires par-dessus la tête des forçats. Puis le forgeron rivait les boulons à froid, sur une enclume portative. Les coups de marteau pleuvaient dru et faisaient bondir les crânes contre l'angle de la bigorne. Le perruquier de Bicêtre acheva la toilette des prisonniers. Il taillait les cheveux, les favoris en escaliers. Sous ses mains prestes, les faces hideuses devenaient comiques. Il ne resta plus, après cela, que de laisser entrer les visiteurs.

(1) Reconnu.

(2) Vous niez!

Plus encore que les scènes précédentes, ce dernier acte déplaisait à Nicolas. Parmi ces visiteurs on comptait, non seulement, des parents et des amis des condamnés, mais aussi de simples curieux, des élégants accompagnés de leurs belles, venant là l'œil allumé, la raillerie sur les lèvres. Souvent Papa Ça-Suffit se demandait à quels sentiments ils obéissaient? Était-ce l'attrait de l'abîme? Venaient-ils humer le bouquet du bagne? Confronter leur joie, leur bien-être, leur luxe avec toutes ces douleurs, ces abjections, ces détresses étalées? Était-ce la revanche de ceux qui avaient eu peur? La satisfaction de contempler des criminels châtiés ou une inavouable provocation? Les femmes riaient nerveusement et laissaient glisser leurs châles en découvrant leurs épaules, leurs bras, leurs bijoux à ces voleurs qui ne pouvaient plus les dévaliser ni les assaillir.

A ce jeu coupable les forçats se prêtaient avec complaisance. Ceux ou celles qui voulaient des ordures étaient servis. C'était un assaut de cynisme et de crapule. Les beaux parleurs de la *cadène* (1) donnaient le ton.

(1) Chaîne.

— Par ici, frisé, prête-moi la *canelle* (1) de ta *bogne* (2) et ta *môme*. — Quoi, une *rosière*? Je l'ai vue chez la *borgnesse* de la rue Montorgueil. — T'es *reconneblée* (3), ma *vieille*. — Ça un *marquis*? Il sort du « *collège* » (4) où qu'il a tiré six *marques* (5) pour une *cambricole*. — C'est pas une *dame*, c'est une *marchande à la goure* (6). — Ce *rupin-là*, il est *marqué* pour le *pré*. — Tu y *viendras*, mon *petit*!

La clameur montait, devenait effroyable. Les paroles se perdaient dans un hurlement général où parfois éclatait un blasphème, un sanglot ou une supplication déchirante :

— Surtout, ne m'oublie jamais...

— De quoi donner la nausée à un égoutier, disait Nicolas chaque fois.

Cependant il restait là, attentif aux propos, aux gestes, aux figures, parce qu'il savait que, parmi ces badauds, ces étourdis et ces filles, il y avait de futurs *clients* pour lui, de futures victimes pour les *assassins*. Qui se frotte aux

(1) Chaîne.

(2) Montre.

(3) Reconnue.

(4) Prison.

(5) Six ans.

(6) Marchande à la toilette.

bagnards, finit par les suivre ou par tomber sous leurs coups.

L'arrivée d'un peloton de gendarmes à cheval et d'un piquet d'infanterie mit fin au scandale. Les gardes-chiourme calmèrent les galériens à coups de trique. On fit partir la foule. Alors les forçats, tous ensemble, entonnèrent leur chant du départ :

*La chaîne
C'est la gêne;
Mais c'est égal,
Ça n' fait pas de mal.*

*Nos habits sont écarlates,
Nous portons au lieu d' chapeaux
Des bonnets et point d' cravates,
Ça fait brosse pour les jabots.
Nous aurions tort de nous plaindre,
Nous sommes des enfants gâtés,
Et c'est crainte de nous perdre
Que l'on nous tient enchaînés.*

*La chaîne
C'est la gêne;
Mais c'est égal,
Ça n' fait pas de mal.*

On les entassa par « cordons » dans des charrettes découvertes. Sur le siège de chaque véhicule, un argousin veillait, le fusil entre les jambes. Ainsi formé, le cortège sortit de la prison et se dirigea vers la route de Fontainebleau. Dans les cabarets des alentours la fête continuait, pour les désœuvrés. Le sabre au clair, les gendarmes écartaient la foule. Les forçats reprenaient leur ronde :

*Quand vient l'heure de s' bourrer le ventre
En avant les haricots!
Ce n'est pas bon, mais ça entre,
Tout comme le meilleur fricot.*

Ils répondaient par des injures aux quolibets de la canaille. Montées sur les chaises des terrasses, les élégantes de tout à l'heure leur offraient des friandises et des coupes de champagne, qu'ils ne pouvaient accepter. Nicolas allait s'éloigner, lorsque quelqu'un lui toucha l'épaule. Il se retourna et reconnut Double-Six.

— Vous voilà, est-ce pour vous mettre en appétit?

— J'ai des nouvelles. Il faut aller chez Séraphin Collard, peintre en tous genres, depuis le

bâtiment jusqu'à la miniature. Séraphin Collard a vu Cent-Visages. Cent-Visages est à nous.

— Où crèche-t-il, ton Séraphin? demanda Nicolas.

— A Montmartre, il faudra prendre un cabriolet.

— Ça suffit, dit Nicolas. En avant!

Au loin les forçats chantaient toujours :

*Not' guignon eût été pire
Si, comme des jolis cadets,
On nous eût fait raccourcir
A l'abbaye de Mont-à-Regret.*

*La chaîne
C'est la gêne;
Mais c'est égal,
Ça n' fait pas de mal.*

*

* *

Dès qu'ils eurent arrêté un cabriolet, Double-Six jeta l'adresse au cocher :

— 3, rue des Clayes. C'est un château de toile peinte et de planches vermoulues. Pas moyen de se tromper.

Pendant que la voiture roulait vers Montmartre, Nicolas interrogea son compagnon :

— Quel homme est-ce Séraphin Collard?

— Un peintre, je l'ai dit. C'est le plus fieffé menteur de Paris.

— Votre ami?

— Par contraste. Il vit avec sa vieille ivrognesse de mère.

— Un filou?

— Un peu faiseur, tout au plus. C'est difficile à pincer ces gens-là. Il a fait le *ramastiqueur* (1) et le *rendez-moi* (2) comme un autre. Plutôt de l'escamotage que du vol. Sa sainte mère est encore plus ficelle que lui.

— Que sait-il de Vaubernier?

— Depuis hier, j'ai questionné cent personnes. Vaubernier, où est Vaubernier? Passez muscade, ni vu ni connu! Enfin, sur le tard, à la barrière de Clichy, je suis tombé sur une jeunesse qui s'est écriée du coup : « Le Vicomte, Cent-Visages, j'ai entendu parler de cela dans une guinguette à la cambrouse. C'étaient Séraphin et Vol-au-Vent. Ils jaspinaient la bigorne, mais

(1) Vol à l'objet trouvé.

(2) Vol sur le change d'un billet.

j'ai bien compris. Séraphin a vu Cent-Visages chez le marchand d'hommes de la rue Saint-Maur. » Je me suis lancé tout de suite sur la piste de Collard. Je connais la bête et ses tanières. Il nous attend.

Le cabriolet s'engageait dans les ruelles désertes du faubourg, tracées à travers les terrains vagues. Des jardinets fleuris montaient à l'assaut de la Butte où des moulins à vent jonglaient avec les nuages. Rue des Clayes il s'arrêta devant une invraisemblable baraque posée de guingois sur le terrain inégal. Les murs, le toit, les fenêtres, tout menaçait de ruine et formait un amas décevant de pierres, de planches et de ferrailles hétéroclites d'où jaillissait, comme d'un volcan, une violente fumée.

— C'est maman Collard qui brûle son fricot, dit Double-Six.

Cependant, une inscription ornée de fioritures, soulignée d'arabesques, peinte sur la porte, instruisait les passants :

Séraphin COLLARD

ARTISTE PEINTRE

*Décorations et Portraits — Epitaphes — Enseignes
Spécialiste du genre militaire*

Nicolas et Double-Six furent reçus par Mme Collard, très à son aise dans son taudis nauséabond. Sa trogne grasse, édentée, enluminée par le vin, était surmontée d'une tignasse de cheveux crépus, coupés à la Titus. Jamais Nicolas, pourtant accoutumé aux plus stupéfiantes rencontres, ne s'était trouvé en face d'une figure de cette sorte, moitié juive, moitié romanicelle. A chaque instant, elle se mouchait bruyamment, crachait et essuyait son nez barbouillé de tabac. Ses haillons — un caraco de laine noire, une jupe vaguement parsemée d'étoiles d'or, sans doute empruntée aux oripeaux d'un théâtre forain — complétaient l'ensemble. Elle n'était point chiche de paroles :

— Quien! voilà Double-Six! Etes-vous riche, Double-Six? Ici c'est la purée. Vous venez pour Séraphin? Il ne tardera pas à rentrer. Prenez une chaise, Messieurs. Non, pas celle-là, elle n'a que trois pieds. Voulez-vous un verre de vin?

Elle examinait Nicolas attentivement, avec ses petits yeux en vrille, trouant comme pointes, flambant comme braise.

— C'est bien de l'honneur, Monsieur. Oh! oh! vous êtes Monsieur Nicolas, le fameux Nicolas. Vous ne cherchez pas après Séraphin pour lui.

faire des ennuis? D'abord vous seriez dans l'erreur. Nous sommes pauvres, mais honnêtes. Séraphin est un brave enfant, franc comme un jeton. Je ne voudrais pas dire du mal de lui. Il n'y a pas plus travailleur. Avancez votre verre, Double-Six. Attendez, il y a un peu de bouchon. Non, c'est une punaise noyée. Mais c'est la saison. C'est comme les puces, j'en suis quasi dévorée. Faut croire que j'ai les sangs sucrés. Oui je suis naturelle, moi. Je dis ce que je pense et je pense ce que je dis. Non, Séraphin ne ferait pas de tort à une mouche. Il est un peu coureur, bien sûr. Ah! j'ai eu du mal avec lui. Il est venu avant terme. A dix ans il courtisait déjà les belles. Quand je l'envoyais chez la crémère avec un écu de cinq francs, il revenait avec la marchandise et le double de la monnaie. C'est un fier talent, allez! Il a travaillé avec M. le baron Gros aux *Pestiférés de Jaffa*. C'est lui qui a peint presque toutes les toiles de la foire du Trône. Quand nous habitions près de leur caserne, il faisait les grenadiers pour quarante sous l'un dans l'autre. Il n'avait pas son pareil pour la ressemblance. Et il y a des jours où il me traite comme la dernière des dernières. C'est toujours pour un jupon.

Alors, je lui dis : « Tu finiras sur l'échafaud comme Cartouche... »

L'arrivée de Séraphin vint mettre un terme à la dangereuse éloquence de la mère Collard. C'était un jeune homme de taille médiocre, mais assez bien prise. Malgré ses pieds plats, qu'il tenait les orteils en dedans, il s'avancait avec des grâces de maître de ballet, le buste penché, un poing sur la hanche, une main sur le cœur. Son pantalon de nankin, moulé sur les cuisses, son habit à basques flottantes, un jabot de dentelles sales témoignaient de quelques prétentions à l'élégance. Il se révéla tout de suite aussi loquace que la vieille, bien que sa langue épaisse parfois trahît sa faconde :

— *Escusez-moi*, Messieurs, d'être en retard. Une affaire considérable m'a retenu en ville. Son Excellence le *minisse* de la Guerre voulait me consulter...

— Quel menteur ! protesta maman Collard. N'en croyez rien, Messieurs. Son ministre, c'est le frère du domestique d'un employé...

— Ma mère, assez ! s'écria Séraphin. Je te prie de ne pas te mêler de la conversation. T'es peut-être encore saoule ? Va plutôt chercher un litre de rouge au *Lapin Blanc*, et du cacheté.

— Voilà la réputation qu'il me fait. Et d'abord je ne suis pas ta servante. Un enfant pour qui je *m'ai* ôté le pain de la bouche!

— Quelle vulgarité, soupira Séraphin. Tâche voir à surveiller au moins ton langage.

— Oh! mon ami, mon langage et mes manières! C'est assez bon pour toi, vaurien!

— Assez, te dis-je!

— Donne-moi des argents, fit la vieille sans transition en rattachant sa jupe mal accrochée. Il me faut quarante sous.

— Quarante sous? Le litre est à dix.

— Je n'ai plus de tabac à priser. Puis on doit encore six sous au tripier pour le mou de veau.

— Du mou de veau? Tu me ruines pour ton chat. Je finirai par l'étrangler.

— Etrangler Moumoute! Monsieur Nicolas, mettez-lui la main au collet. De toutes les breloques qui ornent son ventre, il n'y en a pas une qui n'ait été empruntée de force. Allez, je dis la vérité, moi, et ce que je dis est vrai.

— Ça suffit, intervint Nicolas. Voici un louis, Madame. Procurez-vous le nécessaire.

— Un louis! Ah! Monsieur Nicolas, permettez-moi de vous embrasser. Si, si, je veux. J'aime

les beaux hommes. Mais on va croire dans le quartier que la pièce est fausse.

— Justement, dit Séraphin. Donne-moi la pièce, maman. Voici trois francs en échange. Quoi, quoi, pas contente? Ouste! et ne tarde pas.

Délestée de son louis d'or, par un vertigineux tour de passe-passe, la mère Collard sortit en mâchonnant des injures. Dès qu'elle fut dehors, Séraphin reprit la conversation :

— Pardonnez-moi, Messieurs, ce sont de ces scènes auxquelles on assiste dans les meilleures familles...

— Parlons de Vaubernier, dit Nicolas. C'est l'essentiel pour aujourd'hui. Il paraît que vous l'avez vu?

— Il n'y a pas de doute. Pourtant je ne fréquente pas ce monde-là. Je suis artiste, ancien élève de Gros. J'étais doué pour le genre historique. Mais les temps sont durs. L'Empereur n'encourage pas assez les Beaux-Arts. J'ai dû abandonner le style noble, pour le style populaire. En d'autres termes, Monsieur Nicolas, je travaille des fois pour le grand public.

— Au fait, au fait, interrompit Nicolas.

— J'y arrive. Je disais donc que je peins des enseignes. Ainsi je décorais l'hiver dernier la

boutique de Christophe, le marchand d'hommes de la rue Saint-Maur. C'est une auberge pour remplaçants. Il y a aussi une salle d'escrime et de gymnastique, tenue par l'ex-sergent-major Dufrâne qui a une si belle écriture.

— Je sais, dit Nicolas. Une *trop* belle écriture. Il a été aux chasseurs à pied de la Garde. Quant à Christophe, c'est l'ancien tambour-major du 8^e de ligne, renvoyé pour ivrognerie invétérée. Allez, Monsieur Séraphin.

— Donc, sur les volets de la boutique, je devais peindre six troupiers en grand uniforme et grandeur nature : un grenadier, un dragon, un cuirassier, un guide, un hussard et un canonier. Ces images-là ça attire la belle jeunesse. Qui n'a pas eu envie de porter, ne fût-ce qu'un jour, le casque à la Minerve ou le bonnet à poil ou le schapska? Or, pendant que je fignolais mes bonshommes au dehors, par un froid de loup, je jetais de temps à autre un coup d'œil à l'intérieur, histoire de flairer un peu la cuisine de papa Christophe. Vous savez, c'est intéressant. Christophe procure des remplaçants aux conscrits que la gloire des armes ne tente pas. Le métier est bon, car l'Empereur consomme vite et beaucoup. Il y en a qui se font remplacer

jusqu'à trois, quatre fois. Alors la marchandise devient rare, chère et il faut bien que Christophe prenne tout ce qui lui tombe sous la main. Il triche un peu sur la qualité et les origines. Quelquefois son associé Dufrâne, dont la salle est une pépinière de futurs soldats, est obligé de retoucher un passeport, un acte de naissance. Je vous dévoile tout cela sans arrière-pensée. Ils ne m'ont pas payé pour me taire.

— Vous le leur avez sans doute proposé?

— On ne peut rien vous cacher, Monsieur Nicolas. Je ne suis pas riche et j'ai de lourdes charges.

— Je ne prendrai pas vos renseignements sans vous récompenser.

— Monsieur l'inspecteur, je ne désire que vous être agréable.

La mère Collard rentra en coup de vent, les yeux enflammés, le visage écarlate, sa coiffure à la Titus hérissée en nid de vipères, comme la tête de la Méduse :

— Ce brigand de marchand de vin, hurla-t-elle, m'a retenu une bouteille que je ne lui devais pas! Voilà un homme à surveiller, Monsieur Nicolas. Je crois bien qu'il a expédié sa femme avec de la mort aux rats.

— Au nom du ciel, tais-toi, ma mère! cria Séraphin. Ta mauvaise langue finira par nous attirer les pires désagréments.

— Moi, une mauvaise langue? Je ne dis jamais rien de personne.

— On le sait, mais silence.

— Bon, je me retire, déclara-t-elle subitement calmée.

Et toujours toussant, crachant, reniflant, son litre sous le bras, elle alla s'enfermer dans une pièce voisine. Séraphin put achever ses révélations.

— Enfin je découvris que papa Christophe cachait chez lui un drôle de client. Un beau garçon d'ailleurs, mais tondu comme un fiancé de la *Veuve*. « Ça, me dis-je, c'est un *fagot repent* (1), ouvrons les oreilles et les quinquets. Il est là pour se donner le temps d'avoir des cheveux et des moustaches. Après quoi on l'enverra au régiment. M. Dufrâne est là pour les bulletins de naissance et les certificats. S'il a la marque, on le maquillera. Un homme ça s'arrange aussi bien qu'un cheval, et d'un panard

(1) Forçat évadé.

ou d'un bancal on fait un régulier en un tour de main...

— Mais comment avez-vous su que c'était Vaubernier?

— Et mes oreilles? J'ai l'ouïe fine. Christophe et son pique-boyaux-secrétaire étaient toujours à jaspiner dans les coins. Il y avait de quoi rendre attentif un moins éveillé que moi. Vaubernier, le nom a été prononcé. Je l'ai retenu. Il est célèbre...

— Dans un monde que vous ne fréquentez pas, disiez-vous?

— Je l'avais lu dans la *Gazette des Tribunaux*.

— Et savez-vous où ils l'ont expédié?

— Positivement, non. A l'armée, pour sûr, mais j'ignore le numéro du régiment, de la brigade, de la division... Double-Six m'a expliqué. Je ne pensais pas que le gibier fût si gros, sinon je serais venu vous avertir tout de suite.

— N'exagérez pas, Monsieur Séraphin. Voyons plutôt le signalement.

Nicolas tira quelques papiers de son portefeuille et lut à haute voix :

— Age: trente ans (au moment de son arrivée au bagne). Taille : cinq pieds, deux pouces. Visage : ovale. Front : haut. Nez : ordinaire.

Bouche : idem. Cheveux : châains. Sourcils : idem. Signes particuliers : néant.

— Voilà un signalement rédigé de main de maître, railla Double-Six. C'est un signalement passe-partout. Signes particuliers : néant? Cent-Visages a une tête de mort tatouée sur le bras gauche avec deux os en sautoir. Et puis il a des yeux gris-vert et de longs sourcils.

— Et le nez busqué et le teint coloré, ajouta Séraphin.

— Etes-vous certains de le reconnaître sous n'importe quel déguisement? leur demanda Nicolas.

— Pas tout de suite, avoua Double-Six. On ne l'a pas surnommé Cent-Visages pour rien. Qui sait, ce signalement c'est peut-être un de ses coups?

— Quant à moi, assura Séraphin, je le défie de me mettre en défaut. Je suis *physionomiste*, Monsieur Nicolas. Un homme vu par moi, c'est un homme dessiné là, de face, de dos, de trois-quarts, de profil. Le profil surtout est caractéristique, comme découpé dans une médaille. Il ne me cachera jamais ce profil-là!

— Ça suffit, conclut Nicolas en se levant. Si vous voulez, Séraphin, nous irons en voyage en-

semble, indemnités et frais de route largement payés. Vous attendrez mes instructions.

— A vos ordres.

La mère Collard apparut dans l'encadrement de la porte, échevelée et rubiconde.

— Qu'entends-je? gémit-elle. Vous allez m'enlever mon petit Séraphin, la prunelle de mes yeux, mon fils unique, la consolation de mes vieux jours? Que deviendrai-je sans lui? Veut-on me laisser périr? Si vous le menez dans les grandeurs, il m'écrasera sous ses talons. Canaille, je te défends de bouger...!

— Calmez-vous, maman, dit Nicolas. Je soignerai pour vous. On vous mettra à l'abri.

— A Charenton, si possible, murmura Séraphin avec un aimable sourire.

Nicolas alla seul chez Christophe. En apercevant les volets peints, il dut rendre justice au génie de Séraphin Collard. Le grenadier surtout était admirablement réussi, avec son habit bleu, ses épaulettes rouges et ses guêtres blanches. Le hussard se tenait au port du sabre, le shako en bataille. En l'examinant, Nicolas pensa au passage des troupes à la Porte Saint-Martin. Il revit

le cavalier qu'il avait remarqué, et soudain son cerveau fut traversé comme par un éclair :

— Parbleu! s'écria-t-il. C'était lui, Vaubernier... Où avais-je la tête? Je suis un conscrit.

L'ancien tambour-major du 8^e vidait une bouteille en compagnie d'un gaillard déluré que Nicolas reconnut aussitôt. Ce ne pouvait être que le fameux Dufrâne. Sanglé dans son plastron de prévôt, chaussé de sandales à semelles de buffle, le bretteur avait de la prestance. Une raie bien tracée partageait ses cheveux en bandeaux réguliers et ses favoris étaient artistement taillés en crosse de pistolet. A l'entrée de Nicolas, Christophe jeta un regard d'intelligence à son compère et il eut le temps de l'avertir :

— Attention, un mouchard...

Puis tourné vers le nouveau venu, il s'exclama :

— Mais c'est Papa Ça-Suffit! Quel plaisir de vous voir. C'est aimable à vous de ne pas oublier les anciens.

— Je passais, dit Nicolas. Votre enseigne m'a rappelé le bon temps. Je viens boire un coup à la santé du Petit Caporal.

— Ici tout parle de lui, certifie Christophe en montrant les murs. Regardez les images: le Pont

d'Arcole, Rivoli, les Pyramides — a-t-on eu soif, ce jour-là? — le Saint-Bernard, Austerlitz, Iéna, vous y étiez...

— J'y étais tellement que j'ai failli y rester.

— Ça c'est la distribution des croix à Boulogne, des portraits, Masséna, Davout, Soult, Murat, le prince Eugène. Dans la salle d'armes, c'est encore mieux. Mais j'oublie de vous présenter mon ami Dufrâne, ex-sergent-major des chasseurs de la Garde, la plus fine lame de France. L'homme qui a abaissé la superbe de Jean-Louis.

— Monsieur, on m'a déjà parlé de vous, dit Nicolas. Il paraît que vous avez une si belle écriture?

— Tiens, ça c'est drôle, répondit l'escrimeur avec calme. Voilà un compliment qui a coûté la vie à plus d'un brave.

— Et comment cela? demanda le policier sur le même ton.

— Aux lanciers rouges il y avait un certain Jancart qui prétendait plastronner tout le monde, comme il voulait. Je lui réglai son compte en assaut public, devant les officiers et les dames de la garnison. Alors, pour se venger, il inventa cette bêtise : « Dufrâne peut se payer

des plumets et des fantaisies. L'argent ne lui coûte que quelques traits de plume. » Vous comprenez?...

— Pas tout à fait.

— C'était attaquer mon honneur. Pour lors, j'établis une règle inflexible. Qui me parlait calligraphie, me suivait sur le pré.

— Vous n'en manquiez pas un?

— Pas un.

— Tudieu, je ne serais point fâché de recevoir une leçon de vous. A fleurets mouchetés, cela s'entend.

— C'est facile, la salle est ouverte à tout venant.

Les trois hommes entrèrent dans la salle d'armes. Elle était pompeusement décorée de panoplies et de diplômes :

Loyauté, Bravoure et Courtoisie.

Nous soussignés : (Senault, Séchepinte, Courtois, Rabaud), maîtres en faits d'armes de la garnison de Paris).

Certifions et déclarons : avoir examiné Achille-Nestor-Marie Dufrâne, sergent-major au 1^{er} régiment des chasseurs à pied de la Garde, 2^e bataillon, 2^e compagnie, et lui avoir décerné le

présent Brevet de Maître pour la pointe, la contre-pointe, la canne et la savate.

D'autres inscriptions recommandaient le sang-froid, la vaillance, la politesse et le respect du sexe.

— Choisissez un fleuret à votre doigté et des sandales à votre pointure, conseilla Dufrâne. Je ne veux d'aucun avantage.

Christophe se posta pour juger les coups. Sous le plastron, Nicolas avait repris son air militaire et il parut brusquement grandi. Il ne riait plus. Les deux adversaires se placèrent face à face sur la planche. Ils saluèrent devant eux, exécutèrent les cinq mouvements de la mise en garde et croisèrent le fer.

— Après vous, dit Dufrâne.

— Je n'en ferai rien, répliqua Nicolas.

Et il adopta la garde de tierce, la main en pronation, correctement placée.

Dufrâne tâta son antagoniste. Il avait trop le sentiment du fer pour ne pas deviner dès les premières feintes que la partie allait être serrée. Nicolas était de ces tireurs calmes et redoutables dont l'épée ne s'égare jamais et joue sur un espace restreint. Une telle immobilité précède

leurs attaques qu'elles surprennent les plus expérimentés. Cependant Dufrâne avançait à petits pas, pour se loger, en déplaçant continuellement sa garde. Sur un de ces changements, il fut brusquement assailli et frappé par un coup droit en pleine poitrine. La lame de Nicolas formait un arc de cercle complet. Christophe ne put s'empêcher d'applaudir.

— Touché! cria Dufrâne. Vous avez des jambes à ce qu'il paraît. Que me contait-on de ce boulet d'Iéna?

— Cela ne me gêne que par les grands froids.

— Me voilà prévenu. Remettons-ça et la belle en trois.

Ils saluèrent de nouveau et se remirent en garde.

— A vous l'honneur, dit Dufrâne.

— Par obéissance, accorda Nicolas.

Et il proposa une feinte en sixte. Dufrâne annonça le contre de quarte. « Voyons s'il persiste », se dit Nicolas. Et ayant, après le même mouvement, reçu la même réponse, il doubla le contre résolument. Mais là, Dufrâne l'attendait. Il para sans reculer et plaça une vertigineuse riposte dans la ligne haute. Il fut surpris de rencontrer du fer et n'eut que juste le temps de

rompre pour fuir la contre-riposte à son tour. Le voyant ébranlé, Nicolas marcha sur lui la pointe tendue, et exécuta une fausse attaque immédiatement suivie d'une violente reprise. Dufrâne se colla à lui.

— Halte! commanda Christophe. Pas de corps à corps. Mes enfants, c'est magnifique. Vous faites de la dentelle.

A la troisième reprise, Dufrâne fut touché par un liement de quarte en seconde. Il commençait à perdre son sang-froid. Un coup de temps interrompit une de ses attaques trop compliquées. L'assaut se termina par une phrase d'armes savante qui, malgré une belle défense, établit nettement l'infériorité du vaincu. Dufrâne garda son masque pour dissimuler son dépit.

— Je ne vous connaissais pas, avoua-t-il. A la Garde, on ne vous citait jamais parmi les duellistes?

— Je n'aimais pas ces *crânes*, dit Nicolas. Je me battais à la guerre et je me tenais tranquille à la caserne.

Et il ajouta en regardant l'ex-sergent-major dans les yeux :

— Vous avez tout de même une *jolie main*,

Dufrâne. Mais il ne faut pas en abuser. Comme vous voyez, on trouve son maître. En attendant, papa Christophe va nous quérir une bouteille de derrière les fagots. C'est moi qui régale.

Le vin versé et bu, Nicolas s'adressa à Christophe :

— Christophe, je dois vous prévenir que vous avez commis une erreur. En janvier, vous avez engagé un certain Vaubernier?

— Oh! pas du tout, protesta le tambour-major en pâlisant.

— Si, si, consultez vos registres. Vaubernier, taille : cinq pieds, deux pouces, né le 21 septembre 1776.

— Je ne trouve qu'un Tavernier.

— Ce doit être le même. Votre secrétaire a mal recopié le nom. C'est une erreur involontaire, n'est-ce pas, Dufrâne? Ce Vaubernier, dit le Vicomte, dit Cent-Visages, est un forçat évadé. Il est l'auteur présumé du massacre de Palaiseau.

— Voyons, protesta Christophe, vous ne me croyez pas assez bête pour accepter un forçat? Mauvaise marchandise! Ça se fait arrêter, ça déserte et alors je devrais chaque fois rendre la

prime, sans compter les désagréments. Je ne dis pas un malingre ou un impropre, par-ci par-là...

— Votre bonne foi a été surprise, je n'en doute pas. Aussi, pour éviter que cela ait des suites sérieuses, il ne vous reste que de nous livrer le fugitif. Où est-il?

— Si c'est Tavernier, il est au 7^e hussards, en ce moment en campagne.

— Comment a-t-il pu vous tromper de la sorte?

— J'y suis maintenant, s'écria Christophe qui commençait à suer à grosses gouttes. Ah! le bandit. Il est venu me raconter un tas d'histoires. C'était un fils de famille. Il avait perdu sa fortune au jeu. On lui avait coupé les cheveux après une typhoïde. Il boitait un peu à cause d'un coup de pied de cheval. Pouvais-je penser au bagne? Il parlait comme un prince, un vrai ci-devant. Dufrâne m'est témoin...

— Ça suffit, dit Nicolas. Nous lui rendrons la casaque rouge. Au revoir, mes enfants, soyez plus prudents à l'avenir.

III

Nicolas aurait voulu sauter en chaise de poste et courir sans tarder après le 7^e hussards. Mais il devait compter avec ses chefs. Ceux-ci proposèrent d'attendre la fin de la campagne et d'arrêter Vaubernier dès son retour en France. A ce projet, Nicolas opposa des objections sérieuses. Averti ou non, Vaubernier pouvait s'enfuir, désertier son régiment et commettre de nouveaux crimes. Si on le livrait à la justice militaire, un jugement hâtif était à craindre. Un général, indigné de trouver un forçat sous l'uniforme, emporté par la colère, ne se gênerait nullement de le faire fusiller. Or, cela n'arrangeait rien. Cent-Visages, l'assassin de Palaiseau, devait être ramené à Paris. Seul son procès et le spectacle de son châtiment mettraient fin aux dangereux commérages du public.

— Mais comment agiriez-vous? demanda M. Henry auquel Nicolas exposait ses idées.

— J'irai trouver le colonel avec un pli du ministre de la Police. Vaubernier déniché, je lui

colle une double paire de menottes et je le ramène.

— Vous seul?

— Nous serons deux. Puis je réglerai mes étapes de manière à pouvoir loger mon gaillard de prison en prison, de citadelle en citadelle.

— Et s'il vous glisse entre les mains.

— Pas de danger...

— En tout cas il en faudra référer au préfet.

A la Préfecture, on exigea que Christophe et Dufrâne fussent soumis à un interrogatoire. Il fallait préparer les pièces nécessaires à un jugement d'identité. Mais dès qu'ils se sentirent menacés, Christophe et son complice prirent le large. Dufrâne surtout, soupçonné de faux en écritures, redoutait la justice : il risquait les galères. Nicolas montra peu de zèle à se mettre sur leurs traces. Il leur avait presque promis l'impunité et il lui répugnait de conduire deux vieux soldats en prison.

Malheureusement, Vidocq, qui venait d'entrer dans la police, n'avait pas les mêmes scrupules. Voulant briller aux yeux du préfet, son protecteur le baron Pasquier, Vidocq partit en chasse et n'eut de repos qu'après avoir arrêté les coupables.

Christophe et Dufrâne commencèrent par tout nier. Le secret eut raison de leur résistance. Néanmoins, grâce aux explications modérées de Nicolas, ils s'en tirèrent sans trop de dommage : une forte amende et une sévère mercuriale. Cette affaire terminée, Nicolas put enfin se mettre en route.

On était déjà à la fin du mois de juin. Nicolas avait décidé de prendre Séraphin Collard avec lui. Le peintre l'aiderait à identifier le criminel en fuite.

Enchanté du voyage, Séraphin arriva au rendez-vous dans un costume étonnant. Il portait une casquette de velours à gland d'or, un spencer vert-bouteille, des culottes jaunes et des bottes à revers. Ainsi équipé — non sans le secours des fripiers du Temple — il monta sur l'impériale de la chaise de poste, avec son carnet de croquis bien en évidence sur les genoux. Séraphin n'avait jamais dépassé Nanterre. C'était le moment de dessiner des paysages et des *types*.

Mais Nicolas n'avait d'autre désir que de brûler les relais. Il connaissait le chemin, l'ayant parcouru souvent, sac au dos, besace au côté. Séraphin eut peu de loisir de faire des études et plus d'une fois il dut passer la nuit en voiture.

Cependant, à Strasbourg, il dessina la flèche de la cathédrale et les maisons pittoresques de la ville, avec un nid de cigognes sur le toit. En Bavière il fit la caricature des bourgeois, se promenant en compagnie de leur épouse et de leurs nombreux enfants. Le soir, à l'auberge, Séraphin montrait ses chefs-d'œuvre à Papa Ça-Suffit qui le complimentait :

— Je ne m'y connais pas, mais vous me semblez posséder un fier coup de crayon. A votre place, j'en profiterais pour devenir sage.

— Mais je suis sage, Monsieur Nicolas.

— Voire! écoutez mon conseil tout de même. Qui chipe un œuf vole un bœuf. Et ainsi jusqu'à la potence. Allons, surveillez-vous. Je vous veux du bien. J'ai un faible pour les farceurs.

Après Ulm, Augsbourg, Munich, les voyageurs pénétrèrent dans la zone des armées. Les routes étaient encombrées de trains de munitions, d'équipages et d'estafettes. Des troupes occupaient les villages. Les soldats désœuvrés saluaient Séraphin au passage :

— Nom d'une pipe, quelle tournure! C'est Cadet Roussel.

— Quel animal est-ce là?

— C'est un perroquet savant qui va complimenter l'Empereur sur ses victoires.

— « Bon voyage, Monsieur Dumollet... »

— Les militaires c'est *farce*, disait Séraphin à Nicolas sans autrement s'émouvoir.

A dix lieues de Vienne, ils aperçurent un officier aide de camp qui, au beau milieu de la route, pestait et sacrait comme un diable parmi les débris de sa voiture. Nicolas fit arrêter et mit le nez à la portière.

— Eh! Monsieur, lui cria l'officier, venez à mon secours. Je porte des dépêches, mes chevaux sont blessés et mon véhicule est hors d'usage.

— Ça suffit, dit Nicolas. Montez, mon lieutenant. Je vous conduirai où vous voulez, ventre à terre.

— A Schoenbrunn alors!

Les chevaux reprirent leur course. L'aide de camp examinait son compagnon de fortune. Il sourit en remarquant le ruban rouge épinglé sur la redingote de Nicolas.

— Monsieur est militaire?

— Pour vous servir, mon lieutenant. Ancien adjudant des grenadiers de la Garde.

— Vous venez reprendre du service?

— Hélas! non. J'appartiens à la Sûreté de Paris. J'ai une mission assez désagréable à remplir auprès du colonel du 7^e hussards.

— Comment dites-vous? Quel colonel? Pourquoi?

— Un forçat évadé s'est glissé dans la troupe. Il s'agit d'un très dangereux criminel. Je dois absolument le prendre et le ramener vivant dans la capitale.

— Vraiment ce 7^e hussards n'a pas de chance! s'écria l'officier.

— Comment, c'est bien la première fois qu'un pareil fait se présente, je suppose?

— Eh! il s'agit bien de votre galérien. Vous ne connaissez donc pas le 7^e hussards? Depuis quand avez-vous quitté l'armée?

— Depuis Iéna.

— Justement c'est à Iéna que ça a commencé. C'est là qu'a été tué d'un coup de lance le premier colonel de la série. L'Empereur nomma le baron Lebeau. Lebeau mena les hussards jusqu'à Eylau, mais pas plus loin. Son successeur, Baudouin, attrapa son compte à Friedland. Cela faisait le troisième colonel par terre en deux temps et trois mouvements. Les hussards commençaient à s'énerver. Alors Napoléon leur

donna Blanmesnil, un dur à cuire dont vous avez entendu parler. Blanmesnil passait pour invulnérable. Il n'eut même pas le temps de tirer son sabre. Nettoyé à Santarem, dans le Portugal, où commandait Junot. La place devenait mauvaise. Dans la cavalerie légère les chefs d'escadron en perdaient le goût de l'avancement. L'Empereur désigna Duvivier et appela le régiment en Autriche dès l'ouverture des hostilités.

— Je l'ai vu défiler à la Porte Saint-Martin, dit Nicolas. C'est au colonel Duvivier que mes lettres de recommandation sont adressées.

— Vous arrivez bien en retard ! fit l'officier. Duvivier a été décapité par un boulet à Eckmül !

— C'est effrayant, murmura Nicolas.

— Attendez, ce n'est pas fini. C'est même ici que cela devient curieux. Naturellement le régiment était démoralisé. Il faillit perdre son aigle à Ratisbonne. Un coup de pistolet le jetait en panique. Néanmoins, Le Couteux, des lanciers de la Garde, essaya de le reprendre en main. Il porta l'aigrette jusqu'à Essling. Puis bonsoir, plus de Le Couteux. Ce n'était plus tenable. L'Empereur refusait désormais de signer un brevet qui équivalait à une condamnation à mort.

Autant le poteau d'exécution! Notez qu'il y avait déjà six colonels au tombeau. Voici maintenant l'histoire du septième, telle que je l'ai laissée à mon départ, c'est-à-dire depuis la bataille de Wagram. Fumez-vous?

— La pipe, si cela ne vous incommode pas.

— Essayez le cigare. J'ai pris l'habitude du cigare en Espagne. Où en étais-je? Ah! à de Saint-Edme. N'avez-vous jamais ouï ce nom-là?

— J'ai connu un Saint-Edme dans la ligne.

— Parfait. Il y a Saint-Edme et de Saint-Edme. Saint-Edme, c'est le vôtre. Gabriel de Saint-Edme, le mien, lieutenant au 6^e chasseurs à cheval. Un soir qu'il flânait dans l'île de Lobau, avec Berthier, l'Empereur avisa un officier qui lisait un livre, à la lueur d'un feu de bivac. L'officier avait le visage entouré de linges encore sanglants.

— Que lisez-vous là?

— Plutarque, Sire.

— Vous êtes blessé?

— Oui, pour la dixième fois.

— Combien de campagnes?

— Toutes.

— D'années de service?

— Quinze.

— Votre nom?

— Gabriel de Saint-Edme.

L'Empereur lui tourna le dos.

— C'est bien ce Saint-Edme, dit-il à Berthier, qui était avec Bernadotte à Rennes pendant la conspiration?

— Vous vous trompez, Sire, l'opinion de Votre Majesté est égarée par une similitude de noms. Le conspirateur s'appelle Jean. Il est dans l'infanterie. Celui-ci n'a jamais quitté son régiment. C'est *de* Saint-Edme et non Saint-Edme.

Napoléon revint sur le blessé d'un pas rapide, les mains derrière le dos, la tête entre les épaules.

— Comment se fait-il que vous n'avez rien obtenu à l'armée, ni la croix ni aucun grade supérieur?

— Je l'ignore.

— Vraiment, et pourquoi n'avez-vous jamais réclamé?

— Sire, je suis ici pour servir et non pour réclamer.

— Pour *me* servir, Monsieur! Et c'est me servir bien que de m'obliger à réparer une injustice. Vous avez la tête dure?

— La preuve, Sire, riposta ce diable de Saint-Edme en montrant ses bandages.

Napoléon lui lança un regard foudroyant. J'assistais à la scène. Nous avions tous envie de rentrer sous terre. Berthier se rongait les ongles.

— Bien, dit l'Empereur tout à coup. Je vous donne la croix, mais vous devriez être colonel. Puisque vous ne savez pas demander, je ne vous accorderai ce grade qu'à condition que vous veniez me le *réclamer* vous-même. Vous m'entendez : *qu'à condition que vous veniez me le réclamer vous-même*. Je n'aime pas les boudeurs.

Dès que Napoléon fut parti, de Saint-Edme reprit sa lecture en haussant les épaules. Il murmura :

— Il attendra longtemps.

— Ce n'est pas si crâne que c'en a l'air, raille le capitaine Lebel qui détestait de Saint-Edme.

— Je ne tiens pas à être crâne...

— Ça se voit. Vous n'aviez qu'à prendre l'Empereur au mot et il vous passait le 7^e hussards. Mais vous n'êtes pas plus pressé qu'un autre d'aller au 7^e hussards.

— Pourquoi pas?

— On y reste.

De Saint-Edme ferma son bouquin et se redressa tout d'une pièce. La flamme du bivac éclairait son visage masqué de linges blancs.

Sous son talpac en peau d'ours, ça faisait un peu sinistre. Il dit :

— Vous me donnez une idée.

Et il courut après l'Empereur.

— Sire, je viens *réclamer* mon grade de colonel.

— Quoi, déjà? Je n'ai pas de vacances.

— Il y a le 7^e hussards.

— C'est le seul régiment que je n'aimerais pas à vous donner.

— C'est le *seul* que je puisse accepter.

L'Empereur resta un moment pensif, les yeux attachés à cette espèce de fantôme debout dans les ténèbres.

— Soit, décida-t-il. Mais vivant ou mort, je vous ordonne de rester à la tête de votre régiment.

— Est-ce qu'il s'est fait tuer aussi? demanda Nicolas haletant de curiosité.

— Il a obéi à l'Empereur, répondit l'officier. Vous savez, la journée de Wagram a été chaude. Cela s'est passé dans les blés mûrs, fleuris de bleuets et de coquelicots. Les canons mirent le feu aux récoltes. On se battait dans les flammes et les tourbillons de fumée. Les gibernes sau-

taient sur le dos des fantassins. Les blessés rôti-
saient par terre. Cela sentait la poudre et la
chair grillée. A leur ordinaire, les hussards subi-
rent tous les malheurs possibles. Deux escadrons
détruits et presque tous les officiers tués ou dis-
parus! Au crépuscule, le pauvre régiment se
reformait sur la route, lorsqu'il fut aperçu par
l'Empereur.

Napoléon mit son cheval au galop et s'arrêta
court devant la troupe décimée. Sous son regard
sévère, les vieux hussards baissaient les yeux.

— Où est votre colonel?

Un brigadier triplement chevronné osa élever
la voix :

— Il a été tué.

— Je ne vous demande pas s'il est mort, je
vous demande où il est? Quel est ce régiment
qui perd tous ses colonels? Bientôt vous perdrez
vos aigles. On n'abandonne pas son colonel,
mort ou vif! Je vous casserai et le 7^e hussards
sera rayé de l'armée. Allez me chercher votre
chef de corps.

— Inutile, Sire, me voici!

Cela je l'ai vu, conclut le narrateur. Je suivais
l'Empereur avec le petit état-major. Le cheval
de Napoléon fit un écart si grand qu'il faillit

s'abattre. Le colonel de Saint-Edme était là, à pied, tout couvert de sang et de boue et plus emmailloté dans ses pansements qu'une momie dans ses bandages. Vraiment, Lazare sortant du sépulcre devait avoir cette figure-là. L'Empereur souleva son chapeau et s'éloigna sans une parole.

— Et c'est à cet homme-là que je vais avoir affaire? demanda Nicolas.

— Probablement, puisqu'on ne s'est plus battu depuis. Mais voici le relais. Je vous remercie, Monsieur, et bonne chance.

L'officier sauta à terre.

— S'il vous plaît, encore un mot, lui cria Nicolas. Savez-vous où se trouve le 7^e hussards en ce moment?

— Entre Znaïm et le plateau de Teswitz, avec les divisions du maréchal Marmont. Poussez toujours en avant.

— Ça suffit, dit Nicolas en portant la main à sa coiffure. Je vous présente mes civilités.

Après une nuit passée à Vienne, Nicolas se mit en route pour les cantonnements du 7^e hussards. En traversant les campagnes dévastées, Séraphin déplora hautement les maux de la

guerre. Ils longèrent le Danube jusqu'à Wagram, puis se dirigèrent vers le nord. Les chemins étaient défoncés. Les troupes campaient au milieu des récoltes brûlées, dans les villages ruinés par le feu des boulets. Le sol était encore jonché de débris d'armes et d'équipements. Ça et là, quelques croix de bois sur des tombes hâtivement creusées. Les fantassins dormaient sous leur baïonnette, plantée dans la terre, les cavaliers sous leurs mors et leurs étriers posés sur un tertre funèbre. Des tambours crevés voisinaient avec des shakos et des gibernes. Un canon démonté tendait sa gueule noircie vers le ciel. Séraphin prenait des croquis d'une main tremblante, en écoutant le croassement des corbeaux qui planaient au-dessus du champ de bataille.

A Nikolsbourg, ils trouvèrent la Garde. Les grenadiers au repos nettoyaient leurs fusils et réparaient leurs effets. Ils blanchissaient leurs buffleteries ou achevaient une vigoureuse lessive. Les galants faisaient la cour aux paysannes en berçant leurs marmots. Un sergent reconnut Ça-Suffit.

— Halte! mais c'est Nicolas. Tu as donc retrouvé tes jambes?

— C'est tout ce qui en reste. Que boit-on dans ce pays de benêts?

— Un petit vin de Bohême qui en vaut un autre. Est-ce que tu régales?

— Puisque me voilà *péquin*, Bridou, c'est mon devoir.

— Alors, chez le « *Quelnerf* ». C'est comme ça qu'ils disent en cet endroit, pour désigner un aubergiste. Vrai, Nicolas, tu as belle mine. Mais que promènes-tu là avec toi?

— C'est un jeune homme qui est dans les couleurs.

— Ça se voit, dit le grenadier en toisant Séraphin. Je pensais que tu l'avais tiré à la perche, comme les archers tirent le papegai chez nous, dans le Nord. Allons nous rafraîchir et pas tant de raisons.

A l'auberge du village, ils trouvèrent une nombreuse compagnie. Les sous-officiers jouaient au billard. Ils vinrent embrasser Nicolas l'un après l'autre. Les questions s'entrecroisaient :

— Tu viens de Paris? Que dit-on sur les boulevards? Ils peuvent se préparer à nous recevoir.

— Dis donc, Nicolas, montres-tu des phénomènes à présent? C'est comme Lemoine qui

après Eylau dut gagner son pain en promenant un ours, dressé à la prussienne.

— Comment va l'Empereur? demanda Nicolas, pour détourner la conversation.

— Il ne s'est jamais mieux porté, affirma Bridou. Gras, rose et parfumé à l'eau de Cologne. Pour un homme propre, c'est un homme propre. Et dire que je l'ai vu, moi qui vous parle, maigre comme un clou, jaune comme un coing et rongé par la gale jusqu'aux os. Nous a-t-il fait marcher depuis? Il fallait le voir dans l'île de Lobau, quand il humait sa prise. A Wagram, il était astiqué comme pour la revue. Des bottes toutes neuves et son chapeau un peu sur l'oreille. Nous étions au repos derrière nos faisceaux. Les aides de camp galopèrent dans les céréales jusqu'au poitrail. Ça fumait de tous côtés, avec de grandes flammes rouges à l'horizon. Le vent des projectiles hérissait le poil de nos bonnets. Nous avions Grouchy et Davout à notre gauche. Masséna, qui poussait la droite, était dans sa calèche tirée par quatre chevaux blancs, avec ses piqueurs bien en selle, le fouet sur la cuisse. Cent pièces de gros calibre avaient transformé l'île de Lobau en volcan. Il faisait chaud comme dans un four. Nous commençons

à murmurer. Alors l'Empereur mit pied à terre et vint nous regarder entre les deux yeux. Il riait sans montrer ses dents. Tu connais ça, Nicolas. Nous avons rompu les faisceaux. Le soleil se jouait sur nos plaques et nos baïonnettes.

— On grogne? qu'il dit.

— Vive l'Empereur! Nous voulons marcher.

— J'ai le temps. Je vous réserve pour la bonne bouche.

— Nous ne sommes pas sucrés, dit le sergent-major Loissette. C'est un mauvais dessert.

— Je vous aime à toutes les sauces.

L'autre se met à parler latin.

— Eh! Lemercier, que dit-il encore, toi qui es instruit?

— *De gustibus et coloribus non disputandum.*

Le Petit Caporal tomba en arrêt :

— Qui t'a appris cela?

— Le supérieur du Séminaire d'Amiens. J'allais devenir curé. Mais on m'a tondu à Boulogne.

— Tu parles trop. Je te ferai fusiller.

— Que Votre Majesté commence par mon sac (1).

(1) Nommez-moi officier.

— Entendu, mais dans la ligne.

Et voilà comment Loïsette a passé lieutenant au 14^e léger. L'Empereur nous connaît tous. Je parie, Nicolas, qu'il ne t'a pas oublié.

— Il m'a nommé sergent lui-même, dit Nicolas mélancoliquement. Au Champ de Mars, j'ai fait manœuvrer une compagnie sous ses yeux. En ce temps il surveillait notre instruction et interrogeait jusqu'aux caporaux et aux vélites. C'est fini pour moi à présent.

— Allons, encore un flacon, Nicolas, et point de chagrin.

— A propos, fit le policier, je cherche après le 7^e hussards. Savez-vous où se trouve la cavalerie légère?

— Aux avant-postes, dans les vignobles de Lischen et de la Taya. On s'y est canardé jusqu'au onze de ce mois. C'est encore à un bon ruban de queue d'ici.

— Alors, adieu, dit Nicolas. Ma voiture ne roule pas vite et les routes sont mauvaises.

IV

Nicolas rejoignit enfin le 7^e hussards établi sur les rives accidentées de la Taya.

Les quatre escadrons — du moins ce qui en restait — étaient dispersés dans les villages environnants, à Schallersdorf, Klosterbrück, Alt-Schallersdorf et Neu-Schallersdorf. Tout ce beau pays embaumait le vin et la bonne chère. Les chevaux broutaient les vignes et le régiment reprenait bonne figure à vue d'œil. Sur les bords de la rivière, Nicolas rencontra un jeune hussard, un enfant de troupe, qui menait deux chevaux à l'abreuvoir. Il était nu-tête, avec de belles boucles blondes sur le front, et en bras de chemise. Sa culotte bleue serrait mal sur ses cuisses encore maigres. Il avait de la peine à maintenir les bêtes dessellées et fougueuses. Tout à coup elles se cabrèrent très haut en soulevant, comme une plume, le blanc-bec désespérément accroché aux rênes.

— Fiche le camp! cria-t-il à Séraphin. Espèce d'incroyable, tu épouvantes mes canards.

Nicolas s'empara des bridons avec autorité :

— La paix, conscrit. Respecte ton ancien. Voici un écu pour boire à ma santé, mais désigne-moi la demeure de ton colonel.

— Mon colonel, il est bien malade. Tu le trouveras à Alt-Schallersdorf, au presbytère.

— Ne connais-tu pas au régiment un certain Vaubernier ou Tavernier?

— Tavernier, ma foi non. Pour entrer en campagne nous étions douze cents sabres, c'est beaucoup de noms à retenir.

— Ça suffit, dit Nicolas. Séraphin, en avant!

Ils étaient à pied. A Alt-Schallersdorf, Séraphin Collard regretta sa palette et ses pinceaux. Sous les tilleuls de la place de l'église quelques hussards pansaient leurs montures. D'autres travaillaient du polissoir sur les mors et les gourmettes. On cirait des harnais et des bottes. Des dolmans fraîchement passés au jaune séchaient sur des cordes tendues. Une sentinelle veillait près des fourrages, le sabre dans la saignée du bras. L'officier de semaine surveillait les corvées, les mains en poche, la pipe aux dents. Un passementier ambulante offrait des galons, des tresses et des soutaches. De temps à autre, le trompette sortait de la garde de police, comme un coucou de sa boîte, et emplissait l'air de ses appels de

cuire. Au presbytère, Nicolas s'adressa au planton de service.

— Pour le colonel, dit-il en présentant sa carte et le pli du préfet.

Le planton disparut.

— Tu resteras dehors, dit Nicolas à Séraphin. Mêlé-toi aux cavaliers. Amuse-les. Montre leurs talents et tâche d'apprendre quelque chose au sujet de Cent-Visages. Va doucement. Il ne faut pas éveiller les soupçons.

— Compris, répondit Collard en se mettant au garde-à-vous. Je connais la consigne.

Le planton revint sur ses pas.

— Le colonel vous prie d'entrer.

Il introduisit Nicolas dans une chambre du rez-de-chaussée, une pièce basse et obscure, dont l'unique fenêtre donnait sur un verger. Le colonel de Saint-Edme était étendu tout habillé sur un lit d'alcôve, garni d'épais rideaux. Un pansement masquait complètement son visage, à part les yeux. La voix même arrivait étouffée aux oreilles du visiteur, car le blessé avait un véritable bâillon de taffetas sur la bouche. Il pria Nicolas de s'expliquer.

— Mon colonel, veuillez me pardonner, commença Nicolas. Je suis chargé d'une mission

assez pénible. Pénible pour vous, pénible pour moi, — car j'ai eu l'honneur de porter l'épaulette d'adjutant aux grenadiers de la Garde. Au fond, l'affaire est simple. Un recruteur malhonnête — en est-il d'autres? — a engagé un forçat évadé au 7^e hussards. La chose est établie avec certitude. Je suis chargé d'arrêter l'homme le plus secrètement possible et de le ramener à Paris.

— Quoi, tant de mystères pour un galérien en fuite?

— Il s'agit d'un malfaiteur particulièrement redoutable. Un mois après son évasion, il a assassiné cinq personnes, à Palaiseau.

— Non! s'écria le colonel.

— La famille Dubois-Deslauriers. Toute la famille, trois hommes, une femme et un enfant.

Le colonel se souleva à demi sur sa couche. Nicolas vit qu'il tremblait.

— Non, non! cria-t-il encore. Ce n'est pas possible. Oh! non! Mon Dieu...!

— Vous n'avez donc pas entendu parler de ce crime? demanda Nicolas étonné. Il a bouleversé la capitale. Les suppositions allaient trop loin. Cela s'est passé en novembre, l'année passée.

Le colonel prit sa tête entre ses mains.

— J'étais en Espagne, murmura-t-il.

— L'assassin, continua Nicolas, doit être jugé à Paris, au grand jour. Cela est nécessaire pour combattre les nouvelles déprimantes qui circulent dans la foule. On a été jusqu'à parler d'exécution politique, de vengeance policière contre une famille innocente. Voilà les raisons pour lesquelles le baron Pasquier m'a envoyé jusqu'ici.

— L'Empereur est-il au courant?

— Nous avons soumis l'affaire au prince de Neuchâtel qui est d'avis de ne rien révéler à Sa Majesté, du moins provisoirement.

— Quel est le nom de cet homme?

— Vaubernier, dit le Vicomte, dit Cent-Visages, mais on l'a inscrit sur les contrôles sous le nom de Tavernier. Il a dû entrer aux hussards en janvier.

— En janvier de quelle année?

— De cette année-ci.

— Il était donc au Dépôt avant de partir pour l'Autriche. Avez-vous son signalement?

— Né à Paris, le 21 septembre 1776. Taille : cinq pieds, deux pouces. Visage : ovale. Front : haut. Nez : ordinaire. Bouche : idem. Cheveux : châains. Sourcils : idem. Signes particuliers ; néant,

— Ça va comme un gant aux trois quarts de mes cavaliers.

— Un instant, mon colonel, j'ai un signalement corrigé : yeux gris-vert ; sourcils longs ; nez busqué ; signes particuliers : un tatouage sur le bras gauche représentant une tête de mort, avec deux tibias en sautoir. L'homme est instruit, beau parleur et de belle prestance.

— Il n'y a pas un mois que je commande le régiment, dit de Saint-Edme après un moment de réflexion. Je n'y connais personne. Il faudrait entendre le capitaine adjudant-major.

Le colonel dépêcha son planton à la recherche de l'officier désigné. La nuit était complètement venue. Avant de partir, le planton avait apporté une bougie dont la flamme tremblante éclairait la chambre à peine. De Saint-Edme laissa aller sa tête sur l'oreiller et demeura immobile, les jambes allongées. Nicolas se sentait oppressé par un inexprimable malaise. Il lui semblait qu'il veillait un cadavre. Il se souvint des paroles de l'Empereur, répétées par l'aide de camp sur la route de Vienne. « Mort ou vif, je vous ordonne de rester à la tête de votre régiment. »

Le capitaine adjudant-major entra, la pelisse sur l'épaule, le sabre au côté.

— Mon colonel?

Le blessé fit un léger mouvement :

— C'est vous, Manfroid? Ecoutez donc : connaissez-vous parmi nous un Tavernier, cavalier au 7^e hussards?

— Parfaitement, mon colonel, au 2^e escadron.

— Incorporé depuis quand?

— Depuis janvier 1809. C'est un remplaçant, envoyé par un bureau de Paris.

— Qu'on l'amène tout de suite à la garde.

— Impossible, mon colonel. Tavernier a été tué à Wagram, pendant la charge.

— En êtes-vous sûr?

— Absolument. Ses camarades ont identifié le corps et l'ont enterré. J'assistais à la cérémonie.

Nicolas se leva tout pâle. Il ne put réprimer un juron :

— Nom de... nom d'une pipe! Mon capitaine, encore quelques questions. Quel homme était ce Tavernier?

— Un homme comme beaucoup d'autres, brave et de bonne conduite.

— Mais sa figure?

— Ma foi, une figure de hussard avec de grandes moustaches. Ils se ressemblent tous.

— Rien de particulier?

— Pas que je sache...

— Me voilà propre! se lamenta Papa Ça-Suffit.

L'adjudant-major haussa les épaules :

— Parbleu, Monsieur, je m'étonne de vous voir ainsi surpris? Vous avez la tournure d'un ancien soldat. Comment pouvez-vous ignorer qu'à la guerre on perd du monde tous les jours? Ou bien croyez-vous que ce soit comme chez Franconi où les morts viennent saluer à la fin du spectacle? Tavernier appartenait à un escadron dont il reste, en tout et pour tout, six hommes, officiers et sous-officiers compris. Il a trinqué comme les autres.

— Mon colonel, avec votre permission, je voudrais voir ces six hommes, dit Nicolas.

— J'allais donner l'ordre de les rassembler devant l'église. Le brigadier de garde prendra un falot. Manfroid, s'il vous plaît, faites le nécessaire.

— Entendu, mon colonel.

Au dehors, dans la paix du soir, les trompettes sonnaient la retraite.

Séraphin Collard apprit la fin de Vaubernier presque en même temps que Nicolas. Tout l'après-midi il avait fraternisé avec les housards, le verre à la main. Le vin clair de Bohême enflammait son éloquence et son génie. Il stupéfiait ses nouveaux amis en les représentant au naturel en deux coups de crayon. Il fit la charge de l'Empereur, vu de dos sous une tempête de boulets et de biscayens.

— C'est un *lustig*, dit un vieux cavalier dans son jargon d'Alsace. *J'ai gonnu le même quand nous édions Berguenys. Nous afions engore nos perriques et nos gadenettes. Bourquoi ne fiens-du bas afec nous?*

— Ma mère a eu une frayeur en me portant, dit Séraphin. C'était un incendie, je crains le feu.

— Bah! c'est la paix, fit un autre. En garnison tu te laisserais vivre. Il n'y aurait pas plus riche que toi. Tu nous ferais des miniatures, pour nos belles, et des images sur notre peau. Ça se paie jusqu'à trente sous pièce.

— Et songe à l'uniforme! Il n'y a pas mieux dans la Garde.

— Tiens, endosse cette pelisse et coiffe ce shako. Te voilà fringant.

— Au diable! protesta Séraphin. Encore une bouteille et parlons d'autre chose. On m'a assuré qu'il y avait ici un certain Tavernier. Est-ce qu'il y a un Tavernier aux hussards?

— *Davernier*, dit l'Alsacien. *Foui, il a été tué à Wagram.*

— Tué? c'te blague!

— *Une blague? Il édait afec moi au teuxième scadron. Che l'ai moi-même cheté tans la vosse gommune abrès la pataille. Temande aux amis. Nous sommes engore six de ce scadron.*

— C'est vrai, c'est vrai! crièrent tous les hussards présents.

Séraphin écoutait et regardait avec épouvante.

— Il faut que j'aille rejoindre mon patron, balbutia-t-il.

Le vieux cavalier ajouta négligemment :

— *Chai même bris sa zabredache. Il y a fait ze bordrait et une lèdre.*

— Un portrait, une lettre?

— *Les foici...*

Le portrait (c'était une femme) n'apprit rien à Collard. Mais au bas de la lettre, il lut un nom : Hortense Deslauriers...

— Ça suffit, dit-il en imitant malgré lui le père Nicolas.

Il sortit à la hâte en se dirigeant vers le presbytère. C'était au moment où les trompettes, se répondant de colline en colline, de bivac en bivac, entonnaient la retraite jusqu'aux confins de l'Allemagne. Le ciel était resplendissant de lueurs nocturnes. Cette nuit d'été était si paisible que pas une feuille ne bougeait aux arbres du cimetière, étendu autour de l'église. Les grillons chantaient sous l'herbe invisible; et la lune, roulant comme un météore égaré dans les nuages, versait ses rayons maléfiques sur les croix et les dalles du funèbre jardin.

— Non, merci, dit Séraphin à voix basse. Le métier n'est pas fait pour moi. D'ailleurs, le 7^e hussards porte la guigne. On n'y entre que pour périr.

Les hussards qui l'avaient accompagné se mirent à rire, mais d'un rire forcé, contenu. Un d'eux murmura avec un regard inquiet vers la demeure du colonel :

— Autrefois, oui. Mais à présent l'Empereur y a mis bon ordre. Il a dit à la Mort : « Puisque tu me prends tous mes colonels du 7^e hussards, tu commanderas le 7^e hussards toi-même et tu épargneras mes cavaliers. »

Séraphin sentit un grand froid couler le long de ses vertèbres. Pas une de ces vieilles moustaches qui eût l'air de plaisanter. Groupés autour de lui, les hussards avec leurs brandebourgs imitant des carcasses décharnées, leurs masques amaigris, creusés d'orbites profondes, formaient dans l'obscurité une ronde macabre. Quelqu'un protesta :

— Non, ce n'est pas ainsi. Voyant tomber tous nos colonels, l'Empereur, qui peut tout, nous a donné un colonel qui ne peut plus mourir.

— Comment cela? demanda Séraphin.

— Parce qu'il est ressuscité!

Tout à coup, les cavaliers se serrèrent les uns contre les autres et se turent. La porte du presbytère venait de s'ouvrir. Nicolas sortit d'abord, suivi du planton portant une lanterne. Puis apparut le colonel de Saint-Edme, vêtu d'un long manteau gris et sans coiffure. Il resta immobile et tout roide sur le seuil de la porte.

— Tu vois, souffla un hussard à l'oreille de Séraphin, il est comme les revenants, à la place de sa figure il n'y a rien...

Le trompette sonna l'appel pour le 2^e escadron. L'Alsacien se détacha du groupe posté près du cimetière. Bientôt les six survivants se trouvèrent rassemblés devant le corps de garde. L'adjudant-major et Nicolas vinrent les examiner. Le colonel les suivait à pas lents, drapé dans son grand manteau. Le planton élevait sa lanterne à hauteur des visages.

— Vous voyez, pas de Tavernier, dit le capitaine.

— Qui l'a vu tomber? demanda Nicolas.

L'Alsacien porta la main à son shako :

— Moi.

Et il tendit la sabretache.

En ce moment, Séraphin Collard tira Nicolas par la manche.

— Bredouilles! fit-il. Dans cette sacoche il y a un portrait et une lettre de la Deslauriers. Vaubernier s'est évadé pour de bon.

Nicolas examina les documents.

— Ça suffit, déclara-t-il. Nous avons fait buisson creux. Le baron Pasquier sera furieux. Mon colonel, excusez-nous.

— J'aurais préféré, dit le colonel. J'aurais préféré... vous être plus utile. Mais voyez l'état où je suis.

Il porta la main à son front et sembla en ce moment si abattu que Nicolas crut qu'il allait défaillir.

— Mon colonel, conseilla-t-il, ne vous exposez pas davantage. Vous êtes souffrant.

— Non, je voulais encore savoir...? Alors, ce crime, ce crime de Palaiseau, c'est réel? Mme Dubois-Deslauriers a été assassinée? Que c'est étrange! J'ai connu cette famille et vous n'avez fait tout ce trajet que pour m'annoncer qu'elle n'est plus! C'est réellement horrible, très horrible. Capitaine Manfroid, votre bras. Eh! oui, j'ai été sérieusement touché. Adieu, Monsieur...

Dès qu'il fut rentré à Paris, Nicolas se rendit immédiatement chez M. Henry. Il le trouva dans son bureau, occupé à feuilleter un dossier.

— Vous voilà, Nicolas, dit le chef de division. Le préfet n'est pas content, vous vous êtes égaré sur une fausse piste.

— Une fausse piste? Est-ce ma faute à moi, si ce diable de Cent-Visages est allé mourir comme un honnête homme sur le champ de bataille?

— Il s'agit bien de Cent-Visages. Nous tenons les assassins de Palaiseau.

— Que dites-vous?

— Je dis que nous tenons les assassins de Palaiseau. Ils ont été arrêtés par Vidocq. Méfiez-vous de Vidocq, Nicolas. Il se pose en votre rival.

— Ce n'est pas possible. Vidocq vous a monté un coup.

— Les assassins, de vieilles connaissances, Fifi Retard et Pommier dit Capucin, sont en aveu. On a retrouvé les bijoux dérobés, chez un receleur de la rue des Petits-Carreaux. Une dé-

nonciation, un bavardage de cabaret ont mis Vidocq sur la piste.

— Et pas de Vaubernier dans l'affaire? C'est incroyable...

M. Henry hochâ la tête et se leva. Il se mit à marcher de long en large, les mains croisées derrière le dos.

— Vaubernier...? Dites-moi, Nicolas, connaissiez-vous bien ce Vaubernier?

— Je l'ai vu à Bicêtre en 1807, avant son départ pour le bagne. Il était condamné pour vol avec effraction, faux et usage de faux.

— Mais auparavant?

— Il était signalé. Il vivait dans la haute pègre, ayant cheval et voiture.

— Il fréquentait les maisons de jeu?

— Et les maisons de débauche et les coulisses des petits théâtres.

— Et que savez-vous de Mme Dubois-Deslauriers, née Hortense Descamps?

— Que c'était une ancienne fille galante du Palais-Royal et qu'elle a été la maîtresse du Vicomte.

— Vous faites erreur sur un point.

— Bah! Et lequel? Il est notoire que Hortense a assisté Cent-Visages jusqu'à son arrivée

à Toulon et qu'elle lui écrivait pendant qu'il obéissait au gourdin des gardes-chiourme.

M. Henry reprit sa place devant la table et se pencha sur le dossier ouvert devant lui.

— A votre idée, quel âge avait la Descamps au moment où elle a été assassinée?

— Euh! trente ans et quelques mois...

— Quarante-neuf ans et bien sonnés. Née à Versailles, en 1760. Débauchée très jeune. Peut-être une victime du fameux Parc-aux-Cerfs. Accoucha à seize ans d'un enfant qu'elle abandonna...

— Dites donc, s'écria Nicolas, vous n'allez pas m'apprendre que la belle Hortense est ma mère et que je suis un fils posthume de Louis XV!

Le chef de la deuxième division se mit à rire.

— Tranquillisez-vous, Nicolas. Vous n'avez aucun droit au trône de France. Le Bien-Aimé et vous n'y êtes pour rien. L'enfant fut placé en nourrice dans une ferme de la Picardie, la cense du Vaubernier. Y êtes-vous?

— Comment! le Vicomte...?

— Parfaitement, et cela explique beaucoup de choses. Sa maman était blonde et légère. Elle connut des fortunes diverses et tous les grands hommes de la Révolution et de l'Empire, y com-

pris le vainqueur des Pyramides et de Marengo. Mieux que la Tallien, elle portait les cothurnes et les robes à la grecque fendues sur la cuisse. On l'avait surnommée *le Panthéon*, à cause de ses succès. Parfois, dans ses moments d'opulence, elle se toquait du petit, le prenait avec elle, puis le lâchait de nouveau pour courir après un amant canaille qui la ruinait. Sans transition, l'enfant passait, repassait d'une vie à l'autre. Tantôt trop de misère, tantôt trop de faste. Cela finit comme ça devait finir.

— Tous les enfants abandonnés ne vont pas au bague, maugréa Nicolas d'un air sombre.

— Je sais. Mais enfin Vaubernier, lui, y est allé. Justement à l'époque où sa mère venait de se mettre à l'abri. Quand elle rencontra l'infortuné Dubois-Deslauriers, elle commençait à s'inquiéter de l'avenir. Son beau teint se fanait. Des plis se creusaient autour de son cou de cygne. Deslauriers était très épris, épris comme Bonaparte jeune aux pieds de la Beauharnais. Pour une Parisienne, c'est un jeu de tourner la tête à un provincial. Elle avait eu des malheurs. La Révolution avait ruiné sa famille. Ses parents étaient émigrés. Un de ses oncles servait le comte d'Artois, etc. Vous voyez l'histoire. Cela finit par

un mariage. Dubois-Deslauriers était veuf et père d'une petite fille.

— Mais alors..., pourquoi ce massacre?

— Cela, le procès l'établira. Les accusés nient la préméditation. Il est probable qu'ils faisaient *chanter* l'ancienne habituée du Palais-Royal. Elle se servait d'eux, peut-être, pour correspondre secrètement avec son fils? Ce fils terrible dont l'existence était inconnue à Dubois-Deslauriers. Venus simplement pour exploiter ou menacer leur victime, Fifi Retard et Capucin ont été surpris, d'où tuerie générale. Les forfaits de ce genre sont rarement voulus et presque toujours exécutés par des bandits aux abois. Voilà ce que nous avons découvert pendant que vous étiez en Autriche. Le baron Pasquier a félicité Vidocq.

— J'entends. Il n'y en a plus que pour ce loup devenu chien berger. On s'en repentira. Il est plein de jactance.

— Il n'a pas mal travaillé.

— Grâce à un hasard qui aurait pu ne pas se produire. Tandis qu'avec Cent-Visages, pris vivant, nous devons fatalement aboutir au point où nous en sommes.

— Sauf erreur, conclut M. Henry,

VI

Condamnés à mort, Fifi Retard et Pommier dit Capucin, furent exécutés la veille de Noël, à la barrière Saint-Jacques.

Ce même jour, M^{lle} Rose de Serret attendait son beau-frère, le colonel de Saint-Edme, qu'elle n'avait plus vu depuis cinq ans. Elle habitait à Passy, un pavillon solitaire entouré d'arbres et de hauts murs garnis de tessons de bouteilles. Depuis qu'elle avait quitté sa province, elle ne dormait plus, tant elle craignait les voleurs. Cependant, elle vivait en compagnie d'une robuste servante et d'un vieux jardinier encore alerte. Profondément enfoncée dans un fauteuil, elle écoutait le bavardage de deux enfants, une fillette et un petit garçon, assis à ses genoux. La fillette avait de longs cheveux blonds répandus sur ses épaules et des yeux très bleus et très grands.

— Combien papa tarde à venir, dit-elle.

— Patience, patience, fit M^{lle} de Serret en ouvrant sa tabatière. Il est vrai que déjà la nuit

tombe. Eh! Martine, des flambeaux! Je ne suis pas une chouette malgré mon nez crochu.

— Voici, Mademoiselle, dit la servante en entrant avec un chandelier à trois branches.

— Mettez une bûche sur le feu, s'il vous plaît. Quand le colonel sonnera, ne le faites pas attendre à la grille.

— Mais comment pourrai-je le reconnaître, Mademoiselle? Je n'ai jamais vu M. de Saint-Edme.

— Vous ignorez, ma fille, comment sont faits les hussards? Au fait... moi-même. Cela doit ressembler aux chasseurs, avec des bottes et des soutaches.

Le petit garçon leva la tête :

— Septième hussards, pelisse et dolman rouges, brandebourgs d'or, culotte bleue...

La vieille fille l'interrompit en levant sa canne.

— Fi, Hector, est-ce cela que tu apprends au collègue? Tu ne rêves pas de devenir soldat, j'espère?

— Si, ma tante, officier de cavalerie comme papa!

— Martine donnez-moi mon flacon d'eau de mélisse. J'ai une vapeur. Ce maudit Buonaparte

pervertit jusqu'à nos enfants. Tout à l'heure, Hector, tu verras comment il arrange ses amis. Ton père l'a servi pendant dix ans sans monter en grade.

— Oui, mais il a été nommé colonel en sautant tous les échelons à la fois.

— Avec une figure coupée en deux et deux fois brûlée!

— Alors papa ne sera plus beau? demanda la fillette naïvement.

— Mais si, Fanfan, il guérira. Tu ne te souviens pas de lui?

— Oh! il y a son portrait dans la chambre à côté de maman.

— Moi, j'ai embrassé papa quand il est parti pour l'Italie, dit Hector fièrement. Ses grandes moustaches me chatouillaient le nez et son bonnet à poil me faisait peur. Une fois j'ai tenu son sabre, pendant qu'il me portait sur son dos et il chantait :

*Nous leur percerons le flanc,
Ah! que nous allons rire!*

— Beau refrain en vérité, grommela M^{lle} de Serret.

— Et quand maman était là, est-ce que papa s'en allait aussi? demanda Fanfan.

— Hélas! mes pauvres petits, elle a vécu seule, toujours seule, et c'est de cela qu'elle est morte. Sa courte existence s'est passée à l'attendre, comme nous l'attendons ce soir.

— Ce n'était pas la faute à papa, protesta Hector en fronçant les sourcils.

— Non, mon cher diable — va, tu iras à la guerre — c'est la faute à Napoléon, à l'ogre corse.

— Oh! tante Rose, s'écria Fanfan avec la mobilité d'esprit de son âge, raconte-nous l'histoire du Petit-Poucet.

— Ma foi, je veux bien, mais à ma manière. Il y avait un bon roi et une belle reine...

— Ah! ça ne commence pas ainsi, fit Fanfan...

— Si, et la preuve c'est que j'y étais. J'étais petite comme toi, Fanfan, avec de la poudre dans mes cheveux et une mouche sur le menton. Ma robe était à paniers. Adieu paniers, vendanges sont faites. Ma mère était marquise et mon père portait un habit rose brodé d'argent. Il arriva un ogre qui se nourrissait de chair humaine. Il buvait du sang... Il était si méchant qu'il coupa la tête à ses propres enfants. Alors, Petit-Poucet

entra en scène. On l'appelait Petit-Poucet, mais son vrai nom était Buona...

— Ma tante, vous trichez, protesta Hector.

— Je triche? est-ce que Napoléon n'a pas des bottes de sept lieues et n'a-t-il pas mis des couronnes sur la tête de ses frères et de ses sœurs? Je...

— Mademoiselle, cria Martine, voici la voiture du colonel qui s'arrête devant la porte!

M^{lle} Rose se redressa en s'appuyant sur sa canne. Elle rajusta son bonnet. Elle entendit un pas rapide qui s'approchait, scandé par le tintement des éperons. Son beau-frère était devant elle.

— Eh! Saint-Edme, s'écria M^{lle} Rose, comme vous voilà accommodé! Est-ce une charade? Un masque vénitien? Montrez-nous où nous pouvons vous embrasser. Les enfants en meurent d'envie.

Fanfan était bien près d'éclater en sanglots. Et Hector, d'ordinaire si brave, restait interdit à l'aspect de ce grand blessé, dont il ne voyait que les yeux, par une ouverture étroite laissée entre les bandages.

— Vous avez tout à fait l'air d'un pénitent blanc, dit Rose de Serret. Mais où ai-je la tête?

Ma raison se perd. Asseyez-vous, je vous en prie, mon frère. Vous devez être las. Avez-vous faim? Un demi-poulet froid, un verre de chambertin? Vous ne soufflez mot. De grâce, une parole. Vous ont-ils coupé la langue aussi? Voyez, les enfants meurent de frayeur.

— Oui, une chambertin, dit de Saint-Edme d'une voix sourde. Je suis très fatigué. Je mangerai dans ma chambre.

D'un geste maladroit il attira les enfants sur ses genoux. Hector résistait un peu.

— Alors, c'est Fanfan? murmura le colonel. Est-ce que je te fais peur?

— Non, répondit Fanfan en secouant ses boucles dorées, mais je suis triste. Ils t'ont fait mal. J'aurais voulu voir ta figure.

— Elle est abîmée par le feu. C'est comme une poupée de cire oubliée au soleil. Mais j'en achèterai une autre.

— Une autre poupée?

— Non, une autre figure..., et une autre poupée aussi.

— Quand cela?

— Eh bien, la poupée, demain. La figure, au printemps prochain, quand il n'y aura plus de neige.

Fanfan battit des mains.

— Et toi? demanda le colonel à son fils.

— Rien, papa.

— Quel âge as-tu, maintenant? Te voilà grand comme mon sabre.

— Douze ans...

Martine apporta une bouteille de vin et un verre.

— Hein! protesta M^{lle} Rose, un verre seulement? Je suis une fille de France. Je veux trinquer avec le colonel. Ensuite, vous mettez les enfants au lit. Nous avons à causer.

Lorsqu'ils furent seuls, Rose de Serret s'installa commodément dans son fauteuil, les pieds sur sa chaufferette, ses mains croisées sur la béquille de sa canne.

— Alors, Saint-Edme, vous ne voulez vraiment pas souper? J'avais fait préparer un en-cas. Bon, vous le prendrez chez vous. Que comptez-vous faire?

— Mais me guérir. Je serai obligé de porter ce masque pendant de longs mois encore. J'ai la face complètement mutilée. Puis des troubles dans le cerveau, des absences...

— Bon, un grain de folie, cela n'a jamais nui à un galant homme. Autrefois, quand les gens

avaient de l'esprit, c'était bien porté. Mais votre régiment?

— Commandé par le major (1), en mon absence. Nous sommes heureusement en paix.

— Avec Buonaparte...?

— Jamais Napoléon n'a été aussi puissant. Il va épouser Marie-Louise d'Autriche.

— Et Joséphine?

— Elle a accepté le divorce.

— Le voilà neveu de Louis XVI! Mais il me semble que vous l'admirez à présent? Est-ce l'aigrette colonnelle qui vous a converti?

— Nullement.

— Où est-il en garnison, votre beau régiment?

— A Sainte-Menehould.

— Vous ne prétendez pas nous emmener là, les petits et moi?

— Comme vous voudrez, Rose. D'ailleurs nous avons le temps.

— C'est que la solitude ne m'arrange pas non plus. Je vis dans les trânses. Martine! Martine! tirez les verrous, lâchez les chiens. Votre Buonaparte fait la guerre aux honnêtes gens, mais il livre Paris aux larrons et aux assassins. Entendez-vous parler de ce massacre de Palaiseau?

(1) Major = lieutenant-colonel sous l'Empire.

Qu'avez-vous? Vous tremblez... Est-ce le froid?

— C'est la fièvre.

— Cinq personnes égorgées. Les meurtriers ont été exécutés aujourd'hui. C'est horrible, n'est-ce pas?

Le colonel, en soulevant légèrement son bandage, vida deux verres de vin coup sur coup. M^{lle} Rose l'examinait avec inquiétude.

— En effet, c'est un frisson. Vos yeux brûlent. Prenez plutôt un peu de fleur d'oranger.

— Ce n'est rien. Une nuit de repos et il n'y paraîtra plus. Mais vous cachez donc un trésor que vous vous enfermez ainsi à double tour?

— Vous y avez votre part, Saint-Edme. En doutez-vous? Je mets cela sur le compte de vos absences! Suivez-moi. Je vous mène coucher.

Elle saisit d'une main ferme le flambeau à trois branches. Dans la maison silencieuse, ils montèrent l'escalier, l'un derrière l'autre. Au dehors, les chiens hurlaient à la lune.

— Nous dormons ici, dit Rose de Serret en s'arrêtant au premier étage. Vous à droite, les enfants au milieu, moi à gauche. Nos chambres communiquent, c'est facile. Chez vous j'ai rassemblé quelques souvenirs : votre cimenterre d'Egypte, vos pistolets de Marengo. Le portrait

de Laure, le vôtre. Quelques-unes de vos lettres. Les clefs sont sur les tiroirs. Mais entrez un moment chez moi.

Elle poussa sa porte. Le colonel pénétra dans une chambre encombrée de rideaux, de meubles et de bibelots. Sur la cheminée, une pendule en rocaïlle marquait 10 heures. L'atmosphère de la pièce était tiède, tout imprégnée d'une senteur un peu lourde de poudre de riz et de tabac à priser. Aux murs, des pastels et un miroir de Venise. M^{lle} Rose posa son luminaire sur un guéridon. Derrière son lit, en forme de nacelle, il y avait un secrétaire d'acajou à rouleau. La vieille fille ouvrit le meuble en faisant jouer plusieurs serrures. Le compartiment principal était rempli de louis d'or.

— Ce n'est rien, dit-elle. Et elle ouvrit un tiroir secret.

Le colonel de Saint-Edme eut un geste de recul. Rose lui montrait, sans se retourner, une poignée de diamants. Sur le mur, leurs ombres grandies se dessinaient toutes noires et étrangement déformées. Elle, courbée, avec son bec de chouette, lui, sous son masque qui allongeait son profil en tête de loup.

— Vous ne dites rien? fit-elle.

— Je tombe de sommeil.

— C'est l'héritage des petits...

— Pourquoi ne convertissez-vous point tout cela en valeurs en banque, en terres...?

— En argent! Que vaudra l'argent dans un an, six mois...? Votre Buonaparte nous mène à la ruine. Il n'est pas possible que cela dure. Nous reverrons les assignats. Et que vaudra la propriété? C'est l'héritage de Laure que j'ai fait fructifier. C'est à vous, c'est aux enfants. Je ne veux pas qu'ils soient pauvres, lorsque Buonaparte vous aura tous fait exterminer, vous et vos compagnons.

Le colonel s'éloigna de quelques pas en marchant vers la fenêtre. Il souleva un rideau. Autour de la maison, le jardin alignait ses arbres dépouillés aux branches couvertes de givre. Deux énormes chiens rôdaient dans la neige. La lune éclairait la crête aiguë des murs.

— Vous habitez une véritable forteresse, dit-il. Ces moyens de défense mêmes doivent éveiller l'attention des malfaiteurs. Il serait plus simple de quitter cette solitude et d'aller demeurer en ville.

— On me croit pauvre, même mes domestiques...

— Ma sœur, reprit le colonel brusquement, excusez-moi. Je ne tiens plus debout.

— Alors, allez-vous-en. Je reste éveillée jusqu'à minuit. S'il vous faut quelque chose, appelez-moi ou venez me trouver. Vous passerez par la chambre des enfants, les portes intérieures restent ouvertes.

Arrivé chez lui, le colonel de Saint-Edme s'assit dans un fauteuil et demeura pensif pendant un long moment. Deux bougies posées sur la cheminée se reflétaient dans un miroir sombre. Une robe de chambre était jetée sur le lit. Saint-Edme déboutonna son dolman et revêtit la houppelande. Puis, un bougeoir à la main, il fit le tour de la pièce. Dans le miroir obscur, sa tête emmaillotée parut sépulcrale. Deux portraits ornaient les murs. Une jeune femme souriante, avec des yeux tristes et des boucles cendrées : Laure de Serret, sa femme. Lui à vingt ans, dans l'uniforme vert et or des chasseurs à cheval. Il avait les cheveux en coup de vent et de longues moustaches. Le regard était clair, un peu cruel.

— Pas possible, pas possible, murmura de Saint-Edme. Peut-on changer si fort en dix années de temps?

Il s'approcha d'une armoire et tourna la clef laissée sur la serrure. Il toucha des papiers, des écrins, de menus objets rangés sans ordre. Des souvenirs de Laure et de lui? Un collier, des bracelets, un camée, une miniature, un album avec des emblèmes, une partition de musique, des lettres datées de Castiglione, de Rivoli, de Boulogne, d'Auerstadt, d'Iéna. Des cris d'amour et des coups de sabre :

« Mon cœur, nous avons bousculé les mame-lucks aux Pyramides. Figure-toi des Sarrasins sortis tout vivants de la *Jérusalem délivrée*. Leurs chevaux sont carapaçonnés de pierreries et de plaques d'or jusqu'aux sabots. Nos fantas-sins gravent leur nom sur les stèles et les tom-beaux. Ils sont comme ces barbares ivres qui insultaient à la majesté de Rome. Je t'adore.

.
.

« Quoi, toujours seule? L'idée de Rose est bonne. Va vivre avec elle à Paris. Elle t'a servi de mère, elle servira de mère aux enfants. Quel cœur dévoué! Je meurs du désir de te serrer dans mes bras. Ecris-moi des lettres plus gaies. Ton chagrin me déchire. Nous sommes en Calabre.

Les brigands sont de pauvres gens qui défendent leur foyer et leur sainte madone. Je me suis lié ici avec un original, le capitaine Courier, qui se délasse de la guerre en traduisant une pastorale de Longus. Il me disait du Consul : « Il veut ressembler à César, mais César était un autre homme... »

.....

« Envoie-moi des livres, mon amour. Montaigne si possible. Sa sagesse modérée calmera mon esprit dans la tempête. Fernande, Fanfan, oui c'est un joli nom. Quelle existence. Je donne la vie à des êtres, j'en tue d'autres que je n'ai ni le temps de connaître, d'aimer, ni de haïr. Quelle folie nous emporte? Un galon, une croix? Mais après la bataille, on n'enterre que des hommes nus. Je t'écris cette « petite horreur » parce que la paix est signée et que, pour l'instant, je suis hors de danger.

.....

.....

De Saint-Edme remit le paquet de lettres en place. Il répéta encore une fois :

— Pas possible, absolument pas possible. Quel homme étais-je? Tôt ou tard...

Il porta la main à son pansement et ricana :

— Quand je serai guéri ? Et ceci. Ah ! ah ! j'étais grand liseur, un *philosophe*. En effet...

Il s'approcha de la bibliothèque et se pencha pour lire les titres des volumes. Ils étaient classés pêle-mêle, les *Fables* de La Fontaine à côté des *Commentaires* de César, *Gil Blas* près des *Rêveries* du Maréchal de Saxe. Un volume annoté, *L'Histoire de Charles XII*, tout Corneille, des volumes de l'Encyclopédie, *De l'Attaque et de la Défense des places*, par M. le maréchal de Vauban voisinaient avec des manuels de savoir-vivre, un traité d'escrime et les *Naufrages célèbres*. Sur un des rayons, entre les livres, le colonel découvrit une boîte en cuir de Russie. Il l'attira à lui et l'ouvrit.

— Mes pistolets ! s'exclama-t-il. Mes pistolets de Marengo ?

C'étaient des armes de précision. L'écrin contenait les objets nécessaires à leur entretien et à leur chargement. Prenant le cornet, Saint-Edme fit couler un peu de poudre sur ses doigts.

— Et mon cimenterre d'Egypte ? se demanda-t-il.

L'arme était posée sur la tablette de l'armoire

à souvenirs. Une lame recourbée jaillit du fourreau de velours rouge. Elle coupait comme un rasoir.

Le colonel, en s'approchant de la fenêtre, de nouveau contempla le jardin.

Sur la neige, un reflet lumineux dénonçait que Rose veillait encore.

Les chiens dormaient dans leur niche :

— Allons, il faut en finir. La guerre est la guerre. Pourquoi là-bas et pas ici? Ce sabre turc a déjà tué... Voyons, cette figure...?

Lentement il dénoua ses bandages. Le masque apparut, totalement livide.

Sur la face brûlée, une nouvelle peau, encore transparente, s'étendait comme un voile. Le mot de Rose était exact :

Une cagoule de pénitent avec deux trous pour les yeux. Saint-Edme haussa les épaules :

— Si les morts sortaient de leur tombe, les vivants leur feraient la chasse. Qui reconnaîtrait là-dedans le colonel de Saint-Edme?

.

Il détourna son regard du miroir devant lequel il s'était placé. Il s'empara d'un de ses pistolets et l'arma soigneusement.

— Un coup de feu dans la nuit, dit-il. Qui l'entendra? Martine, mon jardinier? Ils accourent? Nous verrons bien.

Tenant son pistolet dans une main et le cimetière dans l'autre, le colonel pénétra dans la chambre de Fanfan et d'Hector. Une veilleuse à globe de porcelaine éclairait les deux petits lits. Hector dormait sur le dos, la lèvre boudeuse, le front penché. Près de lui, sur la carpeite, un tambour et un cheval de bois. Fanfan avait les mains jointes et ne montrait que le bout de son nez sous la frange blonde des cheveux. Une image pieuse, l'Ange Gardien, veillait sur son sommeil. Le colonel de Saint-Edme reprit sa marche et se dirigea vers la porte de M^{lle} Rose.

Rose lisait dans son lit, appuyée contre une pile de coussins. Des bigoudis s'échappaient de son bonnet et, pour ménager sa vue, elle portait une visière nouée au-dessus de ses lunettes. Elle regarda sans frayeur cette haute figure blanche qui s'approchait d'elle.

— Est-ce vous, Saint-Edme? Je vous entendais rôder. Etes-vous devenu somnambule?

Armé de pied en cap, comme le spectre de la ballade...? Que craignez-vous? Faites-vous votre ronde? Tout est tranquille. Pas une souris ne remue dans le voisinage.

— Jugez vous-même, dit le colonel d'une voix glacée en élevant le flambeau de Rose à hauteur de son visage, jugez vous-même si *nous* pouvons vivre ensemble? Regardez attentivement et jugez bien.

Rose leva le nez et ajusta ses lunettes :

— Vous avez enlevé votre masque? Mais c'est imprudent. Abaissez un peu la lumière pour que je voie mieux. Oh! très bien. Que m'écriviez-vous? Je vous croyais entièrement défiguré. Dans quelques mois, il n'y paraîtra plus. La peau se reforme à merveille. C'est comme M. de Blacas, que j'ai bien connu et qui prit des leçons de Cagliostro pour fabriquer l'élixir de longue vie. Un jour une cornue lui éclata sous le nez. Six mois après il avait une nouvelle figure. C'était plaisant. Quand il se faisait la barbe devant le miroir, il avait de la peine à se retrouver...

— Je suis devenu un autre homme, un autre homme. Je dois vous faire horreur. Si vous saviez... Il faut renoncer à la vie.

— Hélas ! le pouvons-nous ? soupira Rose. Laure nous appelle tous les deux, je le sais, mais les enfants ? Il faut vivre pour les enfants. S'ils n'étaient pas là, je vous dirais : « Saint-Edme, levez ce pistolet et cassez-moi la tête ! »

Elle vit l'arme trembler dans les mains de son beau-frère. Elle s'en empara doucement :

— Allons, déposez cet arsenal, Saint-Edme. Et point de désespoir. Sur votre blessure, notre amour coulera comme une eau fraîche. Vous n'êtes pas devenu un autre homme, puisque vous ne pouvez oublier. J'avais seize ans quand Laure est née. Je lui ai servi de mère. J'ai été une maman durant toute ma vie : ni fiancée, ni épouse, rien qu'une maman. Soyez mon fils, mon grand fils, glorieux et brave. Et obéissez-moi à votre tour. Le passé ne doit pas enchaîner l'avenir.

— La chaîne est lourde...

— Elle s'use. Allez, Saint-Edme, et bonne nuit.

— J'avais apporté ces armes, balbutia le colonel, je pensais..., je pensais : elles seront mieux ici que, oui, que chez moi. Vos craintes?... Si vous aviez à vous défendre ?

Rose le menaça du doigt :

— Vous n'aurez plus de chambertin. C'est un

accès de fièvre chaude. Demain, du tilleul! Je vous ferai saigner. Non, me voyez-vous sabrant et tirant du pistolet comme un dragon? Bon pour vos duchesses qui ont été vivandières. Mettez-vous dans vos draps, mon garçon. Je viendrai vous border, si vous êtes sage.

VII

Dans la tranquille maison de Passy, le colonel se sentait renaître. Blessures de l'âme, blessures du cœur, blessures du visage, tout se cicatrisait. Hector était retourné au collège, où il apprenait ses leçons au roulement du tambour. Fanfan assiégeait la porte de son père.

— Toc, toc, ouvrez-moi.

— Qui est là?

— C'est Chaperon Rouge avec une galette et un petit bot de beurre.

— Tire la chevillette et la bobinette cherra.

Au début, l'enfant, câline et indiscreète, l'importunait. Puis il s'était laissé conquérir. Penché sur cette tête blonde, il respirait un parfum tout nouveau pour lui : l'innocence. Mais il se reculait parfois, car ses souvenirs étaient trop terribles.

— M'aimeras-tu toujours? demandait-il.

— Toujours.

— Même quand tu seras grande?

— Bien sûr.

— Même quand je ne serai plus là?

— Oh! papa.

Il penchait le front et son esprit s'égarait dans une sombre rêverie.

Elle tirait par la manche :

— Papa, papa, raconte plutôt une histoire, Ali Baba ou les Quarante Voleurs.

— Quarante! sais-tu ce que c'est qu'un voleur?

— Ce sont des hommes méchants qui viennent la nuit. On les met en prison au pain et à l'eau.

— Alors, ils sont très malheureux?

— C'est bien fait.

— Qui t'a dit que c'est bien fait?

— Martine...

— Il ne faut pas écouter Martine, Fanfan. Tous les malheureux sont dignes de pitié. Je te défends de penser aux voleurs.

Quelquefois il allait se promener avec la petite le long de la Seine, jusqu'au Bois de Boulogne. Ils regardaient le défilé des équipages. Elle jetait du pain aux cygnes du lac, ou tournait l'aiguille d'une marchande de plaisirs. Des cavaliers et des amazones, vêtues de pelisses à la hussarde, galopaient dans les allées. Quand Fanfan était lasse, il la portait et elle le tenait par le cou. Alors il se sentait enchaîné pour toujours,

Chez lui il relisait ses lettres, toutes celles qu'il avait écrites à Laure depuis leurs fiançailles jusqu'au dernier jour. Six ans, ce n'est rien. Le temps de bâtir un empire, pour les uns, pour les autres, de tout perdre, même l'espérance?

Rose le surprenait et le grondait :

— Ah! je vous y reprends. Vous cultivez votre hypocondrie. Pourquoi vous retourner le poignard dans la plaie?

— Mais non, Rose. Ces lettres m'instruisent sur moi-même. Je vous jure que j'avais oublié tout un morceau de ma vie. Ma cervelle commence à peine à se remettre en place. J'en ai laissé quelques débris à Wagram. Voyez, mon écriture même a changé.

— On a toujours assez de cervelle pour circuler dans ce monde à l'envers où les palefreniers sont devenus princes.

— A s'y tromper, ma sœur. Ce qui prouve que porter une couronne n'est pas plus difficile que de porter un seau d'avoine. Quelques-unes de ces vieilles lettres sont consolantes à relire. Ecoutez celle-ci :

« Ne m'accuse pas, mon cœur, de te sacrifier à la gloire. La gloire est sourde, aveugle et bête comme un canon. Elle doit être fille de basse origine : elle a du goût pour les faux-braves, les mauvais poètes et les saltimbanques. Mais je suis soldat depuis toujours. Tous les Saint-Edme ont servi. Je suis né à cheval. A quinze ans, j'étais housard. Depuis dix ans, je garde les frontières, je surveille la marche des colonnes ennemies, je dors dans mon manteau, la tête sur ma selle. On est soldat, comme on est moine. Oter l'uniforme, c'est jeter son froc aux orties, renoncer à ses vœux. Il me semble que je ne m'estimerais plus si, pour adoucir mon rude sort, j'abandonnais mon poste et laissais à d'autres le soin de remplir ma consigne. Que peut faire un honnête homme ? Si ce n'est de persévérer dans la voie qu'il s'est choisie ou dans laquelle le destin l'a jeté ? Plus que quiconque, j'aspire aux actions d'éclat, mais ces actions s'accomplissent — non dans l'espoir d'une récompense — mais pour l'exemple. Et l'exemple du devoir quotidien, du simple devoir, bien suivi, est plus fort que celui de cent traits d'héroïsme. Qu'important les distinctions, les grades ? Nous savons tous, à l'armée, que c'est un jeu. On se bat près

du soleil, loin du soleil, dans la Garde, dans la ligne. Des fanfaronnades sont portées aux nues, des dévouements sublimes ignorés. Nous savons encore qu'on nous connaît peu et que l'on nous méprise quand nous ne sommes plus nécessaires. On croit que notre métier est de tuer, alors qu'il n'est que de savoir bien mourir. Mais rien ne trouble notre sérénité, ne peut la troubler. Un homme quel qu'il soit, quel que soit l'endroit où les dieux l'ont placé et lui ont ordonné de combattre, doit rester fidèle à ses aigles. Il n'y a pas de soldats défailants, de prêtres impies, de juges prévaricateurs, d'écrivains malfaisants, de gens malhonnêtes : « Il n'y a que des déserteurs ! »

— Vous appelez cela une lettre consolante, mon pauvre Saint-Edme ? C'est elle, peut-être, qui a achevé ma pauvre Laure. Pouviez-vous lui dire plus clairement qu'elle ne vous reverrait plus ?

Le colonel ne répondit pas. Il dit, les yeux ardents :

— Il n'y a que deux chemins : monter toujours ou descendre aux abîmes.

— Rêveur, rêveur ! s'écria Rose. On rêve donc dans les camps ? Mais voici la lumière d'avril. Allez montrer cette belle figure toute neuve au

soleil. Que vos joues prennent la couleur de votre coup de sabre. Un peu plus de favoris et de moustaches et tout sera comme devant. Vous avez l'air d'un homme qui fait tout son possible pour ressembler à son portrait. Qu'avez-vous?

— Rien...

— Fanfan trépigne d'impatience. Vous lui avez promis une partie au bois.

.

Depuis huit jours, le colonel sortait démasqué. Fanfan était songeuse et de temps en temps serrait la main de son père nerveusement. Il se pencha :

— Qu'y a-t-il, Fanfan?

— Papa, dit la petite avec des larmes aux bords de ses cils, tu m'as défendu...

— Défendu quoi?

— De parler de voleurs.

— Ce sont des histoires stupides qui t'empêchent de dormir. Qui parle de voleurs attire les voleurs.

— C'est bien vrai.

— Comment, c'est bien vrai?

— Il y a deux voleurs derrière nous.

De Saint-Edme se retourna brusquement. Il

vit deux hommes s'arrêter, surpris, puis se dissimuler dans les broussailles.

— N'est-ce pas, murmura Fanfan, que ce sont des voleurs?

L'endroit était solitaire. Le colonel mit une main sur l'arme cachée qu'il portait toujours sur lui. Il pressa un peu le pas.

— Pourquoi, ma jolie, penses-tu que ce sont des voleurs?

— Parce qu'ils marchent derrière nous depuis longtemps. Je n'osais pas le dire, mais je les avais déjà vus une fois. L'autre jour ils nous guettaient, au moment où nous sommes sortis...

— Tu te trompes, dit le colonel. Voilà ce que c'est que d'écouter Martine et les histoires de tante Rose. Tu vois maintenant des voleurs partout...

Le colonel rentra plus tôt que d'habitude. Il veilla une partie de la nuit. Le lendemain, il sortit seul. Les deux hommes étaient là qui semblaient l'attendre. Il marcha droit sur eux.

— Que voulez-vous?

Le plus petit salua en esquivant du pied gauche, la main sur le cœur.

— Mon colonel se souvient sans doute? J'ai

eu l'honneur de lui être présenté à Alt-Schallersdorf, en Autriche.

— En quelle occasion?

Le jeune homme leva la tête et prit un ton légèrement persifleur.

— A propos d'une enquête policière. J'étais avec M. Nicolas, de la Sûreté de Paris.

— J'y suis. Rappelez-moi votre nom?

— Séraphin Collard, artiste peintre.

— Vous recherchez un forçat évadé, Lambercier, Lanternier?

— Vaubernier, mon colonel.

— Et puis?

— Ce Vaubernier, mon colonel, je le connaissais. Je l'avais vu dans la boutique du père Christophe, le recruteur, pendant que je peignais ses volets. Souvenez-vous.

— Me souvenir de quoi?

— Eh bien, mais de tout.

— Ce Baudernier a été tué à Wagram.

— Vaubernier, mon colonel.

Séraphin se tourna vers son compagnon :

— Double-Six, écoute donc voir. Ne te caches pas comme ça! Qu'est-ce que je te disais? Mais tu ne veux jamais me croire. « Séraphin, le plus fieffé menteur de Paris!.. » C'est un mot. Le seul

que tu aies jamais inventé. Tu y tiens. Mais oserais-tu donner le démenti à un officier supérieur? Vaubernier est mort.

— Ce n'est pas vrai, proclama Double-Six.

Il cracha, fit tourner son gourdin et inclina son chapeau sur l'oreille.

Il se planta à deux pas du colonel de Saint-Edme.

— Bonjour, Cent-Visages, dit-il. Allons, file doux. Pas la peine d'aller à Niort. On a été au collège ensemble, ma vieille. Il faut chanter un autre air.

— Je ne comprends pas cette plaisanterie, fit le colonel. Prétendez-vous vous moquer de moi?

— Ce malheureux, expliqua Séraphin, a une idée *fisque*. Il veut absolument que vous soyez ce Vaubernier. Pas la peine de le raisonner, de le battre. Il n'en démord pas. Il espère faire sa cour à ces messieurs de la brigade en allant leur raconter ses visions. Ça lui rapportera cinq louis. Mettez vingt fois la somme, mon colonel, et il changera d'idée.

— Ça me vient surtout quand j'ai la pépie, ajouta Double-Six.

Le colonel de Saint-Edme mit les deux mains

dans ses poches. De la main gauche il tira sa montre, sa main droite saisit un pistolet.

— Il est deux heures moins une minute, dit-il. Vous avez cette minute pour vous mettre à l'abri. A deux heures, je tire.

Le terrible éclat de ses yeux gris-vert annonçait une détermination froide. Séraphin prit le large :

— Double-Six, filons! cria-t-il. Il est plus que temps.

VIII

Nicolas achevait de déjeuner lorsque sa vieille bonne vint lui annoncer une visiteuse.

— Quelle sorte de femme? demanda le policier.

— Un phénomène, une tireuse de cartes, je crois. Vous recevez du joli monde, allez, Monsieur Nicolas.

— Ça suffit, Virginie. Faites entrer.

Nicolas vit apparaître la mère Collard, drapée dans un châle déteint et coiffée d'un chapeau cabriolet agrémenté d'un panache. Elle portait un gigantesque cabas, était chaussée d'espadrilles et sentait le vin à son ordinaire.

— Bonjour, Monsieur Nicolas! On ne vous voit donc plus? C'est pas gentil à vous d'abandonner le pauvre monde. Depuis que vous l'avez planté là, Séraphin tourne mal. C'est pas à une mère de médire de sa progéniture. Je *m'aurais* privé de boire pour éduquer ce bandit-là. Et maintenant, il me laisse dans la misère, quasi sur la paille, avec Moumoute. Toujours son Double-Six. « Oh! mon ami. Mon ami par-ci,

mon ami par-là. » J'aime pas ce Double-Six. Et moi, quand j'aime pas quelqu'un, je le dis. C'est comme vous. Je vous aimais pas, moi. Vous m'aviez enlevé Séraphin. Pensez donc ? C'est mon fils unique. Il n'y a pas plus gentil que lui lorsqu'il veut. Mais il ne veut pas toujours. Il y a des fois qu'il me battrait. Maintenant, c'est différent. Je vous aime beaucoup plus que Double-Six. Tenez, il faut que je vous embrasse.

— Calmez-vous, maman Collard. Prenez une fine et dites-moi ce qui vous amène ?

— Oh ! mon ami ! On s'exprime bien par ici. On est des gens huppés. C'est donc par rapport à ce Double-Six. Ils sont toujours à comploter ensemble, à jaspiner dans les coins, à propos de ce *Veautrainé* que vous êtes allé chercher en Allemagne et *qu'on* disait qu'il était mort.

— Ils ne prétendent pas qu'il soit vivant ?

— Mais si ! C'est le colonel. Le colonel de *Saint-t-Aime* qui habite à Passy, chez sa belle-sœur. Ils racontent... C'est toute une histoire où je me casse la tête. Enfin, ce colonel sans visage, c'est Cent-Visages.

— Nom d'une pipe ! cria Nicolas en bondis-

sant. Où sont-ils? Pourquoi ne sont-ils pas venus m'avertir? Qu'est-ce que cela signifie?

— Quien! le colonel pouvait payer cher pour qu'ils se taisent.

— Et vous les dénoncez?

— Le colonel a montré ses pistolets au lieu de sa bourse. Je ne veux pas qu'il me tue Séraphin. Et puis je suis colère, na! Je l'avais prévenu. « Si tu continues à me laisser sans le sou, j'irai tout dire à M. Nicolas. M. Nicolas est un brave homme, lui. Je ne sortirai sûrement pas de chez lui sans un beau louis d'or. Et tu ne l'auras pas, canaille! »

— Le voilà votre louis d'or. Mais dites-moi où je peux voir ces deux clampins? Je veux les interroger aujourd'hui même. Attention, maman Collard, l'affaire est sérieuse.

— Mais vous n'allez pas faire des misères à Séraphin?

— Non, si j'arrive à temps pour l'empêcher de faire des bêtises.

— Eh bien, vous les pincerez au *Lapin Blanc* quand vous voudrez, en face de chez nous. Oui, Monsieur, c'est là qu'ils se soulent pendant que je meurs de soif.

Une heure après, Nicolas tomba comme la foudre sur le dos de Séraphin et de Double-Six qui, mélancoliquement, vidaient un litre de rouge dans l'arrière-boutique du marchand de vin. La face boursoufflée, trouée en écumoire de Double-Six devint livide. Séraphin, après une seconde de désarroi, se ressaisit.

— Ah! ah! mes gaillards, dit Nicolas, je vous y pince. Attention à la récidive. Je sais tout. Que complotez-vous du côté de Passy?

— Vous ressemblez à un homme qui a reçu la visite de ma sainte mère, riposta Séraphin. Vous voilà furieux. Elle ferait battre des montagnes.

— Ça suffit! Qu'avez-vous à dire du colonel du 7^e hussards?

— Nous avons à dire qu'on s'est peut-être moqué de nous à Alt-Schallersdorf. Et que ce colonel sans visage pourrait bien être Cent-Visages.

— Vous parlez comme chez Nicolet.

— Justement! C'est en imitant Nicolet que l'idée m'est venue. Suivez-moi bien, Monsieur Nicolas. Mais offrez-nous d'abord un litre, et du meilleur. Vous verrez si nous avons travaillé. J'étais donc dans la purée. Moi, la purée me

fait réfléchir. Alors je pense à mes aventures passées. Ainsi, je me rappelai notre voyage en Autriche. Je me dis, sans savoir où j'allais : « C'était un singulier régiment que ce 7^e husards, et quel étrange colonel? Un colonel qui cache sa binette au moment même où l'inspection de toutes les faces du régiment nous semblait utile? On cherche un Cent-Visages et on rencontre un sans... » Avez-vous déjà vu sauter un chat qui, par mégarde, met les pattes sur la plaque brûlante d'un poêle? Alors vous avez une idée du saut que je fis après avoir réussi ce calembour, par hasard. Dès l'instant, une idée fixe se logea dans mon esprit. Il faut que je revoie ce colonel-là. Où est-il? Son pansement doit dissimuler autre chose qu'une moustache de vieux grognard? Ce n'est pas très difficile de chercher après un colonel de cavalerie. Absent de son régiment? En congé de convalescence? En quel endroit? A Passy. Bon. Je guette mon homme. Il sort pendant tout l'hiver avec sa tête de chienlit. C'est un colonel de la Courtille. Mais au printemps, autre chanson. Un matin je coudoie un individu qui montre ses joues, comme la lune sortie de ses nuages de coton. De l'astre de la nuit, il avait la pâleur

livide. A vous donner envie de chanter *Mon Ami Pierrot*. Ce n'était pas textuellement mon cadet de chez le vieux Christophe, mais il lui ressemblait comme un frère.

— Bref, interrompit Nicolas. Parlez net et pas tant de façons.

Donc, je doutais. D'autant plus que le quibus se promenait avec une belle enfant, blonde comme le miel et qui l'appelait papa. Alors, j'ai mis Double-Six au courant. Double-Six est venu avec moi. Vous connaissez son zèle pour le bien public? Quand il a vu l'ancien, il s'est écrié aussitôt : « Qu'on me coupe la tronche si c'est pas Vaubernier! »

— Qu'attendiez-vous pour venir chez moi?

— La certitude. On *lui* a parlé avant. Il nous a montré sa bogne qui marquait deux plombes et son crucifix à ressort qui marquait moins une. Le doigt sur la gâchette. Y avait plus à discuter et nous voici.

— Vous vouliez le faire chanter.

— Pardi! S'il avait marché nous le tenions. Tandis qu'à présent nous avons perdu notre conviction. Il avait vraiment l'air de ne pas entraver *la bigorne*. Je n'ai vu le Vicomte ou Vaubernier que deux ou trois fois. Double-

Six, bien qu'ils aient balayé la même cellule, n'affirme plus rien.

— Plus rien? demanda Nicolas en regardant le coqueur dans les yeux.

— Ma foi, Monsieur Nicolas, il faudrait que vous y alliez vous-même. Je demande à être éclairci.

— L'adresse exacte?

— A Passy, en pleine cambrouse, près de la Seine, un pavillon avec trois peupliers, qui dépassent de hauts murs garnis de tessons de bouteilles. C'est une maison bien gardée. Pas moyen de se tromper.

— C'est bien, j'y vais. En attendant, plus de farces. Je ne coupe qu'à moitié dans votre histoire...

— Je vous jure, voulut protester Séraphin, je vous jure, Monsieur Nicolas...

Mais le policier l'arrêta :

— Ça suffit. Je vous ordonne de rester tranquille et de vous taire. Une démarche sans me prévenir, un mot à qui que ce soit et je vous boucle. Demandez à Double-Six. Tricher avec moi c'est courir à sa perte.

Nicolas se jeta dans un cabriolet.

— A Passy, cria-t-il au cocher, et ventre à terre. Je vous arrêterai au bon endroit.

Il découvrit sans peine le pavillon aux trois peupliers. Il fut reçu dans le jardin par M^{lle} Rose elle-même. Aidée du jardinier et de Fanfan, elle assemblait une gerbe de lilas. Appuyée sur sa canne, elle vint au devant du visiteur.

— Que désirez-vous, Monsieur?

— Parler au colonel de Saint-Edme, si possible.

— Voulez-vous me suivre?

Elle introduisit Nicolas dans un petit salon au rez-de-chaussée, coquet comme un écrin de bois précieux et de verre taillé. La porte-fenêtre découvrait un coin de verdure. Le parquet ciré, brillant comme un miroir, reflétait les pieds des meubles et les cuivres du foyer. Au mur, le portrait d'un chasseur à cheval, la pelisse sur l'épaule, la main sur la poignée de son sabre. Il souriait en tournant légèrement la tête de trois-quarts. Nicolas lorgna la peinture.

— Monsieur de Saint-Edme? dit-il.

— Peint il y a sept ans. Il a changé depuis. Savez-vous qu'il a eu la figure brûlée complètement, à Wagram? Il a maintenant un teint

de marbre blanc. Cela donne un peu froid. Mais vous étiez là, sans doute? Je suis une vieille linotte. Votre allure est toute militaire...?

— Cependant...

— J'ignorais que mon beau-frère eût des amis à Paris?

— Un ami, pas précisément, Madame. J'ai eu l'honneur de rencontrer le colonel à Alt-Schallersdorf, l'an dernier. Je suis officier de paix, je poursuis une enquête. Je voudrais consulter M. de Saint-Edme...

— Ah! j'y suis, dit M^{lle} Rose, vous appartenez à la police. Le colonel sera bien fâché de vous avoir manqué. Il a rejoint son régiment à Sainte-Menehould. Vous savez donc que nous sommes dans nos petits souliers?

— Comment cela, Madame?

— Mademoiselle, s'il vous plaît. Mademoiselle Rose de Serret. Vous constatez que ma maison est très isolée. J'ai ici quelques valeurs. Or, depuis plus d'un mois, des gens suspects rôdent dans les alentours. Que méditent-ils? une escalade, une attaque à main armée? Le colonel a été suivi plusieurs fois. On guettait ses allées et venues, sans doute pour agir après son départ? Quoique je sois assez bien gardée,

je ne vous cacherais pas que je suis inquiète. Le colonel vous a-t-il prié de veiller sur nous?

— En effet, murmura Nicolas en rougissant légèrement, un peu gêné de devoir mentir. Mais je ne pense pas que l'on en veuille à vos valeurs. Sont-elles si considérables?

— Suffisamment. Le colonel me désapprouvait de les garder ici.

— Il redoutait donc un attentat?

— Pas durant sa présence. Mais songez qu'il me laisse seule ici, avec ses deux enfants.

— Ah! ah! le colonel a des enfants? Vous lui êtes apparentée, Mademoiselle?

— Je suis sa belle-sœur. De Saint-Edme a épousé Laure de Serret après la campagne d'Égypte. Ils étaient fiancés depuis un an. Ils étaient très jeunes tous les deux. Hélas! ma pauvre Laure est morte en 1806. De temps à autre, entre deux batailles, Saint-Edme descendait de cheval et venait embrasser sa femme. Le coup de l'étrier! Son nom déplaisait au Premier Consul. Il est resté simple lieutenant jusqu'à Wagram. Toujours à la peine, jamais à l'honneur. Vous comprenez...? La vie de Laure s'est fanée dans la solitude. J'élève les enfants.

Nicolas se leva pour prendre congé. De nouveau il lorgna le portrait.

— C'est une belle toile, dit-il. Elle paraît ressemblante.

— N'est-ce pas? Elle était dans la chambre du colonel, mais je l'ai descendue ici. J'aime à l'avoir sous les yeux. C'est un beau caractère, un cœur très noble, un peu original néanmoins, porté à la mélancolie...

— N'avez-vous pas été surprise quand il est revenu d'Autriche?

— J'étais prévenue. Je le croyais plus horriblement blessé qu'il n'était. Je ne suis point si douillette ni facilement prête à me pâmer. Une bonne ménagère s'entend à la charpie et aux emplâtres.

— Aucun changement dans le caractère?

— Rien, à part quelques défaillances de la mémoire. Figurez-vous qu'il ne savait plus les règles du jeu d'échecs.

— Il y jouait jadis?

— Au temps de ses fiançailles. Mais c'est loin.

— Je suis désolé de l'avoir manqué, conclut Nicolas. Vraiment désolé. Pardonnez-moi, Mademoiselle, cette visite indiscrete.

— Mais le colonel sera à Paris le mois prochain! Le 7^e hussards est désigné pour aller au Portugal. Avant de les mener dans la péninsule, de Saint-Edme présentera ses escadrons à l'Empereur. Vous aurez donc l'occasion, Monsieur, de le retrouver. Votre visite m'a été agréable. N'en restez pas là, je vous en prie. Et délivrez-nous, si possible, de ces rôdeurs dont la présence n'est rien moins que rassurante pour nous. Je nous mets sous votre protection.

— Elle vous est acquise, Mademoiselle. Dites et faites dire partout que M. Nicolas, de la 2^e division, est de vos connaissances. On me nomme Papa Ça-Suffit. Sans me vanter, ce nom-là met les plus audacieux malfaiteurs en fuite.

Nicolas retourna à Paris, à pied, en marchant le long de la Seine. Il était pensif :

— Tout de même, se dit-il, il s'agit d'être prudent. Tout malin qu'il est, je ne vois pas Cent-Visages dans ce rôle. Le moyen de tromper sa belle-sœur, ses enfants? Puis dormir près d'un trésor sans avoir envie de l'emporter? Et commander un régiment? Comment aurait-il fait? Ce portrait offrait une vague ressemblance avec Vaubernier. Voilà la source de *notre* erreur.

Nicolas s'arrêta. Au loin, Paris dardait ses tours et ses coupoles vers le ciel lumineux. Les hirondelles volaient haut, tendues comme des flèches dans l'arc de leurs ailes. Le dôme des Invalides étincelait au soleil.

— Pourtant, reprit Nicolas, il n'est pas impossible...? Cette ressemblance peut aussi être le point de départ? Au crépuscule, sur un champ de bataille désert, il n'est pas difficile d'échanger son dolman de laine contre un dolman brodé... Les circonstances s'y prêtaient, et un gaillard déterminé peut rendre les circonstances favorables. Ce masque, la blessure, le moyen de gagner du temps. Comment mieux se cacher que dans la peau d'un autre? Et nul n'était plus habile à ce jeu que Cent-Visages. Qui connaissait de Saint-Edme, arrivé aux hussards depuis la veille? Un obscur lieutenant sans domestiques, sans équipages. Les anciens camarades des chasseurs? En garnison à l'autre côté de la France. Au bout de quelques mois on peut modifier le dessin de sa barbe, de sa coiffure, de ses sourcils et mettre le reste sur le compte d'une blessure? Mais non, quand même. Je m'é gare. Et M^{lle} Rose? Non, non, je raisonne comme cet imbécile de Séraphin. Si j'allais raconter cela à

M. Henry, il m'enverrait promener. D'ailleurs, depuis l'exécution de Fifi Retard et du Capucin, Vaubernier n'est plus qu'un voleur ordinaire... Mais tonnerre! s'il avait assassiné le colonel? Ah! cela doit être tiré au clair, mais par moi seul.

A partir de ce jour, M^{lle} de Serret recevait les visites de Nicolas régulièrement. Les inquiétudes de Rose justifiaient la sollicitude du policier. Il lui donnait des conseils. Mieux valait garder un des chiens à l'intérieur. Dans le jardin ils pouvaient être empoisonnés par des paquets de viande lancés du dehors. Les voleurs profitent surtout de l'effroi qu'ils inspirent. En cas d'alerte, il fallait faire face au danger résolument et tirer dans le tas. Que d'honnêtes gens épargnés s'ils avaient montré plus d'audace!

Un matin, M^{lle} Rose annonça qu'elle attendait le retour de son beau-frère pour le soir même. Déjà l'avant-garde des hussards était à Paris.

— La lettre, dit Rose, m'a été apportée par un cavalier qui baragouinait une manière de jargon impossible. Ce régiment est rempli d'Alsaciens. Le colonel ne passera qu'une seule nuit

sous mon toit. Demain, dans la matinée, il assistera à la revue du Carrousel. J'y mènerai les enfants en voiture. Puis, adieu, en route pour le Portugal, avec ce vieux contrebandier Mas-séna. Il faut avoir le diable au corps ! Viendrez-vous saluer de Saint-Edme après-dîner ?

— Je l'espère, répondit Nicolas.

Mais en lui-même il pensait :

— Je n'aurai garde...

Il se rendit à la place du Carrousel, le lendemain, à l'heure où les troupes allaient défiler devant l'Empereur. Déjà la foule était bloquée aux abords des Tuileries. Nicolas se faufila jusqu'au pavillon central du château, près de l'endroit où l'Empereur se tenait d'habitude pendant les parades. Le temps était splendide, chaud malgré l'heure matinale. Une poussière blonde, imprégnée d'une odeur pénétrante de feuilles, de fleurs et d'herbe foulée montait et restait suspendue au-dessus des arbres. Les bourgeois, excités, portaient le chapeau en bataille. Rieuses, les femmes vêtues de robes légères, l'œil brillant et les joues en feu, se laissaient emporter par la bousculade. Le ciel, les maisons, les toits du Louvre étaient pavoisés de gloire.

Nicolas éteignait sa soif à la fontaine d'un marchand de limonade. Son front ruisselait de sueur. Une jeune modiste lui offrit son éventail. Elle était joyeuse et familière et plus amplement empanachée qu'un voltigeur de la Garde.

Les aides de camp passaient au galop, le bicorne posé en travers sur la tête, galonnés jusqu'aux étriers. Déjà un officier d'infanterie échelonnait les jalonnes sur le parcours des troupes.

Tout à coup, il y eut un grand mouvement dans la cohue. Nicolas se haussa sur la pointe des pieds. Et il aperçut l'Empereur qui penchait son chapeau funèbre sur le délire du peuple.

La cavalcade approchait de l'arc de Septime Sévère. Napoléon chevauchait en avant, à dix pas de son état-major, dans une solitude imposante. Il portait l'habit des chasseurs, avec de petites épauettes d'or et le cordon de l'ordre sur son gilet de casimir. Sa monture allait d'un pas souple, en encensant, l'encolure recourbée en col de cygne. Derrière lui, c'était un éblouissement de plaques et de chamarrures. Nicolas reconnut Berthier, le prince Eugène, au dolman doublé de zibeline, et Murat avec ses panaches, ses diamants, ses armes et son cheval arabe

agile comme une antilope. L'Empereur s'arrêta devant l'arc de triomphe. Les étriers courts, les genoux à hauteur de ses fontes, brodées de l'*N* impérial, il semblait assis dans un fauteuil. Il souriait.

Au loin les clairons invisibles sonnaient le « garde-à-vous ». Les jalonneurs mirent l'arme au bras pour guider les colonnes. Alors la figure de l'Empereur changea d'expression et parut soudain taillée dans le marbre.

— Oh! s'écria la modiste. Ce n'est pas un homme, c'est une statue!

Le roulement des tambours s'approchait en cadence. Des troupes d'oiseaux affolés fuyaient vers les nuages. Les sapeurs, hauts comme des peupliers, barbus comme des dieux marins, ouvraient la marche, le tablier de buffle sur le ventre, la hache sur l'épaule. Puis venait, tout seul, le tambour-major des grenadiers de la Garde, cousu de clinquant depuis ses bottes à revers jusqu'à son chapeau surmonté d'un plumet vertigineux. Le géant bombait le torse, tendait la cuisse sous les trèfles de sa culotte en peau de daim, et cambrait le pied comme un danseur. Il jonglait avec sa canne à pommeau d'argent et, parfois, la lançant dans les airs pour

la rattraper ensuite sans jamais la manquer. Une bande de galopins l'escortaient, émerveillés par sa superbe et ses acrobaties. Derrière lui, les baguettes ronflaient sur les peaux sonores et la musique ponctuait la mesure à coups de grosse caisse et de cymbales.

A l'aspect de son ancien régiment, Nicolas sentit bondir son cœur. Les compagnies marchaient alignées au cordeau. Pas un visage ne sourcillait sous les bonnets à poil. Les officiers saluaient de l'épée. Et pareille à un oiseau de proie vivant, l'aigle inclinée planait à ras des bataillons. L'Empereur se découvrit.

— Voici les chasseurs à pied ! s'écria la modiste. Ce sont de fiers hommes, et galants à ce que j'ai entendu dire.

Elle était sensible au prestige de l'uniforme. Papa Ça-Suffit la regarda avec plus d'indulgence.

Comme les grenadiers, les chasseurs filaient doux sous l'œil du maître. Régiment sombre, arme ingrate, régiment d'attaque, accoutumé aux sacrifices. Son drapeau noirci était lacéré jusqu'à la hampe.

Nicolas respirait l'odeur des camps et des casernes, cirage, poudre, graisse de fusil : l'odeur

de sa jeunesse! Il écoutait le bruit des talons heurtant les pavés, des gamelles frappant les boucles des havresacs, des fourreaux tintant contre les gibernes. Et ce bruit berçait son impatience. Il serait resté là pendant des heures, des jours, près de l'Empereur et de ses vétérans, sans se lasser du spectacle monotone qui devenait grandiose à force de discipline.

Maintenant défilaient les grenadiers à cheval. Leurs trompettes gonflaient les joues sous un colback en peau d'ours blanc. Ensuite les talpacks hirsutes, alourdis d'une fourragère, des chasseurs à cheval de la Garde en dolman vert et culotte amarante, les dragons imberbes sous le casque à la Minerve orné d'un turban en peau de léopard, les cuirassiers bardés de fer, les mamelucks, les épaulettes jaunes, les schapskas, les selles en peau de mouton des lanciers, dans l'envol léger des pennons bleus, blancs et rouges.

— C'est mignon, dit la modiste.

Sa voix fut couverte par le tonnerre roulant des canons et des obusiers de campagne. Les servants s'accrochaient aux avant-trains et, dans leur charivari boutonné le long des cuisses, les conducteurs serraient les genoux au signal des maréchaux des logis qui réglait la marche

des batteries.

Le roulement des tambours de la ligne réveilla l'attention de Nicolas. Le régiment d'infanterie n'était composé que de blancs-becs allant chercher le baptême au Portugal. Nicolas fronça les sourcils. Derrière les baïonnettes, brillaient les sabres des hussards.

Il reconnut le 7^e à ses trompettes, à ses timbaliers nègres. Mais le colonel?...

Pendant une seconde Nicolas douta de sa raison. Était-il halluciné, endormi, fou...? On eut dit que toute cette foule assemblée, l'Empereur, ses aides de camp, les maréchaux, l'armée entière, n'étaient venus là, comme lui, que pour voir le colonel de Saint-Edme, enfin démasqué. Et, circonstance réelle et étrange, le peuple n'applaudissait ni ne criait plus.

En vérité, l'homme était terrible. Sa figure était morte, d'une blancheur totale, à part la cicatrice qui la balafrait de l'occiput au menton. Nicolas douta durant une minute que le colonel eut enlevé son suaire.

De Saint-Edme montait un cheval gris pommelé de grande allure. La bête caracolait en ployant les jarrets. Et elle touchait le sol d'un sabot si ardent qu'elle paraissait courir sur des

flammes. Lui, il se tenait le buste droit, bien campé sur sa selle couverte d'une chabraque en peau de panthère. Son aigrette palpitante jaillissait de la ganse de son shako et les ors neufs de ses brandebourgs et broderies tranchaient sur le rouge vif de son dolman. Il abaissait la pointe de son sabre recourbé et s'arrêta sur un signe de l'Empereur.

— Mon Dieu! que va-t-il se passer? demanda la modiste en se serrant contre son voisin. Ce spectre me fait peur.

— Est-ce lui? s'interrogeait Nicolas. Ses yeux...? peut-être? Mais comment savoir? Ah! il faudrait qu'il me découvrit son bras. La tête, hum! ça peut être du beau travail. Cent-Visages y était expert.

Le 7^e hussards était immobile au port du sabre. Bientôt retentit un commandement, répété par les chefs d'escadrons. Les unités pivotèrent à droite et se placèrent en ligne. L'Empereur passa le régiment en revue. Au centre, devant l'étendard, il prononça une courte harangue. Les mots n'arrivaient qu'indistinctement aux oreilles de Nicolas.

— Hussards, souvenez-vous de Wagram!... garder son colonel comme son aigle... Je ne

veux pas que le 7^e hussards revienne sans son colonel!

Les trompettes fermaient le ban. Il y eut comme un grand coup de soleil sur les lames brandies. Les chevaux pointaient, hennissaient, secouaient leurs crinières et les cavaliers hurlaient :

— Vive l'Empereur!

Mais la voix du colonel de Saint-Edme domina le tumulte.

Le régiment se reforma en colonne et défila devant Napoléon dans un ordre parfait. La fête était terminée.

Pendant que la foule se dispersait, Nicolas demeurait pensif.

— Est-ce lui, n'est-ce pas lui? se demandait-il. Il faut que j'en aie le cœur net. Allons, en route.

La modiste essaya de le retenir.

— Monsieur, Monsieur, où allez-vous? Ah! vous n'êtes pas galant.

Un beau garde d'honneur, en dolman bleu ciel, la saisit par le bras.

— Eh! la belle, ne voyez-vous pas que votre « casque » met ce bourgeois en fuite. Quoi, vous

reluquez les civils quand les enfants de Bellone vous contemplant?

— Laissez-moi.

— Je pars demain pour la péninsule. Je risque d'y rester. Accordez-moi un dernier jour de bonheur.

— Je ne porte pas le bonheur dans mon carton.

— Il est dans vos grands yeux de Parisienne.

— Ma patronne m'attend.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— Et moi depuis ma naissance. Vous êtes celle que je devais rencontrer, la déesse de mes rêves. Allons jouer du fifre sous les ombrages de Saint-Cloud.

— On ne peut rien vous refuser, Monsieur le militaire. Mais ne me forcez pas à rougir.

Le temps de louer un bidet de poste, de boucler ses guêtres et Papa Ça-Suffit courait sur la route d'Orléans après le 7^e hussards. A Bourg-la-Reine, il rejoignit l'escadron d'arrière-garde. La troupe voyageait au pas, avec son bagage et ses vivandières. Les hommes avaient rangé leurs

plumets et couvert leur shako d'une coiffe en toile cirée. Nicolas se mit au pas derrière la charrette d'une cantinière. Il salua les occupants, un vieux maréchal-ferrant et sa femme, blonde comme le chanvre sous son grand bonnet de police.

— Halte! j'ai soif, dit Nicolas. Vous ne refuserez pas un verre de *snaps* à un ancien de la Garde? L'habit m'a été enlevé, mais le cœur me reste.

— Ça se voit, dit la cantinière. Oh là, papa Sültz, un coup de tord-boyaux à ce brave.

— Trois et trinquons, c'est moi qui régale!

Nicolas vida son verre et continua la conversation.

— Ça vous amuse d'aller au Portugal?

— L'Empereur s'inquiète bien si ça nous amuse oui ou non! riposta la femme. Mais on s'ennuie de faire la guerre sans lui. Quand il n'est pas là, les gros malins à épauettes se font tutoyer par les « Godams » d'Angleterre. Je les ai jamais vus, mais il paraît que ça tire bien.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes aux husards?

— J' te crois! Depuis Marengo.

— N'avez-vous pas connu un certain Tavernier, du deuxième escadron, tué à Wagram? C'était mon ami...

La cantinière secoua la tête :

— Ma foi, non. Vous savez, notre régiment a eu du malheur? Nous avons perdu tant de monde et on a si souvent renouvelé nos effectifs, qu'il n'y a plus moyen de s'y retrouver. J'aurais même du mal à me rappeler la figure de tous nos colonels! Pensez, alors, pour les simples cavaliers? On vous a peut-être raconté l'histoire des colonels du 7^e hussards?

— Oui, sur la route de Schoenbrunn. Mais vous ne craignez rien pour le dernier?

— Ah! celui-là, c'est Trompe-la-Mort. Le Petit Caporal nous l'a choisi exprès. Même s'il était tué roide, il resterait à cheval. Je n'aimerais pas à le rencontrer seule, le soir, bien que je n'aie pas froid aux yeux... Mais voici la halte. Papa Sülz, réveille-toi et pousse ton véhicule. C'est l'heure où les hussards vont boire.

Les hussards mettaient pied à terre et préparaient leurs musettes. Nicolas gagna la tête de la colonne, arrêtée aux premières maisons d'un gros bourg. Il reconnut Palaiseau.

— Voilà qui est au moins singulier, se dit Nicolas.

De loin, il aperçut le colonel qui pénétrait dans le bourg, accompagné de son adjudant-major et d'un cavalier d'escorte. Les deux officiers avaient échangé leur uniforme de parade contre une tenue plus simple, sans galons ni broderies. Nicolas les suivit à distance. Ils se dirigeaient vers l'église.

— Tiens, tiens, fit Nicolas, est-ce que...? Non, c'est trop fort.

Devant l'entrée du cimetière, le colonel de Saint-Edme et le capitaine adjudant-major venaient de descendre de cheval. Ils confièrent leurs montures au soldat d'ordonnance et s'engagèrent dans les allées désertes bordées de tombeaux. Nicolas attacha son bidet à un arbre et continua de les suivre. En simple flâneur, aussi longtemps qu'il resta sous les yeux du cavalier d'escorte, en chasseur à l'affût dès qu'il se sentit hors vue. Il se cachait derrière le feuillage des saules et des sapins funèbres, se glissant de croix en croix, de dalle en dalle, jusqu'à proximité des deux officiers. Ils s'étaient arrêtés devant un monument entouré d'un grillage.

Nicolas, de l'endroit où il était, pouvait lire les noms gravés dans la pierre.

LA FAMILLE DUBOIS-DESLAURIERS

ICI REPOSENT

René-Théophile Dubois-Deslauriers

Jean-Jacques-Henri Deslauriers

Amélie-Hortense, née Descamps

Malvina Dubois-Deslauriers

Lâchement assassinés dans la nuit du...

PRIEZ POUR EUX

Il entendait la voix du colonel.

— J'ai connu cette famille, mon ami. Quelle cruelle fin. Je l'ai apprise à Alt-Schallersdorf. Vous souvenez-vous de ce policier qui cherchait parmi nous un forçat évadé? C'est lui qui m'a annoncé la mort tragique des Dubois-Deslauriers. Etes-vous superstitieux, Manfroid?

— Euh! c'est selon. Je n'aime pas à me battre le samedi soir.

— Parfois on croirait que les morts nous envoient des messages. Pourquoi en douter? S'il n'y a plus rien après le trépas, à quoi sert la

vie? Une lueur entre deux nuits éternelles? Je ne puis accepter l'idée du néant.

— Mon colonel, ce sera comme il plaît à Dieu ou au diable. Nous sommes des hussards et le reste ne nous regarde pas...

— Aucun cheval n'est assez rapide pour gagner sur la Mort. Dire qu'un jour tout le régiment, toute l'armée, l'Empereur ne seront plus. Et comment sera le monde? Voyez, il y a là un sépulcre vieux de cinquante ans. Les morts qu'il contient n'ont rien vu des années de terreur et des années de gloire. Ils sont partis trop tôt et il nous semble qu'ils n'ont pas vécu. Pourquoi? La vie sans nous n'est pas la vie... Un songe? Oui, nous rêvons peut-être et c'est le réveil qui sonne quand commence l'agonie.

L'adjudant-major hocha la tête. Le colonel de Saint-Edme reprit :

— Je vous ennuie, capitaine? Mais si. Allez donc à l'auberge devant l'église et videz une bouteille de vin. Je désire rester ici un moment pour me recueillir.

— Si vraiment, mon colonel, vous préférez rester seul...

— Je vous en prie.

Le colonel s'appuya contre la grille du tombeau et posa sa main sur ses yeux. Nicolas, au mouvement convulsif de ses épaules, s'aperçut qu'il pleurait. Le moment était cruel pour surprendre un homme, pourtant Nicolas n'hésita point. Il sortit de sa cachette.

— Est-ce vous, Manfroid? demanda le colonel sans bouger.

— Non, Cent-Visages, ce n'est que Papa Ça-Suffit!

Le colonel se retourna. Sa figure n'exprimait qu'une légère surprise :

— Que dites-vous, Monsieur?

Nicolas croisa les bras. Il avait gardé son chapeau sur la tête. Ses yeux gris fixaient froidement le colonel.

— Me reconnaissez-vous?

— Mais parfaitement, c'est vous qui êtes venu à Alt-Schallersdorf. Me cherchiez-vous encore, mon brave? Voyez comme le souvenir de cette famille me poursuit. Le hasard d'une étape et je n'ai pu résister au désir de m'arrêter un instant devant sa sépulture...

A mesure que le colonel parlait, Nicolas perdait son assurance. Tout de même, s'il se trompait? Il n'avait vu le vrai Cent-Visages qu'une

fois, à Bicêtre, tondu à ras, en casaque de galérien. Qu'avait-il de commun avec cet officier supérieur dont l'attitude, le langage étaient irréprochables?

— En Autriche ne me disiez-vous pas, continua le colonel de Saint-Edme, que Vaubernier — est-ce bien Vaubernier — était l'assassin de cette famille? La *Gazette des Tribunaux* m'a révélé votre erreur.

— L'endroit est mal choisi, répondit Nicolas. Hortense Deslauriers, née Descamps, eut une existence difficile et troublée. Vaubernier était son fils. Il fut sans doute la cause indirecte du crime.

— Le passé est un boulet que l'on traîne et dont le poids augmente avec les années. Pauvre Hortense, finir ainsi! J'ai trop de péchés sur le cœur pour lui jeter la première pierre.

— Ne nous égarons pas, dit Nicolas d'une voix dure. Pendant votre séjour à Sainte-Menehould, je suis venu plusieurs fois chez vous.

— Je le sais et je vous remercie. Ma belle-sœur et mes enfants sont bien seuls dans cette maison de Passy. Ma belle-sœur est un peu maniaque et garde chez elle des valeurs considé-

rables. Il faudrait la conseiller adroitement. Quand j'y pense, je suis très inquiet.

Le colonel regarda l'heure à sa montre.

— Allons, fit-il, il faut que je fasse sonner le boute-selle. Nous logeons cette nuit à Lonjumeau. Etes-vous monté, Monsieur Nicolas, et libre? En ce cas, venez dîner avec moi au cantonnement. Je ne vois pas clair dans cette affaire et j'ai encore quelques questions à vous poser.

— Moi aussi, riposta Nicolas.

Il avait l'impression de tirer au fleuret avec un maître de première force. Pas une de ses feintes ne trompait le fer de l'adversaire, pas une de ses attaques n'arrivait au plastron. Pourtant il partait de pied ferme sur les oppositions les plus inattendues.

— Ainsi, *mon colonel*, n'avez-vous pas été victime, tout dernièrement, d'une tentative de chantage?

— Je voulais vous en parler précisément. Mais cela m'a paru assez inintelligible. J'ai été accosté par deux individus d'assez piètre mine. L'un d'eux m'a nommé « sans visage ». A la vérité, depuis Wagram, ce sobriquet me convient.

— Non, pas sans visage, mais Cent-Visages, le surnom de Vaubernier. L'un de ces individus a connu Vaubernier en prison. C'est un de nos indicateurs. Il prétend que Cent-Visages — deux fois cinquante — et vous, cela ne fait qu'une personne. Que pensez-vous de cela, mon colonel?

Nicolas avait porté ce coup droit en désespoir de cause. Il s'attendait à un éclat. De Saint-Edme parut réfléchir.

— Eh bien, dit-il, en mettant la main sur l'épaule du policier, cela est peut-être moins extravagant que cela en a l'air.

— Vous avouez?...

— Oui, du moins si j'en crois votre témoignage. Après votre départ d'Alt-Schallersdorf, nous avons essayé de savoir quel était ce Vaubernier ou ce Tavernier? Alors je me suis souvenu d'un cavalier du deuxième escadron que j'avais remarqué le premier jour que j'ai passé mon régiment en revue. Cela eut lieu quelques heures avant Wagram. La figure de ce hussard me gênait pour une cause que je ne discernai point tout de suite. Un portrait vivant nous effraye. Je ne l'ai plus retrouvé après la bataille. J'ajoute à cela ce que vous me disiez d'Hortense Dubois-Deslauriers. Elle m'a répété plus de cent

fois — et cela me faisait rire — qu'elle connaissait quelqu'un qui aurait pu passer pour mon frère. Quoi, j'avais donc une figure de chenapan? En ce cas, les Autrichiens ont été bien aimables de me la changer.

Ils arrivaient sur la route. Le cavalier d'escorte s'approcha avec les chevaux. Le colonel de Saint-Edme mit le pied à l'étrier.

— Allez avertir l'adjutant-major que nous partons.

Il prit les devants en compagnie de Nicolas qui, également, était remonté en selle. Le colonel montra ses fontes garnies de deux grands pistolets d'arçon.

— J'ai peut-être été un peu vif, confessa-t-il. J'aurais dû questionner mes gaillards au lieu de les menacer. Encore un peu, je leur cassais la tête. Que voulez-vous, je suis un homme poli et l'insolence m'exaspère.

Etait-ce un avertissement? Nicolas se rendait compte qu'il valait mieux céder, pour l'instant. Rien ne l'autorisait encore à entreprendre quoi que ce fût contre la dignité ou la liberté du colonel. Même si c'était le forçat, et s'il parvenait à le démasquer, la preuve en devrait être faite devant les tribunaux; et seul un jugement

motivé, en bonne et due forme, établirait la véritable identité de Saint-Edme. Le colonel, comme s'il devinait les pensées du policier, continuait sur un ton légèrement railleur :

— Ces histoires de ressemblances et de sosies sont d'ordinaire très puérides. On en fait des contes, comme le *Masque de Fer*. Mais avez-vous remarqué combien peu de gens sont capables de témoigner avec fidélité, d'écrire un signalement? Vous même...? Quelle est la couleur des yeux du capitaine Manfroid? Noirs, bleus, gris? Noirs? Vous avez perdu. Ils sont vairons. C'est pourtant assez remarquable.

— Vous m'embrouillez, ne put s'empêcher de dire Nicolas avec humeur.

Le cheval ardent du colonel fit un écart. Attentif, souriant, Saint-Edme le remit au pas avec une adresse d'écuyer consommé. Le fourreau de son sabre tintait contre ses éperons et, sur son dolman noir, le ruban de la légion d'honneur marquait une petite touche rutilante.

— Que disiez-vous? reprit-il. Non, vraiment, les gens sont incapables... J'ai connu aux chasseurs deux lieutenants que l'on s'obstinait à prendre l'un pour l'autre. Or ils ne se ressemblaient pas du tout, mais ils avaient la *fausse*

ressemblance. Tout différait dans le détail, mais il y avait une lointaine analogie dans l'ensemble. Couleur des cheveux rare, teint particulier, taille élevée, charpente osseuse. Au fond, nous ne reconnaissons les hommes que... par ouï-dire. C'est une espèce de convention tacite. Songez à l'Empereur. Vous souvenez-vous de Bonaparte à Rivoli? Qu'est-ce que cela a de commun avec le petit personnage majestueux et obèse qui vient de nous passer en revue? Mais voici mon régiment. Etes-vous des nôtres jusqu'à Lonjumeau? Si vous êtes amateur, je vous ferai une partie de cartes après dîner.

Nicolas devint ironique à son tour.

— Ma foi, non, mon colonel. Vous me semblez trop fin joueur. J'y perdrais ma culotte. Je préfère aller étudier le dessous des cartes à Paris.

— A votre aise, grognard. Je vous recommande encore ma belle-sœur et mes petits. Veillez sur eux si possible.

— Quant à cela, je le promets.

— Merci! Vous savez, l'Empereur m'a défendu de quitter le 7^e hussards, même pour mourir.

De Saint-Edme leva la main et sa voix forte plana dans l'espace :

— A cheval! Par escadrons. Au trot, marche!
La troupe s'ébranla et disparut dans un tourbillon de poussière. Nicolas s'était rangé sur l'accotement de la chaussée.

— Tonnerre! sacrait-il. Le bougre se fiche de moi. Un vrai colonel, au lieu de ruser, m'aurait fendu le crâne. Est-ce qu'on fait des politesses à un mouchard quand on n'a pas été en prison ou au bagne? Ça suffit, mon fils, je te repincerai.

IX

— Soit, dit M. Henry après avoir écouté Nicolas. Soit, je reconnais qu'il y a des circonstances troublantes, mais tout de même c'est un peu fort. S'attaquer à un colonel nommé et décoré directement par l'Empereur! Si nous nous trompions et que cela vint aux oreilles de Sa Majesté, quelle musique!

— C'est Vaubernier, j'en suis maintenant certain, assura Nicolas. Nous ne pouvons le laisser courir. Il a sans doute assassiné le véritable de Saint-Edme. Il s'est introduit dans une famille sans défense. Il porte malheur. Désirez-vous un nouveau massacre de Palaiseau? Ce que la police soupçonne, le bague — c'est possible — le sait déjà.

— Doucement, Nicolas. Je le répète, je suis d'accord, il y a des apparences. Mais enfin, à côté de vos arguments *pour*, il y a des arguments *contre*.

— Faibles...

— Comment accepter que M^{lle} de Serret n'eût pas hésité une seconde à reconnaître son beau-

frère si de Saint-Edme n'était pas de Saint-Edme?

— Cela m'a embarrassé jusqu'au jour où j'ai su que *véritablement* elle ne connaissait pas son beau-frère de vue. Le lieutenant de Saint-Edme a épousé Laure de Serret en 1800, entre deux campagnes. Laure n'a jamais vécu avec son époux, en famille. Elle le rejoignait parfois dans ses garnisons lointaines. Rose vivait à l'écart. Elle n'a retrouvé sa sœur qu'au moment où celle-ci allait mourir.

— Cependant elle a dû le voir quelquefois? Rarement, sans doute, mais quelquefois tout de même?

— Six ans de guerre changent un homme. Moi-même, après Austerlitz, je me suis présenté à la demeure de M. Blin, épicier de la rue Saint-Denis, mon ancien patron, qui n'a jamais voulu croire que j'étais son apprenti, le petit Sébastien-Roch Nicolas. Il est vrai que j'avais six pieds et un pouce de taille!

— Et les portraits?

— Ayez foi dans les peintres! Il y en a un au Temple qui a marqué sur son enseigne : Ressemblance garantie : 40 francs, ressemblance : 20 francs, air de famille : 10 francs!

— Et les anciens camarades?

— De Saint-Edme est resté près d'un an sans montrer sa figure. Depuis, il s'est arrangé artistement. Un coup de sabre, une nouvelle peau, ce n'est pas si bête...

— Quoi qu'il en soit, nous devons mener ceci avec la plus grande circonspection. Je vous recommande le secret. J'avertirai le préfet de police. Si vous êtes dans le vrai, Vaubernier se trahira tôt ou tard.

— J'y compte bien! Mais pourvu qu'il ne *trahisse* que lui. Le Portugal est loin. L'Angleterre sait payer. N'oubliez pas, Monsieur Henry, que de la vigilance et de la fidélité d'un colonel de cavalerie peuvent dépendre le sort de tout un corps d'armée.

— Eh là! vous me faites peur. Il faut d'urgence communiquer le dossier au préfet, mais confidentiellement. Quelles sont vos intentions présentes?

— Je continue d'aller à Passy. M^{lle} Rose m'est reconnaissante des soins que je prends à veiller sur elle.

Nicolas, en effet, était devenu familier de M^{lle} de Serret. Depuis que Nicolas fréquentait

sa maison, les alarmes de Rose s'étaient calmées. La vieille demoiselle devenait bavarde avec l'âge et une visite, de temps à autre, n'était point pour lui déplaire. Jusqu'à l'entrée de l'hiver, Nicolas resta sans nouvelles de son rapport adressé à la préfecture. Puis M. Henry lui transmit de la part de Son Excellence le Ministre de la Police, l'ordre formel de ne plus s'occuper du colonel de Saint-Edme.

Nicolas ne savait à quelle cause attribuer cet ordre inattendu. M. Henry le rassura. L'ordre n'était que provisoire. Il avait été reçu en audience secrète par le duc de Rovigo. Ce n'était pas le moment de susciter une pareille affaire. Au Portugal le corps de Masséna était en difficulté avec les Anglais. L'Empereur serait furieux s'il arrivait quelque nouvelle mésaventure au 7^e hussards. La façon de servir du colonel de Saint-Edme était exemplaire. C'était grâce à lui qu'on avait pu forcer le passage de Busaco et gagner la route de Coimbre. C'était un officier de valeur qui jouissait d'un grand prestige parmi ses subordonnés. Il n'en fallait pas priver l'armée devant l'ennemi. Et Savary avait ajouté :

— Je suis d'accord avec vous, je le tiens pour suspect, mais attendons. Les rapports que j'ai

reçus du chef de l'état-major sont extrêmement favorables. Le colonel du 7^e hussards est un des rares officiers supérieurs du corps expéditionnaire qui fait son devoir, *tout* son devoir. Parmi les autres se manifeste une dangereuse insouciance dont l'exemple vient de haut. Masséna, vieilli, à moitié aveugle, traîne une gourgandine dans ses bagages. Junot fait le diable, Ney désobéit. Il y a eu des émeutes dans la troupe. Saint-Edme est la terreur des dragons anglais. Il paraît que, sa blessure s'étant rouverte, il reporte son masque. (Eh! eh! c'est affaire à notre homme, pour éviter les rencontres gênantes.) Mais, en attendant, ça fait tourner bride aux escadrons ennemis. A Fornos, au sortir du défilé de Boïlava, il a culbuté l'arrière-garde de Wellington rien qu'en se montrant. Les Anglais fuyaient en criant : « the white ghost! the white gost! » Ils le prennent pour un esprit. Le plus simple serait qu'un tirailleur écossais nous en débarrassât.

L'ordre ne concernant que le colonel, Nicolas ne se priva point de fréquenter M^{lle} Rose. Elle recevait des lettres de son beau-frère, mais rarement, et les missives étaient laconiques :

« Ma chère Rose,

» Donnez-moi des nouvelles de Fanfan et d'Hector. Nous courons après la gloire. La gloire c'est une belle épitaphe et l'avenir n'en garantit pas la durée. Nous avons trouvé hier un tombeau saccagé par des traînants anglais. C'était le superbe mausolée du marquis de Pombal. Ils avaient jeté ses ossements dans le crottin et sous les pieds de leurs chevaux. Tout s'achève dans la boue... »

— Il est désenchanté, dit Rose. A sa place, je laisserais là la gloire et je reviendrais planter mes choux. Voici une autre histoire :

« Un sergent du 47^e de ligne a voulu faire la guerre pour son compte. Il alla, avec quelques bons compagnons, s'établir dans un couvent abandonné et se proclama maréchal : *Maréchal Chaudron*, mais maréchal. A l'abbaye, la vie était plaisante. Les caves remplies, les broches continuellement au feu. Chaudron s'était composé un sérail en renouvelant l'enlèvement des Sabines, et — comme Romulus — il recevait dans sa cité tous les maraudeurs, voleurs et fugitifs des trois armées. Ainsi son peuple se composait de Français, de Portugais et d'Anglais.

Hélas! sa fortune a été éphémère. On vient de le fusiller et l'histoire ne glorifiera pas son nom. Cependant n'était-il pas conquérant au même titre que César et... Soult qui pensa être roi du Portugal et faillit régner sous le nom de Nicolas I^{er}? J'abandonne ceci à vos réflexions... »

— A mes réflexions! Puis-je me rompre la tête avec tout cela? Je suis de l'autre siècle, moi. Du temps de nos bons rois. J'ai vécu vingt-cinq ans sans voir de militaires, à part le suisse de notre église. Encore à présent, je distingue mal un général d'un tambour. Martine! Martine! une bûche! Voici le rude hiver, Monsieur Nicolas. Restez un moment encore. J'achèverai ma vie dans la solitude, comme Laure. Ne vous y trompez pas! Saint-Edme est un soldat, rien qu'un soldat. Jamais il n'abandonnera la partie. Ecoutez, il le dit lui-même :

« Non, ma sœur, il ne faut pas nous plaindre. La vie militaire a une grandeur que ceux qui n'ont pas longtemps servi ne sauraient comprendre. Mon existence au milieu de mes soldats adoucit mes peines et me console de toutes mes déceptions. Car on finit toujours par aimer ses soldats. Et alors c'est comme si, de votre ma-

riage avec la patrie, il vous est né beaucoup d'enfants.

.....

» Rien n'est plus beau que mon 7^e hussards. Il n'y a que des gaillards de choix et déterminés! Lorsque je me retourne sur eux, comme c'est mon habitude pendant les étapes, je n'aperçois que des bras chevronnés, des figures intrépides et mâles. Des visages que je connais. Au fond ce sont eux, ma famille. Je les ai éduqués, nourris, protégés, conduits. Ils sont tellement à moi que je retrouve chez quelques-uns, mes gestes, mes attitudes, jusqu'au son de ma voix. Mes petits... et on me les tue!

.....

» Rose, ne répétez pas ce mot facile : *traîneur de sabre*. Le métier n'est pas de tuer, mais de rester à son poste, jusqu'à la mort. Depuis les six mois que je suis ici, je n'ai encore vu que mon propre sang et celui de mes cavaliers. Pour vivre, un peuple a besoin de sacrifier quelques-uns de ses meilleurs hommes. Ne maudissez pas les victimes et ne raillez pas leurs lauriers funèbres et dérisoires. Nos essais lâchés sur les campagnes ennemies sont destinés à périr. Mais ils récoltent de la sûreté, des richesses et de

l'orgueil pour les générations qui vont naître. Rose, ma chère Rose, je n'ai que vous à qui confier mes pensées. Quelle volupté d'obéir pour l'accomplissement d'un aussi grand dessein? Et quel enseignement dans cette obéissance? Une armée qui raisonne est une armée perdue, quelle que soit la force de ses armes. Mais l'humanité, l'humanité entière, est-ce autre chose qu'une armée immense soumise à la même loi? Le devoir ou la honte des défaites irrémédiables? Voilà le dilemme...

.....
Après avoir pris congé de Rose de Serret, Nicolas regagna Paris à la hâte. Il marchait à grands pas sur la terre gelée. La Seine, transparente et immobile dans le crépuscule violet, reflétait les fanaux des péniches et les lumières de la ville.

— Ce fils du diable, monologuait Papa Ça-Suffit, me fera tourner en bourrique. C'est à croire qu'il a été à l'école avec M. de Chateaubriand. Trop malin pour un vrai troupiér, un vieux de la vieille! Quoi, j'ai servi comme un autre, et fait mon devoir — comme il dit? (Si Thierry le repince à la chaîne, il le lui montrera son *Devoir!*) Pour lors, nous étions vingt mille

de ma trempe, et des lurons. Le devoir c'était ceci, c'était cela, selon la fantaisie du Petit Tondu. Il pensait pour nous, lui, avec sa forte tête. Pas tant de raisons. En avant, mes braves. Et on y allait.

Nicolas fit tournoyer sa canne. Il se mit au port d'armes et prit le pas ordinaire en fredonnant le refrain :

*On leur percera le flanc
rata-plan, tire-lire
Ah! que nous allons rire!*

— Sacré coquin, reprit-il. Il s'est tellement mis dans la peau de l'autre qu'il pense que c'est arrivé.

X

Tout l'hiver se passa dans l'attente. Au mois de mars 1811, on apprit à Paris, par les journaux anglais, que le corps de Masséna battait en retraite et se retirait sur l'Espagne. Les feuilles britanniques étaient remplies de fanfaronnades. A Fuente-Cuberta, les hussards de Wellington avaient failli enlever le maréchal qui n'avait pu s'échapper qu'en arrachant son panache.

— Comme si les maréchaux français portaient un panache! protesta Nicolas en écoutant ce conte absurde.

Quelques jours après, il fut convoqué au ministère de la Police et reçu par le duc de Rovigo en personne. Savary l'interrogea longuement sur le colonel de Saint-Edme. Ayant écouté ses explications, le ministre conclut :

— Nous avons en vous la plus grande confiance. Vous êtes un vieux et fidèle serviteur. Ne vous laissez pas emporter par la passion. Il s'agit d'établir la véritable identité du colonel de Saint-Edme, mais sans bruit et sans scandale.

Voici ce que je vous propose : vous allez rejoindre l'armée. Nous vous chargerons de lettres pour le maréchal. Cette mission avouée cachera l'autre, tenue secrète. Vous aurez toute latitude pour observer et pour agir. Si vous parvenez à démasquer le colonel, n'en faites rien paraître. Point de violences, de menaces, ni d'arrestation. Le colonel lui-même ne doit se douter de rien et rentrer à Paris en toute sécurité. Nous déciderons ici s'il y a lieu de poursuivre. Comprenez-moi bien : « Nous ne *désirons* nullement la perte de ce vaillant officier. La possibilité d'une erreur nous effraie. Vous êtes chargé de nous apporter une *certitude*; de découvrir un innocent ou un coupable, et non un coupable à tout prix. » Est-ce entendu?

— Ça suffit, Excellence, dit Nicolas en joignant les talons. J'y regarderai deux fois avant de dire *oui*. Mais quand j'aurai prononcé *oui*, ce sera *oui*!

— Parfait. Tout est préparé. Vous partirez quand vous voudrez.

— Allons, en chasse! se dit Nicolas joyeusement. Je me donne vingt-quatre heures pour

faire mes préparatifs. Je file seul. Qui voyage seul, passe partout.

Le lendemain il était en route, courant la poste jusqu'à Bayonne. A partir de cette ville, il fallut voyager à franc étrier. Il passa le pont de la Bidassoa et arriva à Irun vers la mi-avril. Le trajet menaçait de devenir difficile. A partir d'Irun, il n'était plus possible de voyager sans escorte, à cause des *guerillas*. Cependant, Nicolas quitta Irun sans attendre les gendarmes chargés d'assurer les communications entre les relais. Aux portes de Mondragon il trouva le cadavre d'un officier qui venait d'être assassiné par les bandits espagnols. Cela promettait de l'agrément à un homme qui avait encore cent lieues devant lui, dans un pays sauvage, en pleine révolte.

Nicolas profita du passage d'un train de munitions pour gagner Vitoria. De là il pénétra dans les mornes campagnes de Vieille-Castille, franchit sans encombre le défilé de Pancorbo et arriva à Biviesca avec une balle dans son chapeau.

— A ce compte, se dit Nicolas, je pouvais reprendre du service. C'est vexant de se faire canarder lorsqu'on appartient à l'élément civil.

Il fallut attendre une nouvelle escorte pour aller à Burgos et à Valladolid. A Valladolid, le maréchal Marmont, chargé des instructions de l'Empereur, se préparait à entrer en scène. Masséna, talonné par les Anglais, était à hauteur de Ciudad Rodrigo, vers Salamanque. Désormais, Nicolas pouvait voyager avec les convois de Marmont.

Il rejoignit le quartier général de Masséna, le 3 mai et remit ses lettres au chef de l'état-major. Savary avait trouvé un prétexte dans la disgrâce du maréchal. Il l'avertissait amicalement qu'il allait être rappelé à Paris et relevé de son commandement. Prévenu, il pouvait prendre ses mesures et préparer sa justification. Un peu étonné du zèle de Rovigo, Masséna voulut voir le messenger. Il n'en tira que des renseignements très vagues. Il se demandait s'il fallait récompenser cet homme qui avait bravé la mort pour lui apporter un avis utile. Son chef d'état-major le rassura.

— L'envoyé est un vieux brave, dit-il. Un ancien de la Garde. Il serait blessé si vous lui offriez de l'argent. On ne donne pas de pourboire à un chevalier de la Légion d'Honneur.

Masséna soupira d'aise. Son œil unique pétillait de malice.

— C'est ce que je pensais aussi, dit-il. On me croit riche, et en réalité je suis gueux comme un rat. Présentez cet homme à mes aides de camp et qu'ils le traitent comme un des leurs. S'il a été adjudant dans la Garde, il avait rang de lieutenant dans la ligne.

Le repas eut lieu dans une grange et fut médiocre. Les aides de camp, dont les tresses d'or étaient noircies au feu des combats et qui, pour la plupart, étaient depuis longtemps sans nouvelles de la France et de leurs familles, firent bon visage à l'envoyé de Savary. Le beau Canouville, que l'Empereur avait exilé au Portugal pour une histoire de pelisse en zibeline destinée à d'autres épaules que les siennes, l'interpella le premier :

— De grâce, Monsieur, parlez-nous de la capitale. Est-ce vrai que l'Empereur se prépare à attaquer la Russie? Que dit-on de nous?

— Les nouvelles ne nous parvenaient que par les journaux anglais. Alors, vous comprenez... Elles n'étaient pas glorieuses.

— Si l'Empereur était ici, maugréa le chef d'escadron Marbot, il les aurait vite mis à la

raison. Il n'est pas possible d'imaginer un général plus stupide que Wellington. Il est si parfaitement maladroit qu'il en tire avantage.

— Entendu, dit le lieutenant Briqueville. J'ai connu ainsi un joueur d'échecs qui jouait tellement mal qu'il déconcertait les virtuoses. C'est comme le duel. On provoque une mazette et on se fait embrocher.

— Jetez un coup d'œil sur les positions anglaises. Ils ont la forteresse d'Almeida à dos et pas de chemin de retraite. S'ils sont bousculés, ils tomberont comme des capucins de cartes dans la Coa. Leur droite est mal gardée par quelques partisans de don Julian, incapables de résister à une troupe de ligne. Nous pourrions les tourner comme à Busaco.

— Comment savez-vous cela? demanda de Canouville.

— Je viens de l'apprendre. Le colonel de Saint-Edme, du 7^e hussards, est allé faire un tour par là.

— Le colonel du 7^e hussards? Mais je le cherche! s'écria Nicolas involontairement. J'ai une commission pour lui. Où est-il?

— Avec le général Loison, sur notre aile gauche, en face de Fuentès d'Onôro. Voyez la carte.

— Ah bah! raila Canouville, je soupçonne notre hôte de briguer une place au 7^e hussards. Le régiment funeste! Mais, Monsieur, vous n'avez pas la taille, vous êtes trop grand. Offrez plutôt vos services à Bessières, pour les grenadiers à cheval.

— Les grenadiers ne voudraient pas de moi, riposta Nicolas. Quand j'étais dans la Garde, mon régiment était en délicatesse avec eux. Nous avions des duels. Et quoique je n'aie jamais été bretteur, j'ai dû m'aligner plusieurs fois.

— Bien! Ce que je vous en disais, c'était pour vous éviter une déconvenue. Le colonel de Saint-Edme est un ours qui ne quitte jamais son bivac. Les hussards le gardent comme la prune de leurs yeux. Qui l'approche sur le champ de bataille, tombe percé de coups.

— C'est un homme charmant, assura Marbot. J'ai voisiné avec lui à Santarem. Nous échangeons des livres. C'est sa blessure à la face qui l'a rendu misanthrope. Je l'ai connu aux chasseurs, avant Wagram. C'était un des plus beaux hommes de la cavalerie légère.

— Vous l'avez connu? demanda Nicolas. On m'a assuré qu'il est complètement défiguré depuis qu'il est chef de corps, au point que ses

anciens familiers hésitent à le nommer par son nom... Est-ce possible?

— Changé..., ma foi oui, il a beaucoup changé. Mais il n'est pas défiguré précisément. Ce qui étonne, au premier abord, c'est ce visage mort, immobile et d'une pâleur effrayante. Après, on n'y pense plus.

— Vous avez vu sa tête! s'écria Briqueville. Vous avez de la chance, Marbot. Chaque fois que je l'ai entrevu, il était masqué comme un domino vénitien. Je croyais que c'était un *genre* pour flanquer la frousse à l'ennemi.

— Le fait est, avoua Marbot, qu'il a l'air de cultiver son teint de ressuscité. A mon avis, cela guérirait mieux exposé au soleil et au grand jour.

Nicolas prétextâ la fatigue pour se retirer avant la tombée de la nuit. Il s'informa de la position du 14^e de ligne, où il comptait retrouver son vieux camarade Loissette, de la Garde, nommé officier par l'Empereur à Wagram.

Comme les hussards, le 14^e était au 6^e corps, avec le général Loison. Le hasard servait Nicolas. Il gagna les avant-postes et interrogea le premier voltigeur venu.

— Savez-vous où est la troisième compagnie du premier bataillon du 14^e?

— C'est là-bas, citoyen, dans cette bicoque sans toit sur le monticule. J'en viens. Mais si vous y allez, gare aux pruneaux. Les Angliches sont à un pas.

— J'en ai mâché avant vous, mon fils. Attrapez ceci pour boire à ma santé, et bonsoir.

— Merci, mon officier, fit le voltigeur en portant la main à la visièrre de son shako.

Nicolas poussa jusqu'à l'endroit désigné. Une sentinelle croisa la baïonnette :

— Halte là! Qui vive!

— Ordre du maréchal. Je veux parler au capitaine Loissette.

— Le capitaine Loissette? bon, mais ne bougez pas où je tire.

Le capitaine se montra accompagné d'un soldat portant un falot.

— Qu'est-ce que c'est? grogna-t-il. Est-ce que le maréchal fait porter ses ordres par les bourgeois? Avancez au ralliement.

Nicolas sortit de l'ombre. Loissette, un moment interloqué, se mit à rire.

— Tiens, papa Nicolas! D'où diable viens-tu? Est-ce vrai que le maréchal...?

— Non, je n'ai aucun message, mais je ne connais pas le mot, et je voulais te voir et te demander l'hospitalité.

— Tu as toujours été farceur, mais sois le bienvenu tout de même. Tu te régaleras de mon hospitalité. J'ai des puces pour *nous* manger et de l'eau pour boire. Seulement, tu seras aux premières loges : je m'attends à être attaqué demain matin.

— Qu'un de tes troupiers fouille mes fontes. Crois-tu que j'aie oublié les usages? Il y a deux bouteilles de vin d'Alicante, du jambon, du pain et du tabac. C'est tout ce que je puis t'offrir en échange. Ah! je me réjouis de passer une nuit en grand'garde. Cela me rajeunit de dix ans.

La grand'garde était installée près des ruines d'une chapelle bâtie sur une éminence entourée d'arbres. Les soldats logeaient dans un abri de fortune. Loïsette avait élu domicile dans la chapelle même, au pied de l'autel encore garni de flambeaux, de vases fleuris et d'une Madone décapitée.

— Voilà mon Louvre, dit-il à Nicolas. Assieds-toi sur la paille et causons. Ce vin d'Alicante est fameux. Te souviens-tu de notre première campagne d'Autriche? Il paraît que j'y ai

dormi dans le lit d'une archiduchesse et j'avais la gale! Mais tu ne m'as encore rien raconté : Quel vent t'amène dans ce pays de malheur?

— *Motus*, répondit Nicolas en prenant un air sérieux malgré son envie de rire. Mission secrète. Il ne le faut dire à personne, mais il y aura du nouveau bientôt. Marmont vient d'arriver. Tu comprends...?

— Oui, fit Loïsette, Masséna devient trop vieux. Bessières et Ney n'exécutent qu'un de ses ordres sur dix. Mais il est bien tard pour réparer la casse.

— On essayera pourtant. Il paraît que les Anglais ne sont pas fameux pour l'attaque?

— Non, mais ils tiennent bon quand la danse est engagée.

— Ils manœuvrent comme des citrouilles.

— Qu'est-ce que tu veux, ils nous imitent. Ce sont de bons écoliers.

Nicolas montra sa blague à tabac.

— Oui, dit Loïsette, une bonne pipe, il n'y a encore que ça.

Il alluma un des flambeaux de l'autel.

— C'est drôle, continua-t-il, me voilà redevenu enfant de chœur comme au Petit Séminaire d'Amiens! Je n'aime pas ces rencontres. C'est

comme si l'on avait fait le tour de sa vie. On n'a plus qu'à passer l'arme à gauche.

— Quoi, Loïsette, tu as le vin triste? Encore un coup et parlons d'autre chose.

— C'est que je suis las de la guerre, murmura le capitaine. Et au fond, je crois que nous en avons tous assez. Les petits, les grands, depuis le dernier fantassin jusqu'à... Tiens, jusqu'à Napoléon lui-même! Jadis il ne nous eût pas laissés seuls...

Un caporal entra pour prendre des ordres. C'était un vieux troupier à trois chevrons, au visage boucané, dur comme de la pierre, avec deux rides profondes creusées de chaque côté de la bouche.

— C'est toi, Guillaumet? dit Loïsette. Prends ton escouade et va t'établir le plus loin que tu pourras. Veille bien, car nous pourrions avoir une surprise. Je compte sur ta vigilance.

— Bien, mon capitaine.

Le caporal frappa sur la bretelle de son fusil, fit demi-tour et disparut.

— Quinze ans de service pour deux galons de laine, fit Loïsette. Et il n'y a que ceux-là qui ne se plaignent jamais.

Nicolas hocha la tête. Il y eut un silence.

— Il fait lourd, dit le capitaine tout à coup. Si nous faisons quelques pas au dehors?

Loisette et Nicolas quittèrent leur abri. La nuit était calme. La chaude haleine des arbres embaumait l'atmosphère. Au-dessus des deux hommes, c'était l'immense paix des étoiles, tandis qu'autour d'eux l'ombre était peuplée de traquenards et de haine. Des hommes, par milliers, se dissimulaient derrière les buissons, dans le creux des fossés et des ravins, prêts à se jeter les uns sur les autres. A chaque pas, les deux flâneurs nocturnes voyaient luire des baïonnettes, dont le dur éclat insultait à la douceur du ciel.

— Je ne logerai plus jamais dans une chapelle, dit Loisette. Ça me donne des idées d'un autre âge. Tu sais, Nicolas, j'ai failli être tonsuré. Au Séminaire, on apprend que Jésus est venu sur la terre pour enseigner aux humains à s'aimer les uns les autres. Qui oublie le commandement perd son âme, et le diable en fait ce qu'il veut. Tu ris...?

— Je ne ris pas, protesta Nicolas.

— Ne croirait-on pas que nous sommes tous damnés? Au fond, l'homme aime à chasser l'homme. On tire sur une jaquette rouge comme

sur un chevreuil. Pas de remords. Toi-même, que fais-tu ici? Est-ce ta place? Je parie que demain tu mordras la cartouche. Taïaut! Taïaut! A la curée. Tiens, lâche dans une foule inoffensive un pauvre diable, et crie : « voleur! traître! assassin! » Et tout à coup il n'y a plus qu'une meute féroce et une bête traquée. Pour le compte de qui chassons-nous avec tant de zèle? Pour l'Empereur, pour la patrie, pour la société? Allons donc! Les Pères Jésuites m'ont enseigné l'examen de conscience. Nous chassons pour le plaisir, et aucune guerre, aucune cruauté, aucune répression ne seraient possible si nous n'en étions pas tous complices...

— Ma foi, répondit Nicolas, cela se pourrait. Mais j'ai sommeil et déjà le ciel pâlit à l'horizon. Si tu veux mon avis, Loïsette, je te dirai ceci : depuis mon arrivée parmi vous — et cela ne date que de ce matin — je remarque que vous avez tous le mal du pays. Il faudrait que vous fassiez un peu de maniement d'armes, en rangs serrés. Il n'y paraîtrait plus.

En dépit de sa fatigue, Nicolas eut du mal à s'endormir. La couche était dure et, selon la promesse du capitaine, les puces innombrables et enragées. La lune éclairait les vitraux de la

chapelle. Un des vitraux représentait un cavalier qui donnait son manteau à deux mendiants. Le cavalier apparaissait tout blanc et le temps avait effacé les traits de son visage. Nicolas pensa au colonel de Saint-Edme.

— Je le tiens, songea-t-il, et je ferai à ma tête. Une certitude, mais sans violences...? Ils en parlent à leur aise. Il n'y a d'autre *certitude* que de le mettre tout nu. Qu'il montre les blessures du vrai Saint-Edme. Un corps sans marque et sans tatouages et je m'incline. Je saurai bien l'amener dans un endroit isolé et là, s'il le faut, je l'inspecterai, le pistolet au poing. Tant pis si je perds la troisième manche...

Ses yeux alourdis s'attachèrent à la croix de l'autel. Le corps doré du Christ aux bras étendus brillait dans la pénombre. L'étonnant discours de Loïsette lui revint à la mémoire.

« Nous chassons pour le plaisir de chasser. L'homme aime à chasser l'homme... » Et c'était comme un remords qui se levait dans son âme simple et droite. Jamais aucune inquiétude de cette sorte ne l'avait tourmenté.

— C'est ce vin d'Alicante, grommela-t-il. Ou les puces? Ai-je la fièvre? Loïsette se fait vieux.

Qu'il reprenne la soutane si ça l'amuse! Fraterniser avec les Anglais, les guerilleros, les galériens? Oh! ma tête! Je finirai par m'imaginer que c'est cet infernal Cent-Visages qui a ensorcelé toute l'armée. Cela aura une fin...

Nicolas fut réveillé par un coup de canon.

— Debout, cria Loïsette en consultant sa montre, c'est l'ouverture du bal.

Nicolas sortit de l'abri. Le canon battait à sa droite, à coups réguliers, et déjà une épaisse fumée tourbillonnait au-dessus des arbres. La compagnie de Loïsette prépara les armes. Dans les vergers d'Onôro, les Anglais chargeaient leurs fusils à grands coups de baguette.

Loin d'être surprise, l'armée française se préparait à attaquer. Les troupes s'avançaient en colonnes, l'arme au bras. Nicolas s'éloigna de quelques pas pour observer le terrain. A gauche de la grand'garde, une batterie de campagne, soutenue par une compagnie de voltigeurs, dételait ses avant-trains. Les servants ouvraient les caissons et travaillaient du refouloir. Tout s'accomplissait dans un bel ordre. Une première salve fit trembler la terre. Les pièces, à chaque décharge, vomissaient une flamme de

soufre et un bloc de fumée, massif comme du marbre. Elles bondissaient en arrière comme des sauterelles géantes. L'air devenait lourd, enfiévré par une odeur de cendres et de poudre.

— Attention, mes enfants, cria Loïsette. Laissez au caporal Guillaumet le temps de rentrer.

Il avait repris son humeur joviale et commandait sans émotion, le chapeau incliné sur l'oreille, l'habit déboutonné, le sabre sous le bras. Nicolas l'apercevait de profil, avec son gros nez de sacristain et ses favoris de notaire.

— A la bonne heure, pensa-t-il.

Le petit poste revenait sans se hâter, Guillaumet en tête. Soudain une troupe de cavaliers anglais fondit sur lui. Sans se déconcerter, les fantassins se formèrent en *pelote*, derrière leurs baïonnettes. Les Anglais penchaient leurs hauts bonnets à poil en essayant de pointer par dessus les fusils et les lames des sabres étincelaient au bout de leurs gants à crispins. Les chevaux se cabraient au contact de l'acier. Mais l'escouade de Guillaumet restait inébranlable. Elle fut délivrée par un peloton de hussards qui accourut à toute bride. Les Anglais, surpris à leur tour, furent si rudement sabrés qu'il en resta une vingtaine sur le terrain. Leurs vestes

rouges fleurissaient l'herbe de coquelicots géants, pendant que les chevaux emballés fuyaient et ruaient sous leurs chabraques en peau de mouton.

— Bravo! le 7^e hussards! cria Loïsette.

— Comment, le 7^e? demanda Nicolas.

— Eh! oui, le 7^e, un fameux régiment. Mais retire-toi, Nicolas, tu vas te faire tuer.

— Tu m'en donnes envie. C'est vrai que la guerre est un plaisir!

Guillaumet rentra dans la compagnie. Sa baïonnette était rouge jusqu'à la douille. Il rechargea immédiatement son fusil. Pendant qu'il déchirait la cartouche, il maugréait :

— Tas de clampins! il fallait tirer comme si nous n'étions pas là.

— Silence dans les rangs! cria Loïsette.

Les colonnes marchant à l'attaque avaient déjà dépassé, en certains endroits, la hauteur sur laquelle le capitaine s'était posté la veille. L'adjutant-major du 14^e de ligne vint le dénichier.

— En avant, Loïsette, nous marchons sur Onôro, ordre du général Loison.

— Il en a l'air, riposta le capitaine. Votre

oison croit-il que nous ayons des ailes pour voler sur ces rochers à pic?

— Voilà le petit qui veut manger le grand, Loison, Loïsette, railla l'adjudant-major. Marchez, capitaine. Vous avez devant vous la fine fleur de l'Ecosse. Des troupiers en jupon, ça ne vous offense pas?

— Ça me retourne un peu. Je n'aime pas à brusquer le cotillon. J'ai des mœurs.

L'adjudant-major repartit au galop.

— En avant! cria Loïsette.

Et s'adressant à Nicolas il ajouta :

— Rentre à la chapelle et mets-toi à la fenêtre. Tu seras comme l'Empereur à l'Opéra. Quel entêté! Tu ne vas pas te promener sous les balles sans parapluie?

— J'ai des raisons, dit Nicolas, pour ne pas lâcher la brigade d'une semelle.

— Alors, à ton aise.

La compagnie se lançait résolument à l'attaque des premières maisons de Fuentes d'Onôro. C'étaient des bicoques en pierres sèches, solidement défendues par les tirailleurs écossais. Au moment où Loïsette franchissait un espace découvert, il eut à subir une nouvelle charge de

cavalerie. Il était à peu près isolé, dans un endroit aventureux du champ de bataille.

— Formez le carré! commanda-t-il.

Ses soldats exécutèrent la manœuvre avec précision. En un clin d'œil, la compagnie se métamorphosa en redoute vivante, bien protégée par son triple rang de baïonnettes. Les sous-officiers alignaient les hommes. Loïsette aspira une prise de tabac.

— Je t'avais prévenu, dit-il à Nicolas. C'est une sale journée. Tu as peut-être espéré un petit Austerlitz? Ça ne se fait plus, mon vieux! D'abord, est-ce que ça s'est jamais fait quand IL n'était pas là?

Les mêmes cavaliers rouges que ceux qui avaient assailli Guillaumet tournaient autour du carré en poussant des cris rauques. Sous la haute coiffure noire, ils grimaçaient, le menton serré par une jugulaire de cuivre. Quelques-uns, le sabre à la dragonne, tiraient du pistolet. Nicolas remarqua un jeune officier, tout blond, tout rose, dont les yeux bleus étaient dilatés par l'émotion du combat. Il montait une bête magnifique qu'il excitait à légers coups d'éperons. Quelques fantassins, touchés par les balles de pistolet, s'éroulaient entre les jambes de leurs camarades.

— Serrez les rangs, ne bougez pas! répétait Loïsette. Est-ce que mon brave 7^e hussards ne rôde pas par ici, pour nous tirer de là? Voilà un régiment qui ne laisse jamais les autres dans la peine. Ce n'est pas comme les gros fanfarons de Bessières. Ces hussards ont un colonel...

Il n'acheva pas. Le jeune officier anglais, après avoir ajusté son pistolet, froidement pressa la détente. Nicolas vit tomber Loïsette avant qu'il entendît le coup. Le capitaine de la 3^e compagnie expira sans même pousser une plainte. La balle avait fait mouche, entre les deux yeux.

Nicolas croisa les bras sur la poitrine. Il savait la guerre et ses cruautés. Son œil s'alluma d'une flamme sauvage lorsqu'il vit le caporal Guillaumet épauler son fusil et viser le blanc-bec assassin.

— Tu fais pleurer les enfants du capitaine Loïsette, grommela le caporal, je ferai pleurer ta mère.

Une détonation et le cheval du jeune officier anglais se dressa complètement sur ses pattes de derrière. Le cavalier était tombé, le visage inondé de sang, le pied pris dans son étrier. Soudain la bête épouvantée partit au galop en traînant son cavalier mort derrière elle...

Là Nicolas cessa de voir nettement les choses. Derrière lui, les cavaliers anglais avaient réussi à forcer le carré et ils sabraient les fantassins de Loissette à tour de bras. Nicolas avait ramassé un fusil. Il s'était mis dos à dos avec le caporal Guillaumet et il tenait à distance un Anglais qui voltait autour de lui sur sa monture grise. Il essayait de blesser le cheval aux naseaux. Le cavalier pointait avec fureur, mais les bonds et les ruades de son cheval dérangent sa main. Tout à coup, il y eut une clameur et une formidable galopade. « The white gost! the white gost! » criaient les Anglais emportés par un vent de panique. Et Nicolas entrevit la pelisse rouge d'un hussard français. Puis des flammes et la sensation d'un choc sur la tête. Il s'écroula sur les genoux et respira l'odeur fraîche du gazon. Tout un escadron lui passa sur le corps.

— Ça suffit, pensa-t-il. J'ai mon compte. Vive l'Empereur!

XI

Nicolas avait très chaud. Depuis l'aube il était sur le champ de bataille sans trouver ses bottes. Où est mon uniforme? pensait-il. Comment suis-je venu ici sans uniforme? Et il ne parvenait pas à répondre à ces questions. Son capitaine le regardait d'un air sévère. Il ressemblait à M. Henry. Mais non, c'était M. Henry. « Eh bien, demandait Henry, que faites-vous là? Tous les voleurs du Temple sont lâchés et vous flânez. Qu'attendez-vous pour compléter la chaîne...? » Tout s'embrouillait. « J'ai pourtant quitté le service, voyons, depuis six ans déjà, calculait Nicolas. Bon, voici du neuf. » Au loin, à la lisière d'un petit bois courait une troupe de dragons anglais. Il les reconnaissait à leurs casques noirs, leurs gants à crispins et à leurs selles en peau de mouton. Il épaula son fusil et tira. Un cavalier se détacha du groupe et galopa droit vers lui. Ce n'était pas un dragon, mais un hussard blanc. Tout blanc, depuis les sabots de son cheval jusqu'au pompon de son shako. Il abaissait la pointe de son sabre et regardait Nicolas

en souriant. Il ressemblait au capitaine Loissette. « Tiens, dit-il, voilà encore Nicolas. Tu ne t'arrêteras donc jamais de chasser? Ne chasse plus, Nicolas, pour l'amour de moi. Mon âme veut la paix. » Le hussard blanc descendit de cheval et s'approcha de Nicolas. Ce n'était pas Loissette, c'était Cent-Visages avec son carcan et sa chaîne. Son dolman devint rouge comme la casaque du bagne...

— Bon, vous voilà réveillé, dit une voix connue. Tout va bien. Il n'y a rien de cassé.

Nicolas ouvrit les yeux. Il était couché sur la paille, dans une chambre obscure, à peine éclairée par une lanterne d'écurie accrochée au plafond. Le colonel de Saint-Edme se tenait penché au-dessus de lui. Ils étaient seuls.

— Voilà, expliqua le colonel, un fameux coup de sabre sur le crâne. Je connais cela depuis Wagram. Voulez-vous boire? Dans huit jours il n'y paraîtra plus. Que diable veniez-vous faire dans cette galère?

De Saint-Edme parlait avec douceur. L'éclat douteux de la lanterne éclairait son visage, un peu moins livide que de coutume. Il était coiffé d'un bonnet de police à gland d'or et vêtu d'un

dolman d'intérieur négligemment déboutonné sur la poitrine. Au dehors, pas un bruit.

— Nous sommes revenus à Ciudad-Rodrigo, continua le colonel. Nous avons trinqué. Wellington est un mauvais général. Il ne connaît pas les règles du jeu. On a beau le battre, il ne s'en aperçoit pas et il refuse de s'en aller. Alors, c'est chaque fois une partie nulle. Ce n'est pas comme ces bons Autrichiens qui, au moindre échec, cèdent poliment le terrain.

Nicolas reprenait à peine ses esprits et gardait le silence. Les armes du colonel étaient posées sur une caisse, à portée de la main du blessé. Saint-Edme venait d'allumer un cigare et se mit à califourchon sur l'unique chaise qui meublait la pièce.

— Avez-vous faim? demanda-t-il. Je n'ai pas grand'chose. Mon bagage est pris ou égaré. Sinon je vous aurais prêté mon lit de camp. Jamais je n'ai été aussi mal logé depuis que je commande les hussards. Mais toute la bourgade est en ruines. Veuillez m'excuser, nous trouverons mieux demain...

— Vous comptez m'emmener? balbutia Nicolas.

— Je ne puis vous laisser en arrière. Les

paysans portugais vous massacraient. Bah ! dans deux, trois jours vous serez sur pied. J'ai pansé votre blessure moi-même. Ce n'est rien.

Nicolas ferma les yeux.

— Voyons, se dit-il. Est-ce que je rêve encore ? Le vrai Cent-Visages m'aurait laissé où j'étais. Je suis à sa merci et il me soigne... !

Il se redressa sur le coude.

— Je me sens tout à fait bien. Est-ce dans le carré du 14^e de ligne que vous m'avez trouvé ?

— A temps, couché sur le corps d'un vieux caporal. Jugez de ma surprise ? Cherchiez-vous encore après le 7^e hussards ?

— Oui, avoua Nicolas.

— Au moins vous ne m'apportez pas de mauvaises nouvelles... ? Ma belle-sœur, les enfants... ?

— Tout va bien de ce côté.

— Il fallait venir tout droit à mon cantonnement. Je ne vous aurais pas exposé aux sabres anglais.

Tout en parlant, le colonel avait ouvert sa cantine. Il en tira une bouteille de vin et des biscuits.

— Maigre repas, grommela-t-il. Le pays est ravagé. Monsieur Nicolas, nous serons obligés de boire à la régalade.

— Pourquoi ne se fait-il pas servir? se demandait Nicolas. A-t-il éloigné ses domestiques pour m'assassiner...?

Il avança la main vers un des pistolets placés à sa portée.

Le colonel se retourna :

— Prenez garde, dit-il. Ils sont chargés.

Il venait d'enlever son dolman et apparut en bras de chemise. Nicolas dut faire un effort surhumain pour résister à la terrible envie de mettre son hôte en joue, avec le cri :

— Trousse ta manche gauche ou je te brûle!

Le colonel fixait sur lui ses yeux clairs, les yeux de Vaubernier, les yeux du hussard de la Porte Saint-Martin! Il apporta les victuailles jusqu'au chevet de Nicolas, s'offrant entièrement au coup médité. Sa voix calme ne trahissait aucune émotion.

— Les pistolets sont armés, continua-t-il, parce qu'une alerte est toujours à prévoir. Cette nuit, je vais m'étendre là, à un pas de vous. Vous êtes assez grand, je suppose, pour dormir à côté d'une paire de pistolets? En Calabre, deux jeunes officiers des dragons passèrent une nuit pareille. A minuit, l'un d'eux voit un fantôme. Il tire et s'éveille du coup. Il rêvait et venait de

brûler la cervelle de son camarade! Que dites-vous du conte...?

Le colonel déboutonna les manches de sa chemise pour avoir les poignets libres. Il enroula les manchettes sur l'avant-bras. La peau était blanche, intacte...

— Allons, avoua Nicolas vaincu, je suis dans l'erreur jusqu'au cou.

— Bonsoir, dit le colonel. Si vous avez soif, ne vous gênez pas pour me réveiller.

— Minute! fit Nicolas. Mon colonel, je ne veux pas vous tromper plus longtemps. Depuis un an j'étais convaincu que vous étiez Vaubernier, dit le Vicomte, dit Cent-Visages. Pardonnez-moi, mais il y avait des apparences contre vous. Puis la dénonciation de ces deux coquins... Je ne suis venu ici que pour vous démasquer ou, tout au moins, chercher une certitude. Cette certitude, je viens de l'acquérir. Vous ne pouvez être le forçat Vaubernier. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi pas? demanda de Saint-Edme avec calme. Quelle différence faites-vous entre un forçat et un honnête homme? Est-ce que cela a une autre odeur?

— Votre façon d'agir. Entre chien et loup,

c'est guerre à mort. Vaubernier n'aurait pas épargné Nicolas.

— Ce n'est pas une *certitude*, cela. Vaubernier a dû être marqué. La manille laisse des traces. N'avait-il point de signes particuliers?

— Si, une tête de mort, tatouée sur le bras gauche.

— Voulez-vous voir?

— Mon colonel, je vous en prie, de grâce! N'en voulez pas à un vieux soldat qui a cru faire son devoir.

— Votre devoir? En effet. Le devoir du bourreau, du garde-chiourme. Le devoir est toujours cruel, jamais charitable. Connaissez-vous un devoir humain qui nous commande la pitié? Il existe pourtant, mais il est commandé par un Maître auquel nul n'obéit.

— Ne m'accablez pas, murmura Nicolas.

— Vous accabler? Vous allez l'accomplir, votre devoir, Papa Ça-Suffit! Regardez mon bras un peu plus haut. Voilà le tatouage et voici la marque. Je suis Cent-Visages en chair et en os. Je suis à vous...

— Mon Dieu! s'écria Nicolas en pâlisant. Pourquoi...? Il eut mieux valu me laisser croire...

Qu'allons-nous faire maintenant? Vous aviez partie gagnée!

— Non, dit Vaubernier. Jamais gagnée. Cela aurait recommencé et je suis las. Il ne faut pas que les galériens sortent du bagne. S'il n'y avait ni forçats, ni prisonniers, comment saurait-on qu'il y a des honnêtes gens? Qui, pendant sa jeunesse, n'a pas maraudé un peu? On court les filles, on emprunte de force à ses parents, on achète sans payer, on oublie ses dettes... S'il fallait tuer tout ce qui est gras! Mais pour maintenir l'ordre et sauver la face, on *décime* la compagnie. Un farceur sur dix se fait pincer. Je suis de ceux qui se sont fait pincer. Marqué, condamné, déclassé pour toujours. La loi des hommes est sans pardon. A ceux qui sont pris, il ne reste plus que de grandir dans l'abjection.

— Il faut pourtant... voulut protester Nicolas.
Mais le colonel l'arrêta d'un geste :

— Sans mensonge, la vie en commun serait impossible. L'humanité, aux trois quarts, est composée de fripons plus ou moins heureux et masqués d'une façon différente. Le proverbe est menteur : « L'habit fait le moine et le bonnet vert le bagnard. » Chacun joue sa partie. On épouse une fille, on conduit une émeute. C'est

le manteau d'hermine. Ce pouvait être l'échafaud. Et alors, au lieu de « Vive l'Empereur! », Papa Ça-Suffit et ses amis criaient : « A mort! »

— Ne blasphémez pas, dit Nicolas.

— Il n'y a de blasphèmes qu'envers Dieu, et Dieu seul ne tourmente personne. Pourquoi mon grade n'est-il pas aussi légitime que n'importe quel autre?

— Qu'avez-vous fait du colonel de Saint-Edme? demanda Nicolas d'une voix sourde.

— Je l'ai laissé à Wagram, à ma place. Nous étions dans les blés. Nous sommes tombés ensemble, l'un sur l'autre. Lui, la figure emportée par un éclat de boulet, moi, avec mon coup de sabre. J'étais évanoui. Une secousse me réveille. C'étaient des détrousseurs de cadavres qui me traînaient de côté pour dépouiller le colonel. Ses tresses d'or en valaient la peine. Moi je saisis un pistolet dans les fontes d'un cheval mort et je fais feu. Les deux misérables fuient comme s'ils avaient des ailes. Je rampe près de mon chef. Il n'avait plus que ses bottes. Les détrousseurs avaient laissé choir leur butin. Le colonel respirait encore.

Mais déjà une écume sanglante moussait à ses lèvres. Il ouvrit les yeux :

— Housard, me dit-il, prends mon corps et traîne le jusqu'à ce que tu aies retrouvé le régiment. L'Empereur m'a donné l'ordre...

Il ne put achever. Sa tête retomba en arrière et il mourut. Nous étions seuls, tout seuls cachés dans les blés. Déjà le soir venait et le ciel était tout rouge. De le voir ainsi nu, méconnaissable, cela me donna une idée. Vous la devinez, n'est-ce pas? Un tour de passe-passe. Je m'habille en colonel, j'habille le colonel en Vaubernier ou en Tavernier. Tout n'est qu'apparence. Il ne s'agissait plus que de se faire une figure...

— Oui, comment...?

— Eh bien, et le pansement du colonel? De Saint-Edme était blessé avant Wagram. Pour ma nouvelle peau, un coup de pistolet à blanc faisait l'affaire. Mais c'est dangereux, et je faillis y rester...

— Vous ne pouviez espérer que cela ne serait jamais su?

— Puisque nous sommes là à nous faire des confidences! Je n'espérais que gagner du temps... et peut-être assez d'argent pour fuir plus loin.

— Vous êtes resté cependant.

— Entrer dans la peau d'un homme, ce n'est

rien. Mais une fois qu'on y est, en sortir...? Il arrive que le mort dont on a pris la figure vous possède à son tour. J'avais dépouillé le colonel complètement. Je possédais ses papiers, ses états de service, ses lettres. Derrière mon masque j'avais tout le temps d'étudier le personnage. A force de vouloir l'imiter, j'ai fini par penser comme lui. Oui, il y a maintenant deux hommes en moi : Vaubernier et de Saint-Edme. Deux esprits : un noir et un blanc. Vous avez remarqué, à Bicêtre, combien on devient facilement forçat. Trois coups de marteau et *rivé* pour toujours. Dans le tas, parmi les incorrigibles, il y a quelques pauvres bougres, quelques malchanceux condamnés pour une peccadille. Ils pleurent un peu, puis se ruent à tête baissée dans la déchéance! Au bout d'un mois, ils ont les attitudes, le langage et la conscience des plus endurcis criminels. Le contraire aussi est vrai. Elevez un homme et son âme s'élève. Ce grade de colonel et les égards dont j'étais l'objet, me donnèrent le goût de l'honneur.

Allons, Papa Ça-Suffit, quittez cet air affligé. Encore un verre de vin, et prenez un peu patience. Tout cela finira mieux que vous ne le pensez.

Vous connaissez l'histoire de ma mère. Faut-il parler de cela? Sans grands mots, alors. Je suis né dans la honte, je n'ai connu que la honte jusqu'au jour où j'ai porté un autre nom que le mien. Toujours hors la loi, rangé parmi ceux que l'on dit méprisables. Un enfant de... Et elle? Je l'adorais pourtant. Mais je ne pouvais point ne pas voir... sa misère. N'est-ce pas, je ne puis pas nommer cela autrement? La Révolution n'a pas été faite pour les enfants. Et un jour je me suis trouvé dans l'autre camp, par hasard. Parmi ceux dont le passé n'a aucune tache, auxquels toutes les portes sont ouvertes. J'ai voulu connaître cette volupté, ce..., ce bonheur. Avoir une vraie famille, de véritables dignités. Etre aimé, considéré, respecté, tout l'opposé de ce que j'avais connu jusque là. Les papiers de Saint-Edme m'apprirent que cela n'était pas impossible. Il était veuf, absent de chez lui depuis six ans... Ah! cela n'a pas été tout seul. J'ai failli assassiner Rose...

— Pour ses diamants...?

— Non, la fureur. Mais elle m'a désarmé avec sa tranquille confiance. Alors j'ai continué à donner la comédie, en répétant mon rôle tous les jours. Ce pauvre grand de Saint-Edme! Son

âme forte et fraternelle a effacé la mienne. Il m'a instruit, il m'a conduit. Il me semblait parfois qu'il était à mes côtés et m'ordonnait de lui obéir. Il est facile de bien faire et de bien vivre quand on en possède le pouvoir. Quelle douceur aussi et quelle paix lorsqu'on se sent réconcilié avec soi-même...

— Je voudrais être à cent lieues d'ici, dit Nicolas. Si vous demandiez votre grâce à l'Empereur?

— L'Empereur peut-il effacer la marque que Vaubernier porte sur l'épaule... Vaubernier, faussaire, forçat évadé? La Mort elle-même ne blanchira pas mon linceul. Ecoutez, Nicolas, nous allons faire un marché. Vous connaissez la terrible empreinte du bagne. Il n'est pas juste que le nom d'un brave soldat soit sali par *cela*!

— Non, s'écria Nicolas.

— Si je retournais à Toulon sous mon déguisement, on m'y appellerait de Saint-Edme. Et le nom de Saint-Edme en serait éclaboussé jusqu'à perpétuité. Le monde en prendrait l'habitude. Le colonel-forçat! Mes enfants, je veux dire les enfants de Saint-Edme, seraient rejetés de la société : nouvelles proies pour l'infamie! Ce n'est pas possible. Absolument pas possible.

J'y pense depuis longtemps. J'y pense nuit et jour. Le colonel de Saint-Edme ne peut être privé de sa belle mort. Il doit tomber à l'ennemi.

— Oui, dit Nicolas, en jetant au colonel un regard profond, mais...

— Oh! je tiendrai parole. Mais je ne saurais choisir l'heure. Mes housards me surveillent. L'Empereur leur a défendu de m'égarer sur le champ de bataille.

— Je ne doute pas de votre parole, acheva Nicolas, mais cela ne sauvera pas le nom de Saint-Edme de la médisance. Vous avez sur ce nom jeté une ombre suspecte. On vous a vu chez Christophe avant votre départ pour l'armée. Le préfet et le ministre de la Police sont au courant et c'est sur leur ordre que je suis ici.

— Quelle est votre mission, exactement?

— Savoir si vous êtes Vaubernier ou de Saint-Edme, rien d'autre.

— Je suis donc de Saint-Edme. Et de Saint-Edme tombera à la première rencontre.

— Et si l'on continue à parler?

— On se taira quand vous aurez arrêté Vaubernier. De Saint-Edme mourra seul. Vaubernier survivra et retournera à Toulon. Comprenez-vous?

— Top! dit Nicolas brusquement, en saisissant la main du colonel. Cent-Visages, je te laisse jouer ta chance.

— Vous irez chez Rose et vous consolerez les enfants. Ils pleureront un peu. Pas trop. Ils n'ont pas eu le temps de me connaître.

— Ça suffit, dit Nicolas. Tout de même, si Vaubernier ne revenait pas, je ne lui en garderais pas rancune.

— Moi bien, dit le colonel. Mais cela ne pourrait arriver qu'en cas d'accident. Les fusiliers anglais visent bien.

Il alla s'étendre sur la paille en ouvrant un livre.

— Plutarque, murmura-t-il. Mais la moitié du texte est de Saint-Edme. Il griffonnait dans tous les coins. Ce garçon aimait les belles pensées. En voici une : « La bonté est plus rare que l'héroïsme et le génie. On ne saurait rien accomplir de plus grand qu'une bonne action. » Ou cette autre : « La vertu n'est pas plus méritoire ni plus profitable que le vice : c'est une habitude plus intelligente et plus agréable pour ceux qui l'exercent. » Et voilà! Il n'est que de s'entendre.

Quelques mois après le retour de Nicolas à Paris, les bulletins de l'armée annoncèrent la mort du colonel de Saint-Edme, tué à la tête de son régiment, en Espagne. Le corps avait été reconnu et enterré sur place. L'Empereur laissa le 7^e hussards dans la péninsule jusqu'en 1814, sous les ordres du plus ancien officier en grade.

— Voilà qui arrange tout, dit M. Henry, en apprenant la nouvelle. Mais franchement, Nicolas, quelle est votre idée?

— A quel propos?

— A propos de Saint-Edme?

— Eh bien, je m'étais trompé. Cela arrive.

— Quelque chose de cette affaire a transpiré. Vidocq vient d'arrêter un de nos anciens indicateurs, Double-Six, et un certain Séraphin Collard, son complice. Il les accuse d'avoir raslé à la filée six couverts d'argent dans un restaurant de la rue Sainte-Anne. Eux, ils se plaignent. « Ils ont été calomniés par vous. Ils vivent honnêtement. Vous, Nicolas, vous persécutez les

petits et vous laissez courir les grands, etc. » Vidocq, naturellement, a voulu savoir. Et l'histoire du colonel a suivi. Il nous est venu rapporter cela tout triomphant...

— Que Vidocq se mêle de ses affaires. Elles sont assez embrouillées. Nous en reparlerons.

— Ah! mais il en profite pour vous dénigrer. Il a connu Vaubernier à Toulon. A l'en croire, si on l'avait envoyé en Espagne, il aurait démasqué le colonel!

— Mais défendez-lui donc de parler de la sorte! Il déshonore un nom glorieux. Vaubernier n'a rien de commun avec de Saint-Edme. Il n'a même pas été aux hussards et court encore. Si Vidocq connaît si bien son ancien confrère, qu'il le cherche...

Vers la fin de l'année, M. Henry appela Nicolas dans son cabinet.

— Vous avez été bon prophète, dit-il au policier. Cent-Visages est repris.

— Vraiment, et c'est Vidocq qui a mis la main dessus?

— Oui, dans un tapis-franc de Charonne.

— Allons, tant mieux. Comme ça le colonel

de Saint-Edme pourra dormir tranquille. Pauvre homme, dire que je l'ai persécuté!

*

* *

Quand vint le jour du départ de la chaîne, Nicolas se rendit à Bicêtre. Vidocq y était déjà. Comme d'habitude, les gardes étaient doublées et les détenus vociféraient dans leurs cachots. Au greffe, les policiers rencontrèrent les gardes-chiourme et leur chef, le capitaine Thierry. Thierry, plus jovial que jamais, brandissait son bâton.

— Tiens, voilà papa Nicolas et Vidocq. Toi, mon fils, t'as eu de l'avancement. C'est bien la première fois que je vois un de mes enfants dans les grandeurs. Tâche d'y rester au moins. Car cela me déplairait de caresser l'échine à un ex-agent de la Sûreté. Quel fâcheux exemple pour l'administration!

Il pressa les argousins :

— A la ferraille, à la ferraille, mes amis! Il ne s'agit pas de lambiner!

Puis il revint à Nicolas :

— Il paraît que nous avons du gros gibier?

Est-ce vrai qu'on a repris Vaubernier, dit le Vicomte, dit Cent-Visages?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, assura Vidocq. C'est moi qui lui ai mis la main au collet.

— Tu n'es pas dégoûté, on le sait. Allons voir...

Les forçats venaient de passer la visite et pénétraient dans la cour aux fers. Rapidement, les argousins rangeaient les chaînes. Les forgerons préparaient leur enclume. Nicolas se raidit lorsqu'il aperçut Vaubernier qui, impassible, attendait, les bras croisés sur la poitrine.

Le capitaine Thierry ne put contenir sa joie :

— Ma parole, cria-t-il, c'est notre prince, notre vicomte! Comment, quatre ans sans nous revoir? Raconte à papa Thierry d'où tu viens?

— Du Brésil, répliqua Vaubernier.

— Qu'est-ce que tu volais par là?

— Je ne volais pas. Je faisais la guerre aux sauvages.

— C'est là que tu as récolté cette cicatrice?

— Oui, et quelques autres sur le corps.

— Pourquoi es-tu revenu?

— J'avais le mal du pays.

— On parle d'une autre campagne, insinua Vidocq.

— Tiens, c'est donc toi, fit Vaubernier avec un accent canaille. Si tu crois les coqueurs, tu ne réussiras pas dans ton nouveau métier. Ils t'ont parlé de ma peau blanche et d'un crâne fendu? Où vois-tu ça?

Nicolas lui-même avait remarqué avec stupeur que Vaubernier ne ressemblait plus à de Saint-Edme. Il était rasé complètement et avait le teint légèrement bistré. Où était la mortelle pâleur du colonel. Et sa terrible balafre? Le masque de Cent-Visages n'était marqué que d'une légère entaille, à peine indiquée.

— Allons, conclut Thierry, sois sage. Je te mettrai aux écritures.

Il courut plus loin, suivi de Vidocq que les forçats couvraient d'outrages. Nicolas profita de son éloignement pour parler à Vaubernier.

— Etait-ce nécessaire, Cent-Visages?

— Vous voyez bien, Monsieur Nicolas. Il suffit d'entendre Vidocq.

— Ayez patience. On peut vous gracier... plus tard.

— Puis-je vous demander...? Etes-vous allé là-bas?

— IL a été très pleuré. Maintenant, cela se calme. Rose, dans le jardin, a fait élever un cénotaphe. « Ici repose... » Les enfants, Rose et moi, nous y déposons parfois des fleurs.

— Trois tombeaux pour deux vies...? Encore un et le compte sera bon.

— Ne désirez-vous rien...?

— En parlant de LUI aux petits, songez un peu à moi...

Les colliers triangulaires furent attachés et les forgerons se mirent à la besogne. Nicolas détourna les yeux au moment où la tête de Cent-Visages rebondissait près de l'enclume. Vidocq était venu le rejoindre...

— Alors, vraiment, Monsieur Nicolas, cette histoire de Double-Six et de Séraphin Collard était une farce?

— Vous voyez bien. Est-ce que ça ressemble à un colonel des housards? C'est moi qui suis responsable de cette bêtise. J'ai vu de Saint-Edme à Alt-Schallersdorff et à Ciudad-Rodrigo, au Portugal. C'était un cavalier au visage plus blanc que la neige, avec un coup de sabre d'ici jusqu'à là et profond d'un pouce! Il était très instruit et sérieux comme un moine...

La porte de la prison s'ouvrit pour laisser entrer les visiteurs. Les gendarmes à cheval entouraient les charrettes. Une horrible vieille sortit de la cohue. Nicolas reconnut la mère Colard.

— Monsieur Nicolas! s'écria-t-elle. C'est y vrai que mon Séraphin est ici? C'est pas possible. Un si bon enfant! Le plus grand menteur de Paris, il est vrai! Mais est-ce qu'on va au bagne parce qu'on ne dit pas toujours la vérité? Oh! mon ami! Si on devait enchaîner tous les menteurs, on aurait de l'ouvrage. C'est ce Vidocq qui l'a perdu. Ah! je ne l'aime pas. Et quand je n'aime pas quelqu'un je le dis et je le pense. Je suis bien malheureuse, allez, depuis qu'on me l'a mis en prison. Je n'ai même pas d'argent pour lui écrire. Je me disais souvent : si je rencontrais mon ami Nicolas, il ne me laisserait pas dans la peine...

— Ça suffit, dit Nicolas. Voici quarante sous et allez au diable. Séraphin n'ira pas encore aux galères cette fois-ci. Mais ce n'est que partie remise.

Les forçats, las de répondre aux quolibets de la foule, se mirent à chanter :

*La chaîne
C'est la gêne;
Mais c'est égal
Ça ne fait pas de mal.*

Déjà on chargeait les charrettes. Vaubernier monta dans la première en chef de file. Il chantait plus fort que les autres :

*Nous aurions tort de nous plaindre,
Nous sommes des enfants gâtés,
Et c'est crainte de nous perdre
Que l'on nous tient enchaînés.*

Les soldats de garde formaient la haie, baïonnette au canon. Le cortège sortit de prison et se dirigea vers la route de Fontainebleau. Le sabre au clair, les gendarmes écartaient la populace. Dans les cabarets voisins éclataient des cris et des rires. Les forçats lançaient des injures. Les gardes-chiourme distribuaient des coups de bâton. Les chaînes tintaient. Le chœur reprenait :

*Not' guignon eût été pire
Si, comme de jolis cadets,
On nous eût fait raccourcir
A l'abbaye de Mont-à-Regret.*

Nicolas, de loin, apercevait encore le masque tragique de Vaubernier, dit Cent-Visages. Vidocq, toujours près de lui, raila :

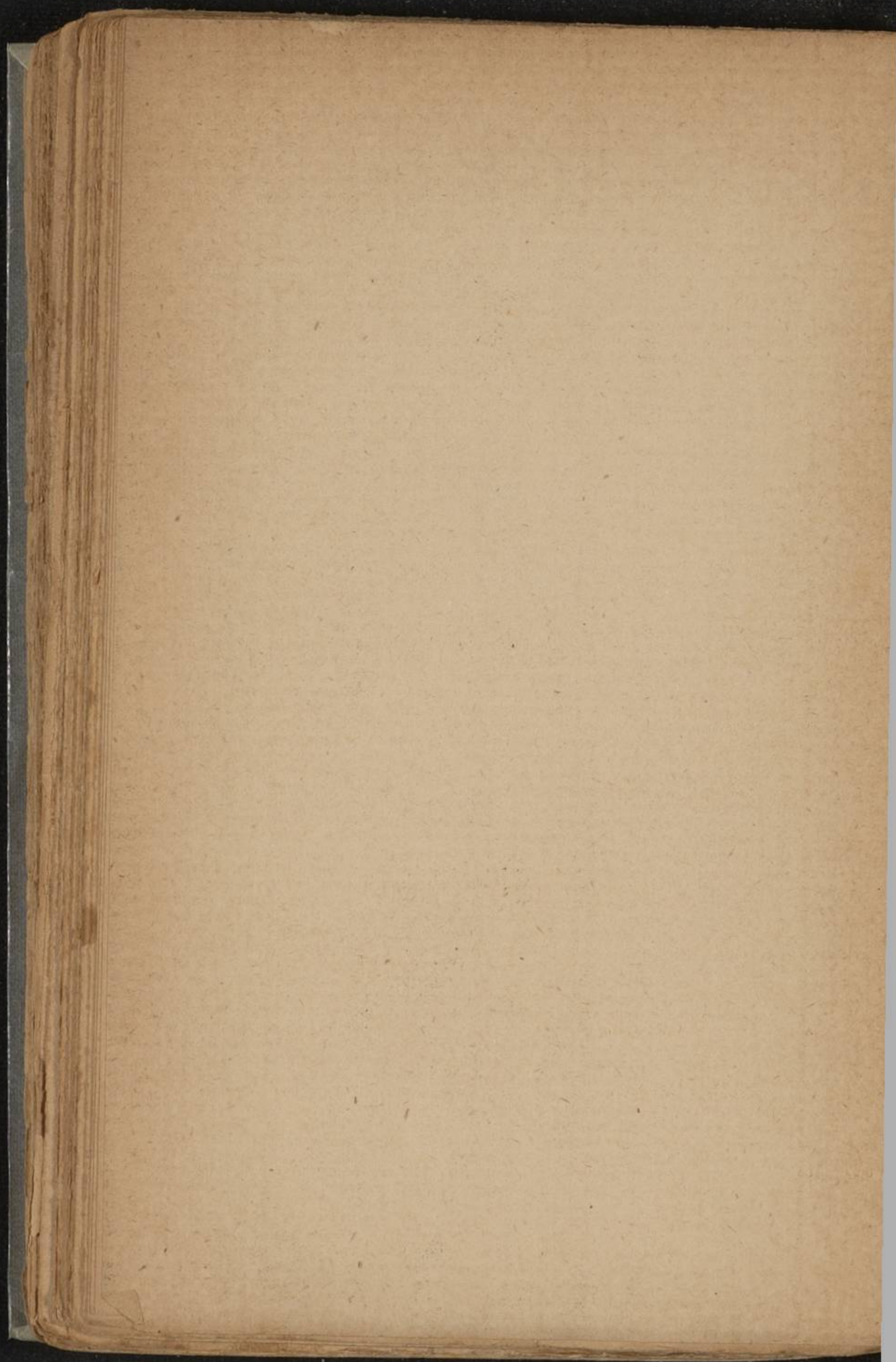
— Si ce n'est pas un colonel des hussards, c'est un beau colonel de galériens...

— Ça suffit, dit Nicolas.

Et il lui tourna le dos.

FIN







U.N.F.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

- La Pauvre Vie de Charles Bernier, par G. d'ACONIT.
Une Rivalité Farouche, par Roger AVERMAETE.
La Nouvelle Camille, par Simone BERSOU.
La Vocation de M^e Héraly, par Emile BOUSIN.
Contes d'Afrique, par Olivier de BOUVEIGNES.
Edwige, par Maurice BUTAYE.
Les Tantes, par Cyriel BUYSSE.
Un But, par Léon CHENOY.
Le Vainqueur déconcerté, par Léon CHENOY.
La Famille Kaekebroeck, par Léop. COUROUBLE.
Pauline Platbrood, par Léopold COUROUBLE.
Les Cadets de Brabant, par Léopold COUROUBLE.
Le Mariage d'Hermance, par Léopold COUROUBLE.
Madame Kaekebroeck à Paris, par Léop. COUROUBLE.
Le Sens des Jours, par Henri DAVIGNON.
Le Mystère Quotidien, par Jules DESTREE.
La Certitude Amoureuse, par Richard DUPIERREUX.
Kermesses, par Georges EEKHOUD.
Voyous de Velours, par Georges EEKHOUD.
La Nouvelle Carthage, par Georges EEKHOUD.
La Faneuse d'Amour, par Georges EEKHOUD.
La Chaîne sans Fin, par Julia FREZIN.
L'Intruse, par Julia FREZIN.
Cacao, par Maurice GAUCHEZ.
La Maison sur l'Eau, par Maurice GAUCHEZ.
Les Dytiques, par Edmond GLESENER.
L'Homme et le Nénuphar, par René GOLSTEIN.
Mon crime est à moi, par René GOLSTEIN.
L'Indigne Rivale, par Gérard HARRY.
Le Miracle des Yeux, par José HENNEBICQ.
Amours Rustiques, par Hubert KRAINS.
La Suprême Aventure, par Francy LACROIX.
La Faute de Mme Charvet, par G. LEMONNIER.
Mascarades Rustiques, par Arild LIENAU.
Jean Lariguet, par Rodolphe PARMENTIER.
Lariguet et Casque-à-Pique, par R. PARMENTIER.
Les Contes du Whisky, par Jean RAY.
Evocations, par Georges RODENBACH.
La Source au Fond des Bois, par Fernand SEVERIN.
Le Petit Curé de Schaerdyck, par M. SABBE.
La Grâce de la Folie, par Hubert STIERNET.
La Rose de Java, par Horace VAN HOFFEL.
Lettres à Fernand Severin, par Ch. VAN LERBERGHE.
Le Juif Errant, par Auguste VERMEYLEN.